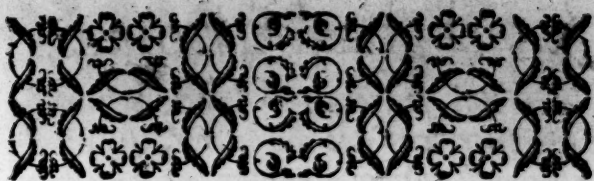


LES MILLE
ET UNE
FAVEURS:
CONTES DE COUR,
TIREZ DE
L'ANCIEN GAULOIS,
PAR
LA REINE DE NAVARRE.
TOME SECONDE.

A L O N D R E S.
Aux dépens de la COMPAGNIE.
M D C C X L.

THE
FIVE
COUNTS OF
THE
CANTON





TABLE

DES

HISTOIRES

Contenues dans ce Second Volume.

Troubles & conjurations occasion-
nez au sujet des Femmes en-
fermées par le Roi à Lodeorbarli.
pag. 2

Remontrances du premier Ministre
en faveur des Prisonnières de Lodeor-
barli. 7

Accommodement accordé par le Roi
en leur faveur. 9

Examen secret des Femmes résolu ,
& pourquoi. 16

Portrait en conséquence, de plusieurs
Femmes de Cour. 19

* 2 Le

TABLE DES HISTOIRES.

Le Roi se rend à Lodeorbarli : commencement des Faveurs , suivi du premier Examen , contenant l'Histoire de Fildame. 25

Histoire d'Ardemine , ou de la Poupée qui remuë. 41

Second Examen, contenant l'Histoire de Dalamine. 93

Histoire de l'admirable Gelindes. 117

Suite de l'Histoire de Dalamine & de Gelindes. 147

Histoire d'Elvinie. 156

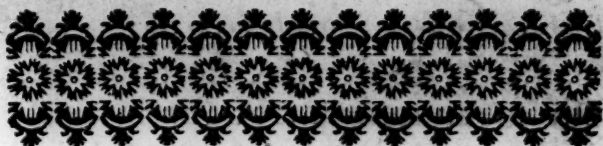
Suite de l'Histoire d'Elvinie & de Dalamine. 172

Histoire de Crofelivesgol. 217

Suite de l'Histoire de Crofelivesgol & de Clarinetie. 219


Histoire du même & de Findalie. 236

Histoire du même & de Salonfin-pitna. 313



LES
MILLE ET UNE
FAVEURS:
CONTES DE COUR,
TIREZ
DE L'ANCIEN GAULOIS,
PAR LA
REINE DE NAVARRE.

SECONDE PARTIE.

EPENDANT les Gau-
lois, qui ne s'attendoient
pas à être traitez avec
autant de tyrannie par un
Roi qu'ils avoient jusques-là aimé
si tendrement, témoignèrent, avec
Tome II. A beau-

beaucoup de fierté & de hauteur , leur mécontentement sur la proscription de leurs Femmes & de leurs Filles. Sans la crainte des troupes dont leurs villes étoient remplies, il n'y avoit pas lieu de douter qu'ils n'eussent porté leur ressentiment jusqu'à la rebellion ; mais contenus par cet égard redoutable, ils n'osèrent employer que de vaines tentatives : elles n'aboutirent qu'à en faire punir les Auteurs. Les plaintes & les murmures continuoient de toutes parts, & il n'y avoit pas de jour qu'on ne decouvrit quelque nouvelle conspiration.

Tant que les troupes restèrent fidèles, le Roi n'eut aucune inquiétude sur le murmure de ses Peuples ; mais une de ses Provinces s'étant revoltée entierement avec les gens de guerre qui devoient la contenir, il crut devoir s'y transporter en personne, & en faire un exemple sévère. A peine fut-il en marche, suivi de troupes nombreuses & affidées, que les rebelles lui envoyèrent des députez pour
im-

implorer sa clémence. Il leur fit grace aux conditions les plus fâcheuses; & pour les faire ressouvenir de leur revolte, il les mit à la taille dont il les avoit affranchis le jour de sa réinstallation au trône; les priva du droit d'avoir des Femmes hors du Royaume, selon la tolérance de sa déclaration; leur fit défense à l'avenir d'en sortir sans des permissions expressees & signées de sa main; les taxa à une somme considerable; & pour les mettre hors d'état de recidiver, leur fit ôter leurs armes, & les fit brûler dans un bucher qui fut dressé pour cet effet dans les villes où ils s'étoient assemblez

La capitale de la Province ayant refusé d'ouvrir ses portes, le Roi en fit former le siège, & la prit d'assaut le troisième jour: envain les assiégez implorerent-ils misericorde; ils furent tous passez au fil de l'épée, & la place réduite en cendres & détruite de fond en comble.

Si cet exemple affreux de la justice de *Tanitbudan* imposa, il n'en

aigrit pas moins les esprits. Ils n'osoient, il est vrai, se déclarer hautement ; mais leur mécontentement travailloit sourdement à faire périr leur Tiran : c'est ainsi qu'ils appelloient le Roi. L'on n'étoit occupé dans ces tems affreux qu'à punir ; & plus on reconnoissoit de coupables, plus le nombre en augmentoit. Des Ecrits couroient dans l'Etat, sans qu'on pût en découvrir les Auteurs : ces flambeaux de rebellion éclairoient le mécontentement général. On répandoit, que le Tiran vouloit détruire de fond en comble la Monarchie, en empêchant le cours ordinaire de la génération. Les Peres, les Maris, pleuroient leurs Filles & leurs Femmes : enfin la désolation étoit générale, & il n'y avoit pas lieu de douter qu'elle n'enfantât à la fin la ruine entière du Roi, & celle de tout le Public.

Les choses étoient dans cet état, lorsque *Crofelive* arriva. Le Roi avoit si expressement défendu, sous peine d'encourir son indignation, qu'on lui fît aucunes remon-
tran-

trances à ce sujet , que personne jusques-là n'avoit osé s'y hasarder. Le premier Ministre crut devoir tout risquer dans une conjoncture aussi délicate. On venoit tout récemment de découvrir une conspiration , qui n'alloit pas à moins que de livrer l'entrée du Royaume aux Romains. Dans la même nuit vingt places fortifiées leur devoient être ouvertes , & dans le même instant il étoit résolu d'égorger le Roi dans son propre Palais. L'Hermite que la Reine avoit donné en mourant à *Tanitbudan* , comme un sujet en qui il devoit avoir le plus de confiance , & qui , en considération du service essentiel qu'il lui avoit rendu , en lui remettant l'acte précieux qui avoit contribué à sa grandeur , avoit été fait grand-Prêtre à la mort de son prédécesseur , étoit celui qui conduisoit cette grande conjuration. Sans un miracle extraordinaire , qui permit que le feu prît au Temple du Soleil , le Roi étoit à jamais perdu. En volant au secours de ce sacré Palais , on decouvrit

qu'il étoit rempli de Romains. Cette découverte anéantit les projets prochains : les ennemis furent taillés en pièces par la maison du Roi, & l'on apprit par un des Chefs, qu'on mit à la torture, cette trame aussi bien conduite qu'elle étoit odieuse. Le Temple fut détruit de fond en comble ; le grand-Prêtre & tous les siens punis du dernier supplice ; & tous les Gouverneurs & ceux qui leur avoient prêté la main, écartelez, selon la loi de ces tems, qui punissoit les criminels de ce genre de supplice.

Crofelivesgol, comme on vient de dire, profita de cet événement, pour représenter au Roi, combien il couroit de périls s'il ne retrac-toit pas au plutôt une loi aussi injuste qu'elle étoit odieuse. Mais à peine eut-il ouvert la bouche, que le Prince lui imposa silence, lui ordonna avec un ton sévère, de ne jamais lui parler en faveur d'un Sexe qu'il haïssoit de plus en plus ; fondant son aigreur sur les projets criminels qui se manifest-oient journellement, & dont les Fem-

Femmes étoient, disoit-il, la première cause. Le premier Ministre, au désespoir de cette obstination, attendit que *Tanitbudan* eût épuisé tout ce qu'il avoit à dire sur ce sujet. Il eut tout le tems de préparer son discours, le Prince ne cessa que très-long-tems après, & il termina sa declamation, par jurer qu'il périroit, plutôt que de se relâcher en aucune façon de ses rigueurs.

Crofelivesgol profita de cet intervalle, & osa reprendre ses remontrances. Il épuisa tout l'art de la persuasion pour le convaincre, & pour le porter à user du moins de quelque tempérament dans une conjoncture si importante & si dangereuse. Il se fonda sur l'injustice d'une façon de penser qui condamne tout un Corps en général, parce qu'un de ses membres s'est dévoyé: il soutint avec fermeté, que s'il y avoit des Femmes perfides & défordonnées, il s'en trouvoit aussi de fidèles & de chastes; & cela étant, comme il en osoit répondre, il étoit d'une tyrannie o-

dieuse & cruelle, de confondre dans la punition l'innocente avec la coupable. *Taniibudan*, qui dans ce moment se contint, & qui voulut bien descendre dans la justification de sa conduite, convint de cette dernière proposition, & avoua qu'en ce dernier cas il méritoit le blâme universel ; mais il revint à son sens ordinaire, en soutenant que les qualitez du Sexe étoient générales, & qu'elles ne portoient aucunes distinctions. *Crofelivesgol* voulut s'appuyer d'exemples ; le Roi les rejetta, comme feints & supposez : mais se voyant enfin pressé par la raison & par des offres de prouver, il se leva en colere : Eh bien, s'écria-t-il après une forte de réflexion, convenons d'un moyen pour nous satisfaire l'un & l'autre. J'en imagine un infailible, auquel j'attacherai des conditions, & sans l'acceptation duquel je ne me retracterai jamais. Ecoutez, ô *Crofelivesgol* : je vous repète que je suis si sûr que ma prévention est bien fondée, que je m'engage à re-

remettre toutes les Femmes de *Lodeorbarli* en liberté , s'il s'en trouve une parmi elles qui n'ait point accordé de Faveurs. Assurement, on ne peut pas plus avancer : j'ai quatre millions mille & une Femmes d'enfermées dans cette ville ; mais je m'explique ; j'entens depuis l'âge de quinze ans, jusqu'à l'âge où elles sont ; & je ne comprendrai point encore sous le nom de Faveurs, celles qui sont légitimes, selon les regles sévères de notre culte. Voyez si la proposition est raisonnable, & si je crois être sûr de mon fait. Mais qu'importe ? je veux bien en venir à cet accommodement en faveur de tant de bons services que vous m'avez rendus. Je vous le répète encore ; prouvez-moi une Femme ou une Fille sage, je fais ma paix avec ce Sexe perfide, & je cesse de le persécuter. Cependant, pour ne rien risquer de mon côté, & afin que je ne me relâche d'aucun des droits que je me suis acquis, je condamne à la mort, *Crofelive/gol*, toutes celles qui se-

ront éprouvées, & qui seront dans le cas de ma proposition.

Après cela ne m'en parlez jamais : je vous le défens sous peine de la vie. Quelque cher que vous me foyez, je ne vous manquerai pas ; je vous en avertis ; aussi-bien que de prendre garde, qu'en voulant servir ce Sexe que j'abhorre, vous ne travailliez, en acceptant l'épreuve, à le détruire entierement.

L'alternative parut cruelle au premier Ministre. Il étoit bien sûr de son fait ; mais il craignoit qu'en attendant celle qui devoit prouver l'injustice de la proposition, il n'en perît une grande quantité ; & que ces nouvelles cruautés n'occasionassent de nouvelles séditions. Il ne put s'empêcher de faire part de ses idées au Prince : il s'en moqua. J'ai scû tout risquer jusqu'ici, s'écria-t-il, pour fatisfaire ma haine ; prétendez-vous que quelque chose soit capable de m'intimider aujourd'hui ? Non, *Crosetive/gol*, vous devriez mieux me connoître : cependant en votre faveur je veux bien descendre à une
con-

condescendance. L'exécution des coupables sera secrete, & ne transpirera point : ce n'est pas-là le plus important ; mais c'est la manière de mettre l'épreuve en pratique qui doit être la plus embarrassante. Plût au Pere de la lumiere, reprit *Crofelivesgol* en soupirant, que le reste fût aussi facile ! Dès que vous voudrez commencer l'épreuve, Seigneur, vous n'aurez qu'à faire conduire dans un appartement secret, celle sur qui votre choix tombera : Votre Majesté ne s'en rapportera même qu'à elle seule, afin d'être plus sûre de son fait : elle se travestira encore, s'il lui plaît, & proposera elle-même sous ce déguisement, ses propres ordres, où me les confiera. Le Roi, dira-t-on, m'ordonne N. de vous avertir, qu'il vous mande ici pour que vous ayez à rapporter fidèlement, & avec sincerité, ce qui vous est arrivé depuis l'âge de quinze ans jusqu'à présent : en vous declarant de sa part, que si vous lui cachez la moindre Faveur que vous ayez accordée à personne, le Talisman secret

A 6

que

que Sa Majesté porte sur elle, & qui est ici présente, a la propriété merveilleuse & terrible, de rendre noire sur le champ la personne qui lui en impose, & de la faire mourir vingt-quatre heures après. Jugez, Seigneur, continua *Crofelive/gol*, si l'on osera vous tromper, & si vous n'avez pas un moyen sûr de vous satisfaire.

Cela est fort bien, reprit *Tanibudan*: mais qui me répondra, *Crofelive/gol*, qu'afin de faire prédominer votre sentiment sur le mien, vous ne fassiez scavoir le secret de cette entrevûe? Ma probité, Seigneur, reprit le premier Ministre en regardant fixement le Roi: mais sans y avoir égard, Votre Majesté ne tient-elle pas elle-même son secret? Qui peut aborder à *Lodeorbarli*? Il suffit, interrompit le Roi: cette réflexion est judicieuse; mais une autre survient. Ne seroit-il pas possible qu'il se trouvât des Femmes qui aimassent mieux risquer leur vie, que de faire l'aveu de leur honteux déreglement? La vanité humiliée est

est un cruel supplice pour ce Sexe orgueilleux : qu'en croyez-vous , *Crofelive/gol* ? Répondez-moi.

Le Ministre parut un peu embarrassé à cette objection : il ne l'avoit pas prévûë ; mais il étoit trop habile pour ne pas se remettre aisement. Vous êtes si pénétrant , Seigneur , reprit-il , qu'il est bien difficile , avec tant de vivacité , de vous répondre sur le champ ; cependant on peut lever aisement cette nouvelle difficulté. Il n'y a qu'à suivre ma proposition. Je suppose donc qu'une Femme craigne assez peu la mort , pour aimer mieux l'envisager , que de manquer de discrétion : il n'y a qu'à la combattre avec ses propres armes , & lui dire , que puisqu'il est possible qu'elle soit pure , vous avez trouvé enfin ce que vous cherchiez depuis long-tems , & qu'en cette considération vous la choisissiez pour lui faire part de vos Faveurs , & la rendre la plus heureuse Fille de votre Royaume. Après cet exorde vraisemblable , vous ferez briller à ses yeux les richesses & tous

les charmes d'une Favorite: si elle succombe à ces promesses, elle vous a trompé, & celé ses désordres; en ce cas elle mérite punition: si elle résiste au contraire, & si elle préfère la mort à l'éclat qui vous environne, & aux trésors offerts; alors, Seigneur, alors, continua vivement *Crofelivesgol*, elle est sage, elle est fidèle au culte, à son éducation, à ses-devoirs, & elle mérite en cette considération que vous lui fassiez grace, que vous recompensiez sa Vertu, qu'en sa faveur vous pardonniez à son Sexe proscrit, & qu'enfin vous reveniez des cruels préjugés que vous avez contre lui.

Tanitbudan fut si frappé de ce discours, qu'il demeura sans réponse, & se mit à rêver profondément. En effet la proposition de *Crofelivesgol* étoit simple, & pouvoit se prouver aisément; il n'y avoit rien à y opposer. Non seulement elle plut au Roi; mais même il résolut de la mettre en usage, pour n'avoir rien à se reprocher sur sa persévérance à persé-
cu-

cuter ce Sexe malheureux. Le moyen que vous m'offrez, dit-il à son premier Ministre, me paroît si naturel, que je veux bien m'en servir, pour me guérir, s'il se peut, de mes préventions. Plaise au Pere de la lumiere, que je me sois trompé! Mais s'il arrivoit, par un miracle dont je douterai toujours, qu'il se trouvât une Femme assez réellement sincere, & telle, par un plus grand prodige que son histoire l'annonçât aussi réellement sage, je vous avertis, *Crofelivesgol*, que je n'en serai pleinement convaincu, qu'après avoir mis en pratique tout ce qu'il y a de plus attrayant pour la séduire. Une jeune personne peut s'être conservée pure pendant quelque tems, faute d'occasion, ou parce qu'on ne s'y est pas bien pris pour la faire succomber. Quelque repugnance que je me trouve pour jouer le rôle d'un Amant & d'un Séducteur, vous me verrez devenir l'un & l'autre, dès que le sujet m'en paroîtra digne. Si trois ans d'attaques consécutives ne me font pas ob-

obtenir d'elle la dernière Faveur ; non seulement je conviendrai que mon antipathie pour le Sexe étoit mal fondée, mais même je lui ferai grace ; & pour la rendre plus authentique, je couronnerai la vertu de celle que j'aurai éprouvée, m'unissant à elle par les liens les plus sacrez. Voilà mes projets, *Cro-selivesgol*, continua le Roi : ils répondent, ce me semble, assez bien à votre idée. Nous verrons dans peu qui s'est trompé, ou de vous ou de moi.

Le Ministre à son tour n'eut rien à repliquer à ce raisonnement : il accepta l'alternative & les conditions. Elles étoient dures : chaque Femme examinée autant de mortes, en cas d'aveu criminel de sa part ; telles furent les conventions : il n'y avoit pas de grace à espérer en ce cas.

Tous les arrangemens pris, il fut convenu que dès la nuit suivante l'on commenceroit l'examen. Le rendez-vous fut donné par le Roi dans son appartement. *Dear-shealb* & deux autres personnes de

con-

confiance furent nommez pour décider sur les faits récitez en cas de contestation entre *Tanitbudan* & son Ministre. C'étoient des Juges sans appel. Le Prince équitable voulut bien, comme partie dans cette cause célèbre, s'ôter son propre droit. Voilà quels furent les arrangemens. Jusques dans le caprice de ce Souverain, on reconnoissoit un fonds de probité. Il avoit aussi coûtume de dire, que la justice devoit toujours l'emporter sur tous les autres intérêts: maxime bien respectable, & qui ne devoit jamais être oubliée.



Première & Dixième

F A V E U R.

A peine les ombres de la nuit eurent-elles couvert l'hémisphère, que *Tanitbudan*, accompagné de *Croselivesgol*, de *Dearchealb* & de ces deux autres personnes de confiance, descendit par une tra-

trape dans le souterrain qui aboutissoit à *Lodeorbarli*. Ce Prince défiant avoit pris toutes les précautions possibles pour ne point compromettre son secret. Son premier Ministre en fut le seul dépositaire ; & malgré le fond qu'il faisoit sur la fidélité de *Dearchealb* & de ceux qu'il avoit choisis pour le servir dans cette importante occasion, il avoit pris la précaution de leur bander les yeux lui-même, & de leur attacher les mains derrière le dos, afin de leur dérober la connoissance du chemin par lequel il les conduisoit : défiance qui prouvoit combien ce Prince étoit jaloux de son secret, & la crainte extrême qu'on ne le troublât dans ses desseins.

Lorsqu'il fut arrivé dans la maison inconnue qu'il s'étoit réservée dans *Lodeorbarli*, il tira de sa poche le cahier qui contenoit les noms, l'âge, & la demeure des Femmes de cette ville. Commençons par les Femmes connues, s'écria-t-il en souriant, à faire notre épreuve : je me persuade que
nous

nous apprendrons de belles choses. Qu'en dites-vous , *Crofelivesgol* ? continua-t-il ironiquement. Trouverons-nous cette Femme sage & fidèle dans la jeune Cleonice ? Ah ! Seigneur, repartit *Crofelivesgol*, je vous passe celle-là : il est inutile que vous vous donniez la peine de l'entendre. Tout le monde sçait qu'elle a fait jusqu'ici trophée de ses désordres , & que , sans respect du nœud qui l'attache à son Epoux, elle a osé s'attacher publiquement un Amant.

* L'Avanture de la ruelle de son lit , dans laquelle s'étoit jetté Valentin , lorsque le Mari survint tout-à-coup , a fait trop de bruit , pour ne pas donner le dernier coup à sa réputation expirante. Et la belle Gelinette ? interrompit le Roi Laissons-la encore , Seigneur , continua le premier Ministre. Ses foibleesses pour un Médecin † ne sont ignorées de per-

* 1. Faveur.

† 2. Faveur. Attribuée à Me. la Comtesse de . . . qui a mieux aimé se brouiller avec son Mari & le quitter, que de lui sacrifier son Amant.

personne. Voyons donc, s'écria le Roi, si la petite Vagnis vous plaira davantage. Encore moins, reprit *Crofelive/gol*; elle est trop humaine, & proteste qu'elle ne peut voir quelqu'un à ses genoux sans en être attendrie jusqu'aux larmes. Un jour un Homme de rien ayant gagé avec un de ses Amis qu'il en seroit reçu favorablement, se présenta à elle l'épée à la main, avec assurance que si elle n'avoit pitié des tourmens que sa beauté lui faisoit souffrir, il se la passeroit au travers du corps. La jeune Vagnis effrayée, l'assura qu'elle ne seroit jamais la cause de la mort d'aucun homme, & traita celui-ci, dit-on, favorablement *.

Après ces traits, Seigneur, s'écria *Crofelive/gol*, oserois-je hazarder un pareil examen? Ah! pour celle-ci, poursuivit avec ironie le Prince sans répondre, vous la mettrez
sans

* 3. Faveur.

En entrant dans le monde une beauté nubile
Se regle sur les mœurs de l'aimable pupile, &c.

sans doute sur le tabouret. Je n'ai pas besoin de vous la nommer. Vous l'annoncer sévère & prude, c'est bien assez la désigner: tout le monde prône sa vertu; ainsi faisons-la venir.

Encore moins que les précédentes, interrompit *Crofélive*; & quand je ne la connoîtrois pas, cet étalage de vertu suffiroit seul pour me la faire soupçonner. Les ris & les graces sont aussi propres à la sagesse qu'à la volupté; & lorsqu'ils ne suivent pas celles qui se parent de ce beau nom de vertu, c'est une preuve qu'il n'est qu'emprunté. L'hypocrisie se voile en vain de ce manteau; la vérité le leve tôt ou tard, & nous la montre avec tous ses trompeurs appareils.

Celine a reçu sans contredit de la nature toutes les graces du corps & de l'esprit: c'est elle sans doute, Seigneur, dont vous voulez parler. Son éducation, aussi riche que sa naissance est noble, l'avoit fait rechercher de tout ce qu'il y avoit de mieux dans ce tems-là à la Cour.

Sans

Sans la vertu sévère dont elle s'est toujours parée, le nombre de ses Amans auroit été aussi grand que celui de ses charmes : mais si les cœurs en furent intimidés, l'amour ne s'en étonna pas. Malgré le bandeau qui lui couvre les yeux, il entrevit des foiblesses secrètes dans le cœur de la fiere Celinde, qui lui servirent de présages de sa victoire. A quelle ruse a-t-il recours pour en approcher ? Au voile hypocrite dont elle couvroit son tempérament. Il s'en décore ; emprunte enfin la robe d'un Abbé, paroît tel à ses yeux, se declare, la presse, & pour la rassurer, lui étale l'obligation indispensable où son état l'oblige de taire les Faveurs qu'il en va recevoir. Celinde se trouble * ; sa défaite s'ensuit †. Elle reparoît après cela en public avec autant d'assurance que la veille. Les mêmes respects lui sont con-

* 4. Faveur. Me. H. . . . passe la journée à l'église, & la nuit dans les plaisirs.

† 5. Faveur. L'Abbé de . . . Philosophe moral une partie du jour, & Epicurien l'autre. Dès qu'il sort de table, il prêche l'abstinence, &c.

continuez ; elle s'en applaudit , & se dédommage toutes les nuits des contraintes du jour. Voilà Celine, Seigneur. Voilà toutes les Femmes , interrompit le Roi avec un air satisfait ; & vous verrez qu'après l'examen le plus multiplié , nous retrouverons toujours le Sexe tel que je vous l'ai dépeint.

Mais continuons notre liste, pour suivit le Roi ; peut-être vous en nommerai-je à la fin quelque une que vous jugerez digne de l'examen : par exemple , ne manderons-nous point la badine de Fildame ? Ah ! Seigneur , pouvez-vous vous arrêter à cette Coquette de profession ? Ignoreriez-vous ce qui lui est arrivé , il y a trois ans ? Il n'y auroit que Votre Majesté seule de la Cour qui n'en auroit point de connoissance. Cela n'est pas surprenant , répondit *Tanithudan*. Outre l'antipathie que tous mes Courtisans me sçavent pour le Sexe , qui les empêche d'en parler jamais devant moi , j'étois à la guerre contre les Romains , lorsque cette

avan-

aventure a fait du bruit: toutes
 les intrigues de la Cour & de la
 ville me sont auffi inconnuës qu'el-
 les vous sont familiares; ainfi,
 tout ce que vous me direz à ce
 fujet, me fera nouveau. Apprenez-
 moi donc cette aventure, & ce qui
 y donna lieu. La Femme dont nous
 parlons, a une sorte de vivacité qui
 ne m'auroit pas déplû, fi mes préju-
 gez contre fes semblables avoient
 permis que j'y fiffe attention. Je la
 crois mauffade, & entiere dans fa
 façon de penser: d'ailleurs, il y a
 des perfidies fi fingulieres de la part
 de ce Sexe, qu'elles en deviennent
 amusantes. Mais ce qui me ravit de
 tout ceci, c'est qu'en voulant me
 parler en faveur des Femmes, vous
 êtes forcé, malgré vous, d'aggra-
 ver leur caufe: jugez après cela fi je
 dois être difpofé à revenir en leur
 faveur. Voyons votre Hiftoire.

Crofelivesgol, qui fous le prétex-
 te de trouver toujours quelques
 raifons pour rejeter celles que le
 Roi lui propofoit, tâchoit de par-
 venir à faire tomber l'épreuve fur
 quelque fujet qu'il connût affez
 sage

sage pour oser la risquer, persista à assurer ce Prince, qu'il trouveroit assurément la conviction de ce qu'il avoit osé avancer. Vous voyez bien, Seigneur, que je ne suis point partial, lui disoit-il: la franchise avec laquelle je suis le premier à vous rapporter les foiblesses de ce Sexe, & la curiosité qui m'a porté à m'en instruire avec tant de soin, sont de sûrs témoignages que je ne suis pas son partisan: mais mon peu d'affection pour lui ne doit pas m'empêcher de lui rendre justice, & de persister..... Restons-en-là, interrompit le Roi avec dépit: il s'agit de l'Histoire de Fildame, & non d'une apologie déplacée. Le Ministre, qui entrevit que le Prince s'aigrissoit, obéit, & commença en ces termes.

HISTOIRE

DE

FILDAME.

FILDAM D, âgée de treize ans & héritière de gros biens, ne parut pas plutôt à la Cour, qu'el-

Tome II.

B

le

le y trouva les partis les plus considérables. Sa mere, qui ne voulut pas contraindre ses inclinations, aima mieux se restreindre aux plus foibles avantages de la part d'un mari, que de la rendre malheureuse : elle lui donna un Epoux selon son cœur. Il étoit grand, fait à peindre, d'un caractère doux & complaisant, & propre enfin à faire sa félicité : soins attentions, cadeaux, rien n'étoit oublié pour lui plaire : jamais femme enfin, n'eut tant lieu de se louer d'un Epoux. Son sort étoit d'autant plus envié de ses semblables, qu'il est rare à la Cour que les parens condescendent à ces fortes d'unions désintéressées. Eildame avoit souhaité l'Epoux qu'elle avoit ; quel sujet avoit-elle de lui manquer par les endroits les plus sensibles ? C'est cependant ce qui arriva.

La vanité fut la première cause de sa mauvaise conduite. Elle regretta, peu de jours après son mariage, de n'avoir pas le même rang qu'une de ses compagnes, qui venoit d'être unie à un Seigneur plus

plus éminent que son mari. L'amour propre ne lui eut pas plutôt fait envisager qu'elle étoit obligée de ceder le pas à cette femme, malgré l'avantage de sa naissance au dessus d'elle, qu'elle commença à mépriser celui qui en étoit l'innocente cause. L'aigreur & le ressentiment s'ensuivirent ; mais ne s'en trouvant pas plus avancée, & n'imaginant aucun lieu de s'en ressentir, que de se separer d'un mari qui ne répondoit à ses mauvaises façons que par des bontez, elle fit ses efforts pour le mettre dans la triste nécessité d'en venir aux suites les plus fâcheuses. Pour y parvenir, elle souffrit qu'un jeune Prince amoureux d'elle, lui rendît de fréquentes * visites, & passât les jours & une partie des nuits avec elle. Voyant que cet artifice ne réussissoit pas encore, par la confiance que cet Epoux

trop

* 6. Faveur. Cette connoissance se fit au spectacle, & elle en fut si enchantée, qu'elle le pria à souper, & lui promit de passer la nuit dans sa maison: pour le reste, *Tacet.*

trop sage avoit en la vertu de sa femme, elle poussa la chose si loin, pour lui ôter cette bonne opinion & l'obliger à la maltraiter, qu'elle se fit surprendre une nuit * avec ce Prince, pour lequel cependant elle n'avoit de goût que pour faire enrager son mari. Le rendez-vous fut donné la nuit suivante. Ce malheureux Epoux, dans son premier transport, voulut sacrifier à son honneur ces perfides Amans; mais une prudente réflexion le retint: il crut devoir se taire pour sa propre réputation, & il se retira sans marquer aucun ressentiment.

Une conduite aussi douce & aussi prudente auroit dû faire rougir Fildame de son égarement odieux, & l'en faire revenir; mais plus elle trouva de bonté, & plus elle s'attacha à n'en être pas digne. Le lendemain elle congédia l'Amant qu'elle venoit de rendre heureux, dans

* 7. Faveur. Cette aventure a tant fait de bruit, qu'il n'est pas difficile d'en reconnoître les Acteurs.

dans la confiance qu'il n'étoit pas assez aimable pour inquiéter son mari. Qui lui fit-elle succéder ? L'homme le plus aimable & le plus * débauché de la Cour.

Elle garda si peu de ménagemens dans cette nouvelle intrigue, qu'il n'y eut personne qui n'en fût imbu. Alors l'Epoux, qui s'étoit tû par honneur, crut devoir agir par le même principe. Il ne témoigna rien de son ressentiment ; mais il fit ce qu'il put, pour le rendre aussi public que son affront. Enfin muni d'un ordre souverain, il fit enlever sa Femme, l'enferma dans un Temple, avec une assurance certaine qu'il l'y tiendrait le reste de ses jours.

L'imprudente Fildame, qui avoit toujours compté sur le crédit que devoit lui donner sa naissance, se moqua de cette entreprise, qu'elle crut hazardée, & se flatta que le moindre écrit de sa part confondroit son Mari, & le feroit repentir de sa témérité : mais elle fut

* 7. Faveur. Un Musicien.

fut cruellement surprise, lorsqu'on ne daigna pas répondre à ses lettres, & qu'on lui fit dire, qu'elle étoit enfermée pour le reste de ses jours par un ordre supérieur. A cette terrible connoissance, elle devint furieuse, se porta aux dernières extrêmités contre elle-même; & après que l'amour de la vie l'eut rappelée à la raison, elle jura qu'elle trouveroit les moyens de se venger de celui qui avoit osé lui jouer un aussi cruel tour.

Cependant le tems lui ayant prouvé qu'elle n'en avoit pas un plus assuré, pour adoucir ses peines & pour recouvrer sa liberté, que celui de recourir à un Epoux, dont sa propre expérience lui avoit prouvé la facilité; elle lui écrivit une lettre remplie des sermens les plus authentiques, de changer de vie, & de reparer par une conduite épurée tous ses désordres passés. Le Mari, sollicité par son bon cœur, se prêta à ses tentatives. Il la vit, la consola, & ne la quitta qu'après lui avoir donné parole de finir au plutôt sa captivité.

Toute autre que Fildame, après
ces

cès dernières preuves de bonté, se seroit gouvernée sagement, du moins par politique, jusqu'au jour de sa liberté. Mais cette Femme imprudente ayant cru légèrement aux promesses d'un Ministre du Temple qui en étoit devenu amoureux, & qui l'assuroit qu'en répondant à sa passion il finiroit son esclavage, elle se * prêta à ses desirs, & permit qu'il vînt la trouver la nuit dans son appartement. Les mesures de ce rendez-vous furent si mal prises, que la grande-Prêtresse en ayant été informée, elle les surprit dans un † désordre à ne lui pas laisser de doute sur leur étroite intelligence: mais quelque irritée qu'elle fût dans cette occasion, l'honneur de sa maison prévalut: cet égard la retint, & empêcha l'éclat que devoit faire cet-

* 8. Faveur. Il fut puni de sa séduction criminelle; en voulant sortir par la même fenêtre par laquelle il étoit entré, le pied lui glissa, & il se cassa le col. On a publié cette mort d'une manière différente.

† 9. Faveur. Cet Amant, au lieu de Capuchon, parut coiffé de ses Culottes.

cette aventure, aussi-bien que le malheur qui la suivit.

Le Mari, à qui toutes ces choses furent celées comme au public, tint sa parole, & reprit sa Femme, au grand étonnement de tout le monde. On crut que ce trait d'une bonté sans pareille, & les réflexions qu'elle avoit dû faire sur sa conduite passée, étoient des raisons suffisantes pour lui en faire tenir une plus régulière à l'avenir; mais on ne connoissoit pas Fildame. Elle ne tarda pas à faire revenir de cette heureuse opinion, & à prouver, que lorsque le cœur est gâté, on n'en doit jamais attendre de retour.

Cependant, la crainte de retomber dans le cas dont elle avoit tant eu de peine à sortir, lui fit prendre des mesures pour cacher la pente qu'elle avoit aux désordres. Pour y parvenir, elle ne voulut avoir aucune liaison avec ceux qui pouvoient s'en prévaloir. Cette Fildame si fière autrefois, osa baisser les yeux jusques dans son domestique, & y chercher des com-

complices de son déreglement. Un Esclave grand & bien fait, s'il est permis d'entrer dans ce honteux détail, lui parut un sujet propre à satisfaire son penchant criminel. Elle ne le séduisit pas sans avoir employé tous les attraits dont elle étoit pourvûë. La fidélité de ce Domestique, qui avoit combattu, plia enfin, & le rendit de moitié de cette nouvelle * perfidie. Il fléchit : mais il ne tarda pas à en recevoir le supplice qu'il méritoit ; ce qu'il y a d'horrible, c'est qu'il le dut à celle qui l'avoit comblé de ses plus tendres Faveurs.

Un jour que Fildame s'entretenoit amoureusement avec l'indigne objet de son amour, & qu'elle lui juroit une constance éternelle, elle entendit la voix de son Mari qui ouvroit la porte, & qui étoit prêt à la surprendre. Effrayée des suites que pouvoit avoir cette aventure, elle eut recours à un artifice aussi noir qu'on en puisse imaginer. Pour se disculper d'un
fait

* 10. Faveur, Scène de toute la terre.

fait qui alloit être averé, elle se mit à jeter des cris perçans, appellant hautement au secours, comme une Femme à laquelle on fait violence. Son mari, frappé de ces clameurs, entre brusquement, & trouve sa Femme qui arrachoit les cheveux à cet Esclave peu de tems auparavant si cheri: les noms d'Infame, de Traître, de Scelérat, se succedoient rapidement les uns après les autres, & désignoient la colere & l'indignation la plus marquée. Ce malheureux, qui conçut le dessein de sa Maîtresse, & qui se jugea perdu par cette calomnie, se jeta aux pieds de son Maître, en voulant se justifier & implorer sa miséricorde. Il l'assura, qu'es'il étoit coupable, on l'y avoit obligé, & qu'il ne l'étoit devenu que par ordre de sa Maîtresse. Mais l'artificieuse Fildame ne lui laissa pas le tems d'entrer dans un détail plus étendu. Ecoutez-vous, s'écria-t-elle, en jetant des cris assez violens pour assembler toute sa maison, un traître qui a voulu en venir avec moi

moi aux plus horribles extrêmités !
Otez-le de ma présence ; vengez-
moi : autrement je vais le déchirer à vos yeux.

Quelque raison qu'eut le mari de soupçonner Fildame, par les sujets qui étoient encore trop présents à sa mémoire, il feignit de croire sa Femme, & laissa emmener par la justice survenuë son malheureux esclave. Quelque mouvemens secrets qu'il se donnât pour l'arracher au supplice, il fut puni de mort, & son innocence ne fut connue que très-long-tems après.

Le premier Ministre finit cette Histoire en baissant la tête, comme un homme qui se sent convaincu, qui n'a rien à répondre, & qui attend son arrêt. Eh bien ! lui dit le Roi, en le regardant fixement & en frappant du pied d'impatience, cette confession affreuse de la plus haute perfidie, sortie de votre bouche, ne vous confond-elle pas ? Pouvez-vous, après un exposé que la vérité vous arrache, désapprouver mon indignation pour ces Femmes perfides ?

des? Oseriez-vous encore vous flatter de m'en faire trouver qui ayent le cœur placé différemment? Oui, Seigneur, je l'espère, reprit avec fermeté *Crofelivesgol*. Que Votre Majesté suive sa liste; il s'en pourra trouver, dont la sage conduite la fera revenir de ses fatales préventions. Je n'en crois rien, continua le Roi; mais je vous ai promis, & je veux bien vous tenir ma parole.

Tanibudan, après avoir fait des marques à côté des noms de celles dont il venoit d'être parlé, en désigna plus de cent que *Crofelivesgol* recusa comme inutiles à examiner, en convenant toujours qu'il n'y avoit pas une d'elles qui ne fût dans le cas de la contravention. Le Roi commençoit à se lasser de ce travail infructueux, lorsque son premier Ministre l'arrêta en prononçant le nom d'Ardemine. Pour celle-là, Seigneur, je ne la connois pas, s'écria-t-il; & c'est un heureux préjugé en sa faveur: il faut assurément qu'elle n'ait rien sur son compte. Eh! pourquoi cette assurance? reprit *Tanibudan* en souriant:.

riant : avez-vous tenu registre jusqu'ici des anecdotes du Sexe ? Non, Seigneur, poursuit *Crofelivesgol* ; mais j'ai toujours cru, qu'une Femme aimable & belle dont on ne dit rien, est une Femme qui s'est bien conduite, & qui n'a rien à se reprocher. La conjecture est admirable & m'enchanté, poursuit le Roi, & le change adroitement donné. Je n'ai pas prétendu certainement décider qu'il ne se trouvât des Femmes qui eussent la réputation d'être sages ; il ne faut que de l'adresse & de l'esprit de leur part pour en imposer au Public : mais je soutiens que dans le vrai elles sont toutes ce que je les crois ; c'est ma proposition. Cependant, sans perdre de tems à cette vaine discussion, venons à la preuve de celle que je viens de nommer, & que vous assurerez si sage : son propre rapport en décidera. Je veux plus faire pour vous que vous n'en devez même attendre, en vous promettant de retracter la condamnation de celles qui ont été nommées, & qui l'ont mérité selon nos conventions, si

Ardemine, que vous me vantez, est moins coupable qu'elles. Voilà ce qui s'appelle être facile, ou du moins être sûr de son fait.

Après ces derniers mots, *Dearchealb* eut ordre du Roi, de se faire suivre de son monde, & d'amener Ardemine en sa présence, après l'avoir instruite de la manière dont il devoit la prévenir. Il ne fut pas difficile à *Dearchealb* de s'acquitter de sa commission. Le Prince lui avoit remis l'adresse & le numero d'Ardemine, avec la clef générale qui ouvroit toutes les portes de *Lodeorbarli* : précaution dont *Tanitbudan* avoit usé, pour être le maître, comme il a déjà été dit, de voir par lui-même, quand il lui plairoit, si ses ordres étoient fidèlement exécutés.

Ardemine, éveillée en sursaut par le bruit que fit *Dearchealb* en ouvrant sa porte, jetta un cri affreux à son aspect imprévu. Elle crut d'abord que c'étoit un songe; mais l'Officier l'ayant remise par des paroles flatteuses, & lui ayant exposé ses ordres, en la prévenant
sur

sur le fujet pour lequel on la mandoit, elle s'habilla, & promit d'obéir; fort étonnée sans doute d'une aventure à laquelle elle n'avoit garde de s'attendre, & qui lui parut si extraordinaire, qu'elle donna la torture à son esprit pendant le cours du chemin, pour pénétrer ce qui avoit pu y donner lieu.

PREMIER EXAMEN :

Contenant depuis l'Onzième FAVEUR, jusqu'à la Cent trente-troisième.

DEs qu'Ardemine fût arrivée; le Roi ordonna qu'elle fût conduite au Cabinet des Secrets. Il l'avoit fait construire exprès, pour entendre, sans être vû, le rapport de la Gouvernante & des Officières de la ville, lorsqu'il le jugeroit à propos. Il y avoit deux entrées; l'une pour lui, & la seconde pour celles qui devoient y être amenées. Le milieu de ce Cabinet étoit partagé par une cloison, au bout de laquelle étoit une
ja.

jalousie extrêmement ferrée, couverte d'un voile du côté du Roi, & qui faisoit un tel effet, qu'il pouvoit entrevoir sans être distingué.

Ce fut-là que ce Prince résolut de faire les épreuves dont il étoit convenu avec son Ministre. Il s'y rendit, accompagné de *Crofelive* / *sgol*, & lui ordonna de répéter l'avis dont *Dearchealb* l'avoit déjà prévenue. *Le Roi, qui est présent*, s'écria le premier Ministre, *m'ordonne, Ardemine*, de vous avertir, qu'ils vous mande ici, pour que vous ayez à lui rapporter fidèlement & avec une sincérité dénuée de tout artifice, ce qui vous est arrivé de galant & de remarquable, depuis l'âge de quinze ans jusqu'aujourd'hui; en vous déclarant de sa part, que si vous lui cachez la moindre Faveur de votre part; le Talisman secret que Sa Majesté porte sur elle, lui prouvera votre ingénuité ou vos mensonges, par la propriété qu'il a de rendre noire sur le champ, la personne qui lui en impose, & de la faire mourir vingt-quatre heures après.

Ardemine, qui avoit déjà frémi de cette alternative, soupira, & commença ainsi son Histoire.

HISTOIRE D'ARDEMINÉ.

JE ne crois pas nécessaire d'apprendre au Roi de qui je tiens le jour : il est trop bien instruit de ce qui se passe à sa Cour, pour ignorer la naissance de mon Pere & les services qu'il a rendus à l'Etat : mais pour ne rien laisser à désirer de mes aventures, & ne pas tomber dans l'affreux cas du terrible Talisman, je me trouve obligée de faire le portrait de celle qui m'a servi de Mere, jusqu'au tems que j'ai passé entre les bras d'un Mari. La perte de la mienne, arrivée peu de tems après ma naissance, acquit à Magnagna, sa Favorite, ce grand titre. Elle aura tant de part à tout ce qui m'est arrivé pendant mes premières années, que je dois ajouter

ter à ce portrait, toutes les couleurs qui peuvent l'achever.

Magnagna, fille de basse naissance, étoit parvenue près de ma Mere, par l'adresse infinie dont elle sçavoit coëffer & donner de la grace au moindre ajustement. Elle étoit en effet si hâbile dans l'art de bien mettre & de donner ce tour aisé à la parure, que les Femmes du bon air faisoient une cour perpétuelle à ma Mere, pour qu'elles fussent habillées, les jours où elles vouloient paroître, de la main de sa sçavante Suivante. Tout flatte chez les personnes de notre Sexe. Ma Mere se fit honneur de Magnagna, & dans la crainte de la perdre, n'oublia rien de ce qui pouvoit l'attacher de plus en plus à elle. Aussi cette Fille n'en fut pas ingrate; elle lui sacrifia les plus grands partis qui lui furent offerts: ce n'étoit pas peu; car elle aimoit l'argent, & il n'y avoit rien qu'il ne lui fît faire pour en amasser.

Ma Mere étant morte d'une réplétion de *colera morbus*, Magnagna,

gna, selon ses dernières volontez, s'empara du maniment de ses affaires, & commença, pour ce qui me regardoit, par me retirer d'un Temple de Vestales où l'on m'avoit mise depuis ma naissance. J'étois assez bien faite, on me disoit jolie, & à l'âge de dix ans je paroissais aussi grande & aussi formée qu'une fille de quatorze. Ma figure plut à Magnagna; & elle m'assura, en m'embrassant d'une manière assez extraordinaire, que puisque j'étois si gentille, elle vouloit bien elle-même prendre soin de mon éducation, & me rendre disoit-elle, la plus heureuse des Filles de l'univers.

Si les discours de cette vieille personne me flatterent, il n'en fut pas de même de sa figure, à laquelle j'eus bien de la peine à m'accoutumer. En effet, je n'en ai jamais vû de plus singulière. Elle avoit un visage d'une grandeur extraordinaire, les yeux fort petits, & si près l'un de l'autre qu'ils sembloient se toucher, le nez très-court, pointu & écrasé
par

par le bas, de façon que les deux os de ses jouës voisines excédoient de beaucoup l'élevation du nez ; pour la bouche, c'étoit un abîme ; elle étoit d'une grandeur épouvantable dès qu'elle l'ouvroit ; mais lorsqu'elle étoit dans son état naturel, sa petitesse vous surprenoit effroyablement, parce que la vûë ne s'arrêtoit que sur ses levres, qui s'élevoient en cerise à l'un des coins de son ouverture : de vieux poils, qui ne pouvoient plus se soutenir de foiblesse, tomboient nonchalamment des pores dont ils sortoient, & servoient de portière à cette bouche ridassée.

Pour le menton, c'étoit un chef-d'œuvre de ciselure ; & hors le dessein, que l'âge avoit rendu irrégulier, l'on voyoit plus de mille traits qui se croisoient les uns sur les autres, & qui sembloient se presser d'arriver à un poreau roux & noirâtre, sur lequel étoient perchez trois grands poils, dont les pointes altières sembloient servir de garde à ce canton hérissé.

Le front, trois fois plus grand
que

que le reste du visage, étoit sans aucune ride, & reluisant comme un acier poli: sans trois ou quatre couleurs de plusieurs nuances de jaune & de vert, l'œil s'y feroit arrêté assez agréablement. De ce front admirable s'élevoient en fautoir des cheveux d'un gris sale & suant, frisottez ou crépez; & une toque en ruche, environnée d'une dentelle noire, servoit de toit à cette admirable tête, & faisoit un effet aussi hardi que singulier.

Pour la gorge, elle étoit passable; sans une teinte de roux sale qui cercloit des têtons assez nonchalans, on auroit pû se souvenir de leur beauté passagere: des favoris ou frisons, échapez du goufflet, venoient en serpentant folâtrer sur ces vieux enfans de la nature, & prouvoient par leur blancheur & leur humidité, que malgré la sécheresse de l'âge, leurs sources suantes & huileuses étoient encore en état de les humecter, & de les entretenir dans une tiède fraîcheur.

A l'égard de la demarche de
Ma-

Magnagna, elle l'auroit eu assez noble, si ses épaules eussent été sur la même ligne; mais elles différoient d'environ un pied pour l'uniformité: ce défaut lui allongeoit un bras jusqu'à la moitié de la jambe, & lui racourcissoit l'autre, au point que ne sçachant qu'en faire, elle l'appuyoit sur le devant de sa gorge molasse. Excepté ces petits jeux de la nature, elle étoit fort bien faite: l'on ne pouvoit disconvenir qu'elle n'eût des graces en parlant, pourvû cependant qu'elle retînt un paquet de langue fort gros par le bout, qu'une toux sèche & fatigante faisoit quelquefois échaper de sa place, & qui n'étant attachée que par un filet noirâtre, desséché & sans force, la mettoit dans l'obligation de s'interrompre alors, & de reprendre ce monde langue à pleine main, afin de le rejeter dans le trou concave de son domicile ordinaire.

Une de ses grandes beautez, & elle avoit soin de l'étaler souvent, étoient ses dents: outre leur blancheur,

cheur, elles étoient parfaitement rangées, & estimables par leur largeur. Elle n'en avoit que quatre à chaque machoire, & elles la remplissoient parfaitement: on remarquoit cependant un petit désagrément auquel elle ne faisoit pas assez d'attention; c'est qu'en fermant la bouche, la machoire inférieure couvroit entierement celle de dessus, parce qu'elle se portoit en avant de plus d'un demi pouce. L'art suppléoit à ce désordre. Quand elle mangeoit, ce n'étoit pas sans grimace; il est vrai, que ses machoires cherchoient à se rapprocher pour l'office qui leur étoit propre; mais elle faisoit alors jaillir une si grande quantité de salive à travers ses dents, par les efforts de ce rapprochement de machoires, que le soin pris de s'en garantir empêchoit qu'on n'y fît aucune attention.

Telle que je viens de dépeindre ma Gouvernante, je ne fus pas longtemps sans m'y accoûtumer. Elle avoit pour moi des attentions si obligeantes, & me laissoit une telle

le liberté, que je ne l'aurois pas changée contre une des plus aimables. Elle ne me laissoit manquer d'aucune des douceurs qu'on aime à mon âge; elle ajoutoit même aux bonbons, tout ce qui pouvoit me faire le plus de plaisir. J'aimois sur-tout le Ratafia à la folie: ne croyez pas qu'elle m'en laissa manquer. Je me souciois moins du Vin; mais elle m'en faisoit prendre par complaisance. Il rejoûit le cœur, mon Enfant, me disoit-elle; c'est ma consolation, il faut en boire avec moi: il fait bonne bouche, enhardit la parole, émérillonne l'œil, & fringue le caractère: il a encore d'autres proprietez, que je vous dirai un jour. Le tems viendra, allez, Ardemine, où vous me remercierez de mes bons conseils; mais il n'est pas encore venu: patience: en attendant imitez-moi, & vous vous en trouverez bien.

Les principes dans lesquels j'avois été élevée contre les Hommes chez les Vestales, m'en avoient si fort éloignée, que je me sauois en

en jettant de grands cris, lorsqu'il s'en présentoit quelques-uns à mes yeux : mais Magnagna combattit bientôt ces heureux préjuges. Fi donc, me disoit-elle lorsque je donnois ces marques d'aversion ; cela n'est pas bien, Ardemine ; il n'est rien de plus aimable & de plus complaisant que ces animaux. Sçachez que sans eux il n'est point de vrai plaisir dans la vie. Hélas ! que ne m'est-il permis de folâtrer encore un peu avec eux ! Je vous jure que je donnerois bien tout ce que j'ai au monde pour être dans le cas d'en être encore recherchée : mais laissons cela , il n'y faut plus songer ; mes beaux jours sont passez. En me disant ces choses , elle pleuroit amèrement , & je ne pouvois m'empêcher d'en être extrêmement touchée.

Un jour un de mes Oncles vint me voir , accompagné d'un Seigneur de cinquante ans , qui me fit beaucoup d'amitié. La manière complaisante dont il joua presque tout le jour avec moi , me fit

revenir en peu de tems de mon antipathie pour les hommes. Ma Gouvernante me demanda quand il fut parti, ce que je pensois du Seigneur Paillandor (c'étoit le nom de l'Ami de mon Oncle) & si j'avois pour lui de l'aversion. O que non, m'écriai-je, il m'a fait rire, on ne peut davantage, avec sa grande perruque, & son nez de travers, avec lequel il joue si bien de la trompette; mais ce qui m'a ravi de sa part, c'est la promesse qu'il m'a faite de m'apporter une belle Poupée qui remuë toute seule; & s'il me tient parole, je lui tiendrai celle que je lui ai donnée. Et quelle est cette parole, reprit Magnagna en me souriant avec confiance? De lui permettre de me baiser le bras, continuai-je. La pauvre Enfant, poursuivit ma Gouvernante! Est-ce qu'il y a du mal à cela? m'écriai-je. Oh que non, ajouta Magnagna, il n'y en a pas plus que si un jeune-homme m'embrassoit: vous voyez bien que la chose est égale. Je ne compris pas trop ce discours, & je m'en
tins

tins à l'espérance de recevoir le lendemain ma Poupée : elle me tenoit à cœur, & j'aurois bien promis davantage, tant je me rejoüissois d'en avoir une qui eût le mouvement dont Paillandor m'avoit parlé.

Le lendemain le vieux Ami de mon Oncle arriva : je lui demandai avec empressement ce qu'il m'avoit promis. Il n'est pas possible pour aujourd'hui, s'écria-t-il en me paroissant très-triste ; quel qu'effort que j'aye fait pour vous tenir parole, je n'ai pû y parvenir : mais aussi c'est votre faute, ajoutoit-il ! Eh comment cela ? répondis-je avec chagrin ; qu'ai-je donc fait qui ait pû vous en empêcher ? Ah ! continua-t-il, en me prenant la main, si vous m'aviez hier laissé baiser votre bras, & que vous m'eussiez promis autre chose pour aujourd'hui..... Eh bien, interrompis-je avec ingénuité, voilà mon bras, * faites-en tout ce que vous voudrez : dites-

tes-moi ce que vous voulez que je vous promette, & je vous le tiendrai, pourvû que vous m'apportiez demain la Poupée qui remuë. Ne vous embarrassez pas, continua Paillandor, * en donnant mille baisers à mon bras & à ma main; vous aurez la Poupée. Après ces folies, il paroissoit tout changé: je ne pouvois en deviner la raison. Regardez-moi, ma belle Enfant, me disoit-il; vos beaux yeux me rappellent à la vie: sans ces regards que j'adore, il n'y a point de bien pour moi dans le monde. J'étois toute étonnée de ces discours, & dans la crainte qu'il n'en mourût, j'ouvrois † les yeux de toutes mes forces, & ne m'opposai point à un † baiser dont il avoit besoin, affuroit-il, pour se mettre en état de m'apporter la Poupée promise. Ce qui me surprenoit, c'étoit quelle sorte de plaisir il pouvoit prendre à tout cela:

* Ce vieux Séducteur est mort dans un lieu de correction.

† 12. Faveur.

† 13. Faveur.

cela : car pour moi , je n'en ressentais aucun.

Après son départ, je fus trouver ma Gouvernante, comme j'avois toujours coutume de faire, pour lui rendre compte de tout ce qui me passoit par l'esprit. Ma confiance étoit aveugle en elle, parce qu'elle la recompensoit toujours de quelque grace proportionnée à mes inclinations ; aussi ne lui cachois-je rien. Comment l'aurois-je fait ? Elle ne trouvoit jamais de mal dans tout ce que je lui rapportois ; au contraire elle y applaudissoit sans cesse : n'en étoit-ce pas plus qu'il ne falloit pour me porter à l'aimer & à être docile à tous ses desirs ? Aussi l'aimois-je de tout mon cœur.

Après que j'eus fait part de ce qui venoit de se passer entre Pailandor & moi à Magnagna, je lui demandai la raison de la joye qu'il avoit fait paroître lorsque je lui avois permis de m'embrasser. Le plaisir que son imagination lui suggere, me répondit-elle. Eh quel

plaisir y a-t-il à cela ? poursuivis-je ; Ah ! ah ! vous êtes bien curieuse, reprit Magnagna ; attendez qu'il vous l'apprenne lui-même, car pour moi , je ne puis vous en faire part. Qu'il vous fût pour le présent de sçavoir, qu'il viendra un jour que vous partagerez ce plaisir : vous en ressentirez vous-même plus que vous n'en ferez ressentir. Ma Gouvernante se tut après ces mots ; & quelques prières que je lui fisse pour la porter à expliquer mes doutes, elle tint ferme, & je ne pus en sçavoir davantage.

Le jour suivant, Paillandor vint de meilleure heure qu'à son ordinaire, & m'assura qu'après ma parole tenuë, il me tiendrait la sienne. Cette parole étoit, de lui * passer ma main sur le visage. Je fus transportée de l'idée de jouir de cette Poupée, que je me figurois charmante. En effet elle me plut infiniment. Ce n'étoit pas de ces Poupées communes sans grace & sans mouvement : celle de Paillandor alloit toute

* 14. Faveur.

te seule ; il n'y avoit qu'à la tourner du côté où on vouloit qu'elle marchât , & après avoir (*a*) touché un ressort , elle le faisoit. Outre cela elle avoit encore d'autres (*b*) gentilleses : elle (*c*) remuoit les yeux , étendoit (*d*) la main , & faisoit (*e*) la révérence jusqu'à terre. Je m'en (*f*) amusai plus d'une heure , & j'étois au comble de la joye de posséder (*g*) un aussi joli trésor.

Cependant Paillandor qui avoit ses vûës , comme on le verra dans la suite , me dit qu'il étoit obligé de me quitter pour affaires pressées , & voulut se retirer. Quoiqu'il m'amusât beaucoup , j'eus assez de raison pour ne pas le contraindre : cependant pour m'en consoler , je saisis (*b*) la Poupée , dans l'espérance qu'elle étoit à moi , & que je la garderois ; mais quel fut mon chagrin en m'appercevant qu'elle tenoit à Paillandor par une chaî-

(*a*) 15. Faveur.

(*c*) 17. Faveur.

(*e*) 19. Faveur.

(*g*) 21. Faveur.

(*b*) 16. Faveur.

(*d*) 18. Faveur.

(*f*) 20. Faveur.

(*h*) 22. Faveur.

chaîne avec laquelle elle étoit attachée à sa ceinture, & qu'il n'étoit pas possible de jouir d'un bien si doux sans l'arracher avec beaucoup d'efforts.

Paillandor eut beau me protester, qu'il n'étoit pas le maître de forcer la chaîne qui la retenoit; je ne voulois entendre à aucune des raisons qu'il m'en donnoit. Je ne (a) pouvois me résoudre à me separer de cette charmante Poupée, & je la ferrois (b) de toutes mes forces: Mais, m'écriois-je, que ne me la laissez-vous aller? Vous ne vous en repentiriez pas; j'en aurois bien soin. Vous voyez bien, reprenoit le vieux Ami de mon Oncle, qu'elle est trop bien tenuë pour vous satisfaire. Bon! ajoutois-je; vous êtes un méchant: si vous voulez me laisser faire, je parie que j'en viendrai bien à bout. Eh comment vous y prendriez-vous? repliqua-t-il. Attendez, ajoutai-je, je vais chercher un grand couteau.... Ce sera pour une autre fois, s'écria.

(a) 23. Faveur. (b) 24. Faveur.

cria Paillandor en paroissant effrayé, & en m'arrachant la Poupée; pour le présent j'ai affaire. En me disant ces mots, il sortit avec précipitation, & j'en fus si affligée que je me mis à pleurer (a) amèrement.

Magnagna, pour mon malheur, ne se trouva pas à la maison alors; elle m'auroit sûrement consolée, & m'auroit empêchée de me livrer à mon inquiétude & à mon désespoir. Dans l'emportement où je me trouvai, je sortis comme une folle; & à chaque (b) homme que je rencontrais, je lui demandois s'il n'avoit point rencontré ma Poupée? J'en trouvai plusieurs qui me rirent au nez (c), d'autres, plus complaisans, me consolèrent (d), & des troisièmes m'assurèrent qu'ils m'apporteroient le lendemain une Poupée égale à celle qu'on m'avoit emportée. Cet espoir me consola, & je revins à la

(a) 25. Faveur.

(b) 26. Faveur.

(c) 27. Faveur.

(d) 28. Faveur.

la maison avec un peu plus de tranquillité.

Cependant l'alteration qui paroissoit sur mon visage, & la trace (a) de mes pleurs inquiéterent ma Gouvernante. Elle me demanda avec un baïser mariné, quelle raison touchante avoit pû m'affliger à ce point? Je lui rapportai tout ce qui s'étoit passé entre Pailandor & moi, & me plaignis fort amèrement de la cruauté avec laquelle il m'avoit emporté un (b) Joujou qui m'amusoit si agréablement. Magnagna se fit répéter deux fois mon histoire; elle n'avoit pû la comprendre à la première fois : mais au lieu de paroître aussi fâchée que je l'aurois souhaité, elle jeta un grand éclat de rire, m'embrassa, & laissa malheureusement échaper sa langue, qu'elle eut toutes les peines du monde à remettre, à cause de ces ris immoderez qui ne cessoient point. Enfin elle y parvint, & s'é-

cria.

(a) 29. Faveur. (b) 30. Faveur.

cria en me serrant entre ses bras, que Paillandor étoit trop heureux, & qu'il ne pouvoit assez payer le (a) plaisir de me voir. Je voulus demander ce qu'elle vouloit dire; mais elle s'en tint-là, & me dit qu'elle m'en instruiroit quand il seroit tems: c'étoit presque toujours sa réponse.

Plusieurs jours se passerent sans que Paillandor reparût; & je ne pus m'empêcher de le trouver à redire. J'en demandois sans cesse des nouvelles à Magnagna. Pourquoi donc l'inquiétude où vous êtes, me dit-elle un jour que je la pressois plus qu'à l'ordinaire de m'apprendre ce qui pouvoit être la cause de sa longue absence? Est-ce que vous l'aimez, Ardemine? Moi? non; repris-je sans sçavoir la portée de cette réponse: mais cet homme m'amusoit, jouoit avec moi; & les compagnes de mon âge que vous me faites venir, m'ennuient à la mort. Ah! ah! continua ma Gouvernante, c'est qu'elles

les n'ont point de Poupée comme celle de Paillandor: avouez que c'est-là la cause de votre indifférence pour elles. Cela est (a) vrai, repris-je; mais il faut encore ajouter, qu'elles ne sont pas si complaisantes que lui. Vraiment, il s'en faut bien, continuai-je avec une espece de réflexion; à peine formois-je un désir devant lui, qu'il étoit toujours prêt à le satisfaire. Avois-je envie de confitures, de macarons, de massépins, de ratafia; il (b) disparoissoit dans l'instant, & me rapportoit ce que je demandois: pour cela il faut (c) avouer qu'il étoit bien attentif à me plaire. (d) Hélas! le plus simple souris, la moindre petite caresse, le récompensoit de ses soins: ah! s'il étoit ici, reprenois-je par réflexion, j'en (e) ferois bien davantage pour lui, & il ne se plaindroit pas, comme il faisoit quelquefois, que j'étois une ingrate. Mais au bout du

(a) 32. Faveur.

(b) 33. Faveur.

(c) 34. Faveur.

(d) 35. Faveur.

(e) 36. Faveur.

du compte, ajoutai-je, je ne lui ai pas donné lieu d'être fâché: j'ai (a) fait toujours ce qu'il a voulu; & s'il ne revient pas, il faudra bien assurément m'en consoler. Voilà ce qui s'appelle avoir de l'esprit & raisonner, reprit Magnagna en me serrant entre ses bras. Oui, oui, ma Fille, il ne faut plus songer à ce vilain homme; il ne vous mérite pas, il vous quitte pour une bagatelle. Eh comment cela? repris-je. Je vous l'apprendrai une autre fois, reprit ma vieille Gouvernante selon son refrain ordinaire; mais en attendant, n'y songez plus. Je l'avois prié de me faire un plaisir; bon! il a mieux aimé se priver de celui de vous voir, que de se prêter à des besoins légitimes: après cela jugez du cas que vous en devez faire. - Mais patience: il en viendra un ce soir qui le vaut mille fois mieux. Vous en jugerez, C'est un Cavalier jeune, riche & charmant; il vous a vû hier au bal; il a été charmé de votre

air.

(a) 37. Faveur.

air; de votre taille; & il dit qu'il mourra s'il n'a pas le bonheur de vous plaire. Le pauvre enfant! continua Magnagna en soupirant; il en a déjà bien usé, aussi sera-t-il bien reçu. Mais n'en parlons plus, ajouta-t-elle en s'interrompant; ce qui est dit est dit: pour le présent, allez vous faire habiller, & ordonnez de ma part qu'on vous mette au mieux. L'amour que j'avois pour mon ajustement, me fit obéir avec bien du plaisir, sans faire à toutes ces choses aucune autre réflexion. J'étois encore dans l'innocence: il ne tint pas à cette Scélérate que je ne la perdisse, & que je ne fusse précipitée dans l'abîme où l'on me conduisoit insensiblement.

Les apprêts d'un souper, qui me parut plus entendu qu'à l'ordinaire, me firent demander à Magnagna, ce qu'il signifioit. Vous le verrez bientôt, me dit-elle: serez-vous fâchée de souper avec le jeune Seigneur dont je vous ai parlé tantôt? Oh! mon Dieu, non, repliquai-je avec joye, car j'en avois

vois beaucoup toutes les fois qu'il survenoit quelque chose de nouveau. Eh bien, continua ma Gouvernante, soyez donc bien attentive, afin que cela arrive souvent, & sur-tout tenez-vous bien droite. Mais que faites-vous de ce mouchoir? C'est ma Mie, repris-je, qui m'a recommandé sans cesse de ne le pas quitter: elle dit qu'il ne faut pas montrer aux hommes ma gorge, & je me suis bien repentie d'avoir (a) souffert Allez, vous êtes une sottise, interrompit Magnagna, & votre Mie une impertinente avec ses scrupules, & qui mériterait que je la misse dehors: il faut qu'elle apprenne comme vous, que personne n'a des ordres à donner ici que moi. L'insolente! Mais laissons cela, continua Magnagna en reprenant un ton plus doux. Approchez, Ardemine, & ne prenez dorénavant des leçons que de moi: vous vous en trouverez bien. En me disant ces choses & d'autres semblables, elle m'ôta le mouchoir.

choir dont j'étois couverte, baissa mon tour de gorge, & m'ajusta enfin de manière que j'en étois (a.) honteuse moi-même. Vous verrez, me dit-elle, tantôt, si la manière dont je vous ai rangée, ne vous attirera pas bien des complimens. Mais pourquoi donc ? m'écriai-je avec une sorte de curiosité qui jusques-là m'avoit été inconnue ; est-ce que ma vûe fait quelque plaisir ? Belle demande, répondit avec impatience Magnagna ; est-il possible que vous soyez si novice à votre âge ! En vérité votre sot de Paillandor étoit un grand benêt. Quoi ! vous n'en sçavez pas davantage ? Allez, allez, continua-t-elle ; vous n'aurez pas vécu huit jours avec Jolian, c'est le nom du Seigneur dont je vous ai parlé, que vous serez autrement élevée. Mais voyez l'ignorance ! Cela fait pitié. Un esclave qui annonça dans ce moment Jolian, fit cesser la conversation. Ma Gouvernante me dit, de me jetter sur une duchesse voisine, de feindre

dre de dormir, & de ne me réveiller que quand elle viendrait elle-même m'appeler. J'obéis sans sçavoir à quoi tendoit cette supercherie ; bien résoluë cependant d'entr'ouvrir les yeux, pour voir si Jolian étoit aussi aimable qu'elle me l'avoit dit, & si je pourrois démêler le sujet pour lequel elle me faisoit dormir ainsi malgré moi.

Magnagna, qui étoit allée au devant de Jolian, rentra avec lui, & me montra du doigt à ce Seigneur. Il n'étoit pas grand, mais il avoit la plus jolie physionomie du monde, & un air de vivacité qui me (a) plut infiniment. Son habit étoit de drap d'argent, broché sur un fond couleur de rose, qui donnoit un air galant à sa personne, dont je fus (b) enchantée. Ses cheveux étoient blonds, & tomboient à grosses boucles sur ses épaules. Je ne me (c) lassois point de le considérer, & d'en faire

re.

(a) 40. Faveur.

(b) 41. Faveur.

(c) 42. Faveur.

re le parallele avec le vieux Pail-
landor, que mon imagination ne
me fit plus trouver supportable
après cet examen.

Après que Jolian m'eût fort con-
siderée, il voulut s'approcher de
plus près : laissez-la achever de
dormir, lui dit ma Gouvernante ;
si vous la réveilliez, elle auroit
la migraine , & perdrait une
partie de son enjouement. J'en
serois bien fâché, reprit le jeu-
ne Cavalier ; elle est trop aimable
pour lui faire cette peine ; il
vaut mieux attendre qu'elle ou-
vre naturellement ses beaux yeux.
Après avoir dit ces paroles, il
s'éloigna, & fut s'asseoir sur un
sopha avec Magnagna. Il s'en-
tretenoit avec beaucoup d'action
avec elle. Je conjecturois assez
qu'il étoit question de moi, car
on me montrait souvent du doigt :
j'enrageois de ne pouvoir pas en-
tendre ce qui se disoit ; mais j'étois
si accoutumée à obéir à ma Gou-
vernante, que je n'avois garde de
me remuer, dans la crainte de lui
déplaire : je pris le parti d'atten-
dre

dre jusqu'à la fin, de considérer ce qui se passoit, & de voir ce que tout cela produiroit.

Un discours que Magnagna proféra assez haut, & que j'entendis sans en pénétrer le sens, me donna quelques soupçons. Sentez-vous bien, disoit-elle, les risques où je suis exposée; & ne voyez-vous pas que tôt ou tard on mariera Ardemine? Non, je ne souffrirai jamais qu'on en vienne à cette extrémité: je ne veux pas me perdre; & c'est bien assez que je (a) souffre que vous jouissiez de son aimable présence. Ma Gouvernante baissa alors si fort la voix, que je ne pus en entendre davantage. Ce que je remarquai, fut que Jolian lui remettoit une bourse, & elle la ferroit avec beaucoup de précipitation. Ensuite elle se leva, mit le doigt sur la bouche, & dit après à Jolian en se retirant, de prendre bien garde à ce qu'il lui avoit promis, & de ne pas passer les (b) bornes qu'elle lui avoit prés-

(a) 43. Faveur.

(b) 44. Faveur.

présrites, en lui jurant qu'elle le sçauroit, & que s'il la trompoit il ne me reverroit jamais.

Je ne sçavois que penser de ce complot, & pénétrois encore moins les intentions de Jolian; il s'étoit (a) approché de moi, m'avoit pris (b) la main, & la (c) considéroit avec beaucoup de soin. Qu'elle est belle ! s'écrioit-il, heureux celui qui en fera le légitime possesseur ! Il me la (d) serra ensuite, & la (e) baisa fort respectueusement. Après ce sage transport, il (f) examina les traits de mon visage avec beaucoup d'attention, en vanta les beautés, & me jura d'une (g) voix basse, qu'il n'aimeroit jamais que moi. Etoit-il rien de plus flatteur & de plus doux ? Ah ! me dis-je en moi-même, s'il me faisoit présent d'une (h) Poupée aussi parfaite que celle de Paillandor, je (i) l'aimerois à mon tour à la folie :
mais

- | | |
|-----------------|-----------------|
| (a) 45. Faveur. | (b) 46. Faveur. |
| (c) 47. Faveur. | (d) 48. Faveur. |
| (e) 49. Faveur. | (f) 50. Faveur. |
| (g) 51. Faveur. | (h) 52. Faveur. |
| (i) 53. Faveur. | (k) 54. Faveur. |

mais attendons, continuai-je, que sçais-je ? Il a peut-être l'intention de m'en donner une ; s'il m'aime autant qu'il vient de l'affurer, il n'y manquera pas : c'est l'usage sans doute avec une jeune personne, puisque c'est par-là que Paillandor a debuté (a) avec moi.

J'avois l'esprit (b) frappé de cette Poupée, & j'imaginois qu'il n'y avoit pas de vrai plaisir dans la vie sans cela.

Mais je me flatois envain. Julian passa plus d'une heure auprès de moi, sans qu'il fût question de Poupée. Il ne s'occupoit qu'à me (c) considérer : j'en rabattis des trois quarts. Paillandor m'avoit si bien fait entendre qu'on ne pouvoit aimer sans présenter (d) une Poupée à la personne à qui on vouloit le persuader, que je me figurai m'être trompée sur le compte du Jeune-homme, ou du moins qu'il avoit une autre manière de s'exprimer. J'attendois im-
pa-

(a) 55. Faveur.

(b) 56. Faveur.

(c) 57. Faveur.

(d) 58. Faveur.

patiemment qu'il me fût permis de paroître réveillée, afin de m'en convaincre. Tout cela me pénétoit extrêmement l'imagination.

L'agitation dans laquelle j'étois, me fit ouvrir les yeux sans m'en appercevoir, & sans faire attention à l'ordre de Magnagna. Je voulus envain les refermer; Jolian, qui s'en étoit apperçu, m'avoit déjà fait connoître que la feinte étoit inutile. Il me disoit des choses si (a) tendres & si douces, que je n'étois plus capable de lui ôter le plaisir qu'il ressentait, disoit-il, à me voir éveillée. Il me répéta plus de cent fois, qu'il n'avoit jamais rien vu dans le monde de plus (b) aimable, & qu'il me trouvoit tellement à son gré, qu'il n'en aimeroit jamais une autre que moi.

J'avois jusques-là gardé le silence; je le rompis à cette dernière protestation; (c) l'idée de la Poupée me revint dans l'esprit. Si vous voulez me le persuader, lui dis-

(a) 59. Faveur.

(b) 60. Faveur.

(c) 61. Faveur.

dis-je, vous m'en donneriez des marques plus convaincantes. Eh! quelles sont-elles? reprit le Jeune-homme vivement: il n'y a rien que je ne fasse pour vous convaincre de ma sincérité. Serois-je assez malheureux pour que vous en pussiez douter! Oui vraiment, repris-je avec toute l'ingénuité possible, ce ne sont pas de vains discours qui persuadent, il faut des effets plus essentiels. Ah! s'il ne tient qu'à cela, interrompit Jolian en mettant la main dans sa poche (a) & en me paroissant surpris, vous connoîtrez bientôt si je vous aime. Ce geste m'avoit (b) plu: j'imaginois qu'il m'alloit donner une (c) Poupée, & ma main se présentait (d) naturellement pour la recevoir. Tenez, dit le Jeune-homme en me donnant (e) sa bourse; voici sans doute les preuves que vous exigez: recevez-les, en attendant que j'en fasse

(a) 62. Faveur.

(b) 63. Faveur.

(c) 64. Faveur.

(d) 65. Faveur.

(e) 66. Faveur.

se cent fois davantage pour vous. Je fus si piquée de cette offre, après avoir attendu (a) toute autre chose, que je rejettai la bourse avec des marques de dépit. Vous me croyez donc un enfant, lui dis-je avec les (b) larmes aux yeux, pour vouloir m'amuser avec de pareilles bagatelles? Allez, Monsieur, cela est bien vilain; & si je l'avois prévu, je me serois bien donné de garde de rester auprès de vous un seul moment: ce n'est pas-là à quoi je m'étois attendue.

Le jeune homme, qui ne comprit rien à ce discours, me demanda mille pardons de m'avoir fâchée, & me supplia avec l'air le plus humble & le plus touchant, de le mettre au fait de ces preuves que j'exigeois, (c) & qu'il n'entendoit pas. Allez, lui dis-je, si vous m'aimiez comme vous me dites, vous ne dissimuleriez pas, & vous pénétriez aisément ce que (d) je dési-

re.

(a) 67. Faveur.

(b) 68. Faveur.

(c) 69. Faveur.

(d) 70. Faveur.

re. Il me semble qu'après vous avoir laissé (a) baiser ma main Ah! j'y suis, interrompit Jolian en voulant (b) m'embrasser, & en imaginant que c'étoit-là ce que j'exigeois de lui; vous avez bien raison de me faire des reproches de ma stupidité: il me fera bien doux de répondre à vos vœux. Vous ferez satisfaite, & vous n'aurez plus à l'avenir à vous plaindre de moi.

La prévention dans laquelle j'étois, qu'il m'alloit faire présent d'une Poupée, me la fit attendre avec (c) plaisir; mais connoissant bientôt que je m'étois encore trompée, j'en eus tant de dépit, que je me levai brusquement, & ne voulus plus l'écouter. Il en marqua une surprise extrême, & me l'exprima dans les termes les plus naturels. Eh bien! lui dis-je, persuadée qu'il ne m'avoit chagrinée que par ignorance, apprenez donc, puisque vous ne le sçavez pas encore,

(a) 71. Faveur.

(b) 72. Faveur.

(c) 73. Faveur.

core, que quand on aime une Demoiselle, on lui en donne des marques positives; & ces marques ne sont pas celles que vous avez mises en usage jusqu'ici. Allez-vous en me chercher, puisqu'il faut que je vous le dise, une (a) Poupée: apportez-la moi, qu'elle ne soit point (b) enchaînée comme celle de Paillandor; mais hors cela, qu'elle lui ressemble en tout: vous verrez après cela si je croirai toutes vos protestations, & si je ne vous (c) accorderai pas tout ce que vous me demanderez.

Jolian, au lieu de courir précipitamment me chercher une Poupée, comme je m'y attendois, paroïsoit immobile, & me regardoit avec un air d'étonnement & de stupidité dont j'étois honteuse pour lui. Quoi! lui dis-je avec une espece de colere, vous en (d) demeurez-là après tant de protestations! Allez: cela est indigne; & vous devriez rougir d'avoir vou-

lu

(a) 74. Faveur.

(b) 75. Faveur.

(c) 76. Faveur.

(d) 77. Faveur.

la m'en imposer. Mais, ma belle Enfant, interrompit-il avec transport, que voulez-vous donc me dire? Mais vous-même ne vous plaisez-vous point à m'embarasser? Qu'a de commun une Poupée, avec l'amour que vous m'avez inspiré? Si j'étois assez stupide pour donner dans une plaisanterie si bien foutenuë, n'auriez-vous pas raison de vous moquer de moi? Voilà bien de mauvais discours, m'écriai-je avec le dernier dépit, pour me refuser: & vous autres hommes, qui faites les raisonneurs, vous aimez bien vos (a) Poupées, puisqu'on a tant de peine à vous en arracher. Eh bien! gardez la vôtre, & me laissez en repos: jamais je ne veux vous voir; ma Gouvernante m'a trompée; je ne la croirai plus, & je ferai tant que j'en (b) trouverai de plus com- plaisant que vous.

Ces derniers mots furent accom-
pagnés de mes (c) larmes, &
mon

(a) 78. Faveur.

(c) 80. Faveur.

(b) 79. Faveur.

mon chagrin si sérieusement exprimé, que Jolian en fut touché, & se jetta à mes pieds. Eh bien! me dit-il en me serrant les mains, consolez-vous, charmante Ardemine, je vais répondre à vos desirs, & vous (a) chercher cette Poupée tant désirée, puisque c'est-là l'unique moyen de vous plaire. Allez, lui dis-je en (b) essuyant mes pleurs: à ce prix je vous (c) pardonne tous les chagrins que vous (d) m'avez causez. Jolian ne me répondit point, & sortit sur le champ.

Il ne tarda point à revenir. Un esclave le suivoit avec une boëtte: Jolian la prit, & me la présenta. Voilà, me dit-il avec un air satisfait, la plus belle (e) Poupée du Royaume: heureux! si elle vous fait autant de plaisir que vous avez marqué d'impatience à vous la faire donner. Elle n'est donc pas enchaînée comme celle de Pail-

(a) 81. Faveur.

(b) 82. Faveur.

(c) 83. Faveur.

(d) 84. Faveur.

(e) 85. Faveur.

Paillandor? repris-je, avec une (a) joye inexprimable en ouvrant la boëtte. Oh! pour cela, non; reprit Jolian, comblé de la satisfaction que je marquois; vous allez juger par vos yeux de cette vérité. En prononçant ce discours la boëtte acheva de s'ouvrir. Je (b) jettai un cri, & reculai de deux pas. C'est donc ainsi, m'écriai-je avec (c) douleur, que vous m'amusez! Allez, Seigneur, (d) remportez votre vilaine Poupée: vous êtes un trompeur: je ne veux plus rien de votre part, & je ne vous regarderai jamais.

Jolian, ou me crut folle dans ce moment, ou me crut encore pis. Oh! pour le coup, me dit-il, en me prenant les (e) mains & en m'empêchant de m'en aller, comme c'étoit mon intention, que je sçache au moins ce que cette énigme signifie? Vous me tenez depuis un tems infini dans une incerti-

(a) 86. Faveur.

(b) 87. Faveur.

(c) 88. Faveur.

(d) 89. Faveur.

(e) 90. Faveur.

titude épouvantable: que voulez-vous donc dire avec votre Poupée? Ce que je veux dire? repris-je avec impatience; que cette Poupée est une (a) Poupée la plus mauffade des Poupées: voyez si elle (b) remuë, & si elle ressemble à celle du Seigneur Paillandor. Au nom de ce qui vous est de plus cher, reprit le Jeune-homme, mettez-moi au fait de cette Poupée admirable; je n'ai jamais vû celle de Paillandor, & j'avois toujours cru jusqu'ici, qu'il n'y en avoit pas de faites sur d'autre modèle que celle-ci. Bon! bon! repris-je, vous faites l'ignorant: le vieux Ami de mon Oncle m'a assurée cependant qu'elles étoient communes, & que tous les hommes en avoient de (c) semblables à la sienne. A peine achevois-je ce discours, que Jolian leva les bras au ciel, & s'écria: Se peut-il que l'innocence soit exposée à de pareils assauts, & qu'après des occasions si délicates, on ait

(a) 91. Faveur.

(b) 91. Faveur.

(c) 93. Faveur.

ait conservé tant d'innocence ! Malheureuse Magnagna ! A quel supplice ne mérites-tu pas d'être condamnée ! Non, l'abîme éternel n'a rien produit de plus méchant que toi !

Le Jeune-homme exprima ces mots avec tant d'énergie & de passion, que j'en restai toute interdite. Comment donc, Seigneur, m'écriai-je avec une sorte de dépit ; qu'ai-je donc fait qui puisse occasionner ce transport ? Rien, belle Ardemine, reprit-il avec douceur : remettez-vous. L'innocence que vous avez conservée par une grace spéciale du Ciel, vous met au dessus des risques affreux dont elle pourroit être soupçonnée : votre Gouvernante seule est coupable, & mérite d'être punie du dernier supplice. La malheureuse ! continua-t-il, en levant les yeux au Ciel : perdre une enfant qui lui est confiée ! exposer un pareil trésor ! chercher à faire usage de ses charmes, pour assouvir une cupidité horrible & sordide ! la proposer à des conditions. Non, a-

jouta ce sage Cavalier, j'en suis si indigné, que sans la considération qui me retient pour une famille respectable, je me porterois contre elle à toutes les plus violentes extrêmités.

Pendant que Jolian se laissoit aller aux justes mouvemens de son indignation, je gardois le silence, & je cherchois en moi-même, ce que ma Gouvernante & moi avions pu faire qui occasionnât ces transports. Un seul mot du Jeune-homme, exprimé avec toute la (a) décence possible, m'ouvrit les yeux, & donna l'entrée de mon cœur à un rayon qui éclaira le (b) germe vénimeux qu'on y avoit semé. A peine cette connoissance fatale se fut-elle fait sentir, que je rougis intérieurement des occasions périlleuses auxquelles j'avois été exposée. Je me rappelai ensuite ces discours prévoyans & pleins de sagesse qui m'avoient été tenus autrefois dans le Temple des Vestales, à l'occasion des hommes; & com-

(a) 94. Faveur.

(b) 95. Faveur.

combien il m'avoit été recomman-
dé, de ne m'en jamais laisser ap-
procher. Je jugeai dans un mo-
ment que j'étois criminelle, que
Magnagna étoit un monstre d'hor-
reur, & que Jolian étoit le plus
sage de tous les hommes. Je n'eus
pas plutôt fait ces réflexions, que
mon cœur pressé de mille peines
à la fois, se livra à la douleur la
plus amère. Je me mis à verser
alors un torrent de larmes, en m'é-
criant, que je voyois bien que j'é-
tois la plus infortunée de toutes
les Filles, & qu'il n'y avoit que
la mort qui pût me consoler de
l'égarement fatal dans lequel on
m'avoit plongé.

Jolian, qui ne s'attendoit pas
à un pareil retour, fit ce qu'il put
pour me consoler, & pour faire
cesser mes pleurs: mais ce fut vai-
nement; plus il m'apportoit de rai-
sons pour me faire revenir de mon
désespoir, & plus il l'augmentoît.
Mais m'ayant fait entrevoir la crain-
te qu'il avoit que Magnagna ne
survînt, & qu'elle ne s'opposât au
projet qu'il avoit formé de m'ar-

racher de ses mains, je me levai sur le champ, en le priant avec l'instance la plus vive, d'achever ce qu'il avoit si heureusement commencé, & de me conduire au Cloître de Vestales où j'avois été élevée. Il ne me répondit qu'en me donnant la main, & me conduisit à l'heure même dans le lieu que je lui avois proposé.

Jolian, qui me tint compagnie en chemin, acheva de m'ouvrir les yeux sur les désordres auxquels j'avois été à la veille de me livrer. Je ne fus pas plutôt instruite des noires intentions de Magnagna, que je voulus sur le champ m'en plaindre, & la faire punir; mais Jolian me fit connoître que je devois contenir mon ressentiment par honneur, & m'assura qu'il se chargeoit lui-même de cette punition, & de la faire enfermer pour le reste de ses jours. Après cette protestation, il me pria avec les termes les plus soumis, de me taire à jamais sur ce qui s'étoit passé entre Paillandor & moi, & de me servir de

de l'idée qu'il m'avoit suggerée, pour ne point laisser entrevoir aux Vestales les raisons secretes qui me rappelloient chez elles. Il termina son discours, par me demander en grace de ne pas l'oublier, & d'être persuadée qu'il me donneroit un jour des preuves convaincantes qu'il m'estimoit, & qu'il n'avoit aucun égard à tout ce qui s'étoit passé.

Je n'eus pas restée six mois au Temple, que je devins toute autre que je n'avois été précédemment. Cette gayeté qui ne m'avoit jamais quitté, (a) cessa tout-à-coup; je devins (b) triste, pâle & rêveuse: je ne me (c) connoissois plus. Quelqu'horreur que j'eusse alors pour ces amusemens criminels auxquels on m'avoit occasionnée de si bonne-heure, je ne pouvois m'empêcher de les (d) retracer à mon esprit avec une certaine (e) complaisance. Je la condam-

(a) 96. Faveur.

(b) 97. Faveur.

(c) 98. Faveur.

(d) 99. Faveur.

(e) 100. Faveur.

damnois vainement. Les combats continuels que ma raison rendoit contre ces effroyables imaginations, minoient peu-à-peu mon tempérament, & affoiblissoient ma santé. A force de (a) réfléchir à la source d'une maladie si cruelle, & de nettoyer mes idées, j'entrevis (b) que l'aimable Jolian étoit l'auteur de ma langueur, & que j'en étois (c) éprise. Hélas ! me dis-je à moi-même à cette fatale connoissance, que dois-je espérer d'une passion si imprudemment conçue ? Cet Homme sage pourroit-il (d) penser à l'infortunée Ardemine, après les risques qu'elle a courus ? Non, non ; je lui dois être un sujet d'horreur & d'indignation, & je ne le verrai jamais.

Je (e) languis ainsi pendant plus d'une année, sans que la mort appelée (f) sans cesse à mon secours pour terminer mes peines, daignât exaucer mes vœux. En-
fin

(a) 101. Faveur.

(b) 102. Faveur.

(c) 103. Faveur.

(d) 104. Faveur.

(e) 105. Faveur.

(f) 106. Faveur.

fin je (a) tombai malade. Je crus pour cette fois que j'allois être délivrée de mes remords & de mes maux. J'osai m'en (b) rejouir : funeste consolation ! j'en faisois alors mon (c) objet le plus doux.

J'étois dans cette affreuse situation , & j'attendois de moment en moment le coup (d) fatal qui devoit m'affranchir d'une vie que je (e) détestois , lorsqu'on vint m'avertir, qu'un homme, chargé d'une lettre de consequence, demandoit à me parler. A peine eus-je la force de répondre. Mais quelle fut ma surprise, en apprenant la part dont elle me venoit : c'étoit de Jolian ; il revenoit d'un grand voyage. Je l'ouvris avec une (f) émotion & une vivacité, qui me prouverent que je ne me (g) souciois de la vie, que dans la confiance où j'étois de n'entendre jamais

(a) 107. Faveur.

(b) 108. Faveur.

(c) 109. Faveur.

(d) 110. Faveur.

(e) 111. Faveur.

(f) 112. Faveur.

(g) 113. Faveur.

mais parler d'un homme si (a) cher à mon cœur. Mais à peine en eus-je lû les premières lignes, que je pensai (b) perdre l'usage des sens; la joye me (c) suffoquoit. Cette Lettre étoit conçue en ces termes.

Lettre de Jolian
à

Ardemine.

„ **J**'Etois partis, Ardemine, &
„ je vous avois quitté sans
„ adieu, pour vous bannir en-
„ tierement de mon cœur. Les
„ justes raisons que j'avois de com-
„ battre un penchant trop cher &
„ trop séduisant, m'avoient inspi-
„ ré le dessein de ne vous revoir
„ de ma vie. Vaines tentatives!
„ Inutiles résolutions! Je reviens
„ le plus amoureux de tous les
„ hommes. Permettez que je sça-
„ che,

(a) 114. Faveur.

(b) 115. Faveur.

(c) 116. Faveur.

„ che, s'il m'est permis de vous
 „ le dire moi-même, & si je n'ai
 „ pas trop hazardé de vous l'écri-
 „ re. Un mot va me rendre, ou
 „ le plus heureux, ou le plus in-
 „ fortuné des hommes. Ma chai-
 „ se n'attend que votre consente-
 „ ment pour me rendre vers vous
 „ pour le reste de mes jours, ou
 „ m'en éloigner pour jamais. Dé-
 „ cidez enfin, belle Ardemine: je
 „ vous demande votre main ou la
 „ mort.

JOLIAN.

J'étois trop foible pour (a) sou-
 tenir une nouvelle aussi chere. A
 peine eus je connu que je pouvois
 devenir la femme du plus sage &
 du plus aimé de tous les hommes,
 que mes sens trop (b) flattez se
 troublerent, & m'abandonnerent
 entierement. En revenant de ma
 foiblesse, je me trouvai entre (c)
 les bras de mon Amant: son cou-
 rier

(a) 117. Faveur.

(b) 118. Faveur.

(c) 119. Faveur.

rier lui avoit rendu compte de la situation où il m'avoit trouvé, & de celle où m'avoit jetté sa lettre. Il avoit accouru au Temple. Je ne lui (a) cachai point l'ardeur secrette qui me dévorait, & je lui fis un aveu (b) sincere des maux qu'elle m'avoit fait (c) souffrir. Il répondit à ces témoignages de l'amour le plus sincere, par des assurances qu'il alloit travailler à nous rendre heureux; & jusqu'à ce que tout fût arrangé avec ma famille pour cet effet, il ne manqua point de jour à venir me tenir compagnie, & à m'engager par mille (d) soins attentifs & constans, à me faire revenir de la langueur dont j'étois (e) accablée. Quelque désir que j'en eusse, trois mois suffirent à peine pour me rendre à la vie: enfin l'espoir d'être (f) heureuse au jour de mon rétablissement, fut un remede puissant; il

(a) 120. Faveur.

(b) 121. Faveur.

(c) 122. Faveur.

(d) 123. Faveur.

(e) 124. Faveur.

(f) 125. Faveur.

il (a) opéra. Je fus convalescente; & cet Epoux si cher à mon cœur, en me donnant la main, acheva ma guérison. Voilà, Seigneur, dit Ardemine au Roi, en finissant son histoire, le récit sincere de tout ce qui m'est arrivé. Plaise au Pere de la lumiere, que Votre Majesté soit aussi indulgente que (b) l'aimable Mari dont elle m'a si cruellement separé! Ah! Seigneur, continua cette Epouse toute en (c) larmes, laissez-vous toucher aux maux que (d) j'endure; rendez-moi un Epoux que (e) j'adore, & sans lequel je (f) ne puis vivre: ou si vous persistez dans votre haine fatale pour un Sexe timide, qui n'a jamais été rempli pour vous que d'une profonde vénération, achevez de vous satisfaire en (g) m'arrachant une vie qui m'est en horreur, dès que l'espoir m'est ôté de ne plus revoir ce-

(a) 126. Faveur.

(b) 127. Faveur.

(c) 128. Faveur.

(d) 129. Faveur.

(e) 130. Faveur.

(f) 131. Faveur.

(g) 132. Faveur.

celui qui m'est plus (a) cher que moi-même ! En prononçant ces mots, la triste Ardemine versa un torrent de larmes, & s'abandonna à la plus vive douleur.

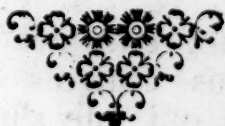
Crofelivesgol, que la fin de cette Histoire avoit attendri, jetta les yeux sur le Roi, dans l'espérance qu'il en auroit compassion. Ce Prince rêvoit, & sembloit méditer quelque dessein. Mais que ses pensées différoient de celles de son premier Ministre ! Il ordonna à *Dearcheath*, de conduire Ardemine chez la Gouvernante de *Lodeorbarli*, & de lui ordonner de sa part, de ne la laisser parler à personne : précaution que ce Prince prenoit sans doute, afin que son secret ne pût transpirer.

Dès qu'Ardemine fut sortie, le Roi demanda à *Crofelivesgol*, ce qu'il pensoit de cette femme. Si j'osois m'expliquer naturellement, reprit le premier Ministre, j'assurerois qu'elle mérite, en considération de sa sincérité, que Votre Majesté

(a) 133. Faveur.

té la rendit à un Mari qui souffre
 assurément autant qu'elle d'en être
 éloigné : j'ajouterois encore, que
 celle-ci est d'autant plus sage, que
 son éducation paroïssoit un obsta-
 cle invincible pour qu'elle pût le
 devenir. Je ne sçais si je me trom-
 pe ; mais il me semble que la ver-
 tu ne paroît jamais avec tant d'é-
 clat, que lorsqu'elle se soutient
 au milieu des assauts que le vice
 lui livre. Ardemine n'a pas nié
 que ses égaremens involontaires
 n'aient sali dans les suites son ima-
 gination ; mais sa constance con-
 tinuelle à éloigner ces idées, si
 funestes pour un cœur qui veut se
 conserver pur ; l'abattement de son
 corps, qui succombe à ces com-
 bats, plutôt que de les recevoir ;
 sont des témoignages bien assu-
 rez de de la sagesse de cette Fem-
 me infortunée. Plaisante sagesse,
 interrompit le Roi en souriant
 amèrement, & qui est amenée
 par de beaux endroits ! En vé-
 rité, je vous conçois aussi peu
 que le Mari qui ose s'unir à une
 pareille Femme. Si toutes celles
 qui

qui paroîtront à l'examen, ressemblent à celle-ci, comme je n'en doute pas, j'ai mauvaise opinion, *Crofeliusgol*, de votre systême. Mais restons-en-là : je fais grace à Ardemine en faveur de son ignorance. Voyons celle qui suit. Je ne me souviens pas d'en avoir jamais entendu parler. C'est une certaine Dalamine, femme d'un de mes Généraux. La plus honnête Femme du monde, reprit vivement le premier Ministre & avec une certaine joye confiante. Je me souviens d'avoir mangé dix fois chez elle, & d'avoir admiré sa pénétration & son esprit. Je la crois sage. Cela suffit, reprit le Roi en souriant ; qu'on me l'amene : votre confiance fait beaucoup en sa faveur ; nous sçaurons bientôt à quoi nous devons nous en tenir.





SECOND EXAMEN,

Contenant depuis la Cent trente-quatrième FAVEUR, jusqu'à la deux-cens soixante-et-dix-neuvième.

DEarcbealb ne se fut pas plutôt acquitté de cette seconde commission, que Croselivesgol tint à Dalamine le discours ordinaire. Elle en parut effrayée ; & promit avec les expressions les plus sinceres, de ne pas se mettre dans le cas de faire agir le Talisman. Après un compliment assez court fait au Roi, elle parla en ces termes.

HISTOIRE

DE

DALAMINE.

IL ne falloit pas moins que les ordres de mon Souverain, & la frayeur extrême que j'ai du ter-
ri-

rible Talisman, pour me porter à faire l'aveu de mes foiblesses secretes. (*Tanithudan* à ce mot se tourna vers *Crofelive/gol.*) Quelques pardonnables qu'elles soyent, je me les suis toujours reprochées, & j'ai regardé depuis, le terrible exil que je souffre aujourd'hui, comme une punition sensible de n'avoir pas assez résisté au penchant qui me les a occasionnées.

J'avois à peine quinze ans, que je fus mariée à un vieil Officier pour lequel je n'avois aucune inclination, & que je fus obligée d'épouser, malgré toutes mes protestations à cette occasion. Ce qui m'en consola, fut que son rang l'obligeoit d'être toujours à l'armée; & ainsi je ne devois le voir que très-rarement. Mais si je me repaissois de ce foible espoir, je ne prévoyois pas tous les chagrins qu'il devoit me faire essuyer. Tout absent qu'il étoit, il me les fit sentir à la dernière rigueur.

Une jalousie cruelle s'étant emparée de lui, peu de tems après notre mariage, elle fut au point d'en

venir aux extrêmités les plus sensibles pour une Femme qui se pique de penser. Il me fit enfermer par une vieille Gouvernante qui lui étoit tout dévouée, & qui, pour lui plaire, me tourmentoît depuis le matin jusqu'au soir, sous cent prétextes différens. Je passai deux ans ainsi, & mon désespoir commençoit à être si grand, que je n'attendois que la mort pour terminer mes peines. Je la demandois au Ciel avec une ardeur la plus vive; & ma santé, qui s'affoiblissoit de jour en jour, me donnoit lieu d'espérer que je serois exaucée, lorsqu'une lettre que je reçus par les mains de celle qui m'avoit tant tourmenté, finit tout d'un coup la misère affreuse où j'étois réduite. Elle étoit trop surprenante pour que je ne l'aye pas retenuë. Elle s'expliquoit en ces termes.

„ Je vous écris, Dalamine, pour
 „ vous donner avis que je vais
 „ en Ambassade à Rome, & que
 „ mon absence sera longue. Je
 „ n'employerai pas une grande é-
 „ lo-

„ loquence pour vous en conso-
 „ ler : la manière dont j'ai vécu
 „ jusqu'ici avec vous , doit plus
 „ faire que tout ce que je pourrois
 „ vous dire à cette occasion. Quand
 „ vous affecteriez de m'en mar-
 „ quer du chagrin , je ne vous en
 „ croirois pas ; je vous en dispen-
 „ se : je vous pardonnerois même
 „ que vous en eussiez de la joye ,
 „ parce que j'ai mérité que vous
 „ me voyiez m'éloigner avec plai-
 „ sir. Cependant ma présence ne
 „ doit pas vous avoir été à char-
 „ ge , puisque vous ne m'avez vû
 „ que deux fois , depuis que nous
 „ sommes unis par un sacré lien ,
 „ & qu'à peine vous dois-je être
 „ connu. Mais ce n'est pas de
 „ cela dont il doit être question :
 „ c'est de la manière dont je souhai-
 „ te que vous viviez pendant mon
 „ absence. Je vous prie de vous y
 „ conformer , en vous avertissant ,
 „ que si vous y manquez dans le
 „ plus petit point , je vous en fe-
 „ rai repentir le plus cruellement
 „ à mon retour. Vous me con-
 „ noissez , & cela doit vous suffire.
 „ Li-

„ Lisez avec attention ce qui suit.
 Je ne pus m'empêcher de frémir
 à ce début. J'imaginai que la fin
 de cette lettre m'alloit prescrire
 un genre de vie affreux & terrible;
 mais je fus bien étonnée de ce
 qui suivoit.

„ Je souhaite en premier lieu,
 „ continuoit la lettre, que vous
 „ receviez ici le jeune Alcaris
 „ (c'étoit un Cavalier des mieux
 „ faits de la ville, & qui m'avoit
 „ toujours aimé) que vous lui
 „ donniez à souper toutes & quan-
 „ tes fois il pourra le désirer, &
 „ que vous ne refusiez aucune des
 „ parties qu'il voudra vous offrir.

„ J'attens encore de votre com-
 „ plaisance, que vous alliez aux
 „ Spectacles , aux Promenades
 „ publiques , aux Assemblées ; &
 „ que vous ne passiez aucun jour
 „ sans prendre de nouveaux plai-
 „ sirs.

„ J'exige de plus , que vous ren-
 „ voyiez tous les domestiques que
 „ je vous ai laissés, comme suspects;
 „ que vous en choisissiez d'autres
 „ dont vous soyez assurée, & qu'à

„ l'égard des hommes, vous n'en
„ preniez aucun qui ne soit bien
„ fait & aimable: Que vous soyez
„ toujours parée, & ne fréquen-
„ tiez qui que ce soit de ma con-
„ noissance, afin de vous trouver
„ absolument libre. Je vous re-
„ commande cet article positive-
„ ment. J'en ai des raisons; & je
„ ne souhaite pas que vous cher-
„ chiez à les approfondir.

A cette lettre surprenante étoit
ajouté un autre petit paquet, que
j'ouvris avec précipitation; j'y
trouvai six lettres de change, de
dix-mille sequins chacune. Il m'or-
donnoit de les dépenser à mes plai-
sirs; & selon un petit mot écrit
separement sur l'enveloppe de ces
billets de change, il me don-
noit avis que tous les six mois il
m'en envoyeroit autant, jusqu'à ce
qu'il fût de retour.

Je me trouvais dans un étonne-
ment si grand de toutes ces cho-
ses, que je fus plus de huit jours
sans en revenir. J'avois beau cher-
cher les raisons secretes d'une con-
duite aussi extraordinaire, je ne
pus

pus parvenir à les pénétrer. Quelquefois je me persuadois que mon Mari vouloit m'éprouver ; mais je ne restois pas long-tems dans cette opinion , lorsque je me rappellois son humeur. Il n'étoit pas naturel de penser , que jaloux comme je le connoissois , il pousât la confiance à un excès aussi grand que celle qu'il me marquoit en me retirant la sévère Gouvernante : à quoi devois-je donc me résoudre ? Lui obéir à la lettre. Ne risquois-je pas tout , en supposant un artifice dangereux de sa part pour avoir lieu de me perdre ? Si je ne me prêtois pas à ses ordres extraordinaires , n'étoit il pas possible qu'il se servît du prétexte de ma désobéissance à des volontez si positivement recommandées pour me rendre peut-être encore plus malheureuse que je n'avois été jusqu'alors. Je me trouvai , après toutes ces réflexions , tout aussi indéterminée , & encore plus indécise qu'auparavant.

Un jour que j'étois allée au Spectacle avec une de mes sœurs , pour

dissiper mes inquiétudes, je (a) remarquai dans une loge voisine, un homme qui me considéroit avec une sorte de plaisir. La singularité de sa physionomie me le fit (b) examiner à mon tour avec beaucoup d'attention. Il étoit grand & bien fait, vêtu médiocrement; mais il avoit un certain je ne sçais quoi dans les yeux de tendre & de touchant, qui vous (c) intéressoit malgré que vous en eussiez. Quelqu'éloignement que j'eusse eu jusques-là pour tous les hommes, je ne pus m'empêcher de me (d) plaire secrètement à la vue de celui-ci, & de me faire un sujet de peine prochain, d'en être bientôt (e) séparée. Tant que le Spectacle dura, je ne cessai point d'avoir (f) les yeux sur lui: les siens les rencontrèrent souvent, & une sorte de timidité réciproque nous les faisoit (g) baisser à tous deux. Alors

(a) 134. Faveur.

(b) 135. Faveur.

(c) 136. Faveur.

(d) 137. Faveur.

(e) 138. Faveur.

(f) 139. Faveur.

(g) 140. Faveur.

Alors un charme inconnu agissoit : ils se rencontroient à tous momens. Je ne sçais ce qui se passoit pendant ce tems dans le cœur de cet homme, mais j'avouë que le mien n'étoit pas (a) tranquille, & qu'il ressentait un trouble qui lui avoit été jusques-là inconnu.

Je trouvai les momens si (b) courts, pendant plus de trois heures que dura le Spectacle, qu'il étoit fini que je ne m'en étois pas (c) apperçue. Ma sœur, moins distraite que moi, me demanda ce que j'attendois pour sortir, en me faisant remarquer qu'il n'y avoit presque plus personne dans la salle. Je me levai en (d) soupirant : l'Inconnu me conduisit des yeux, & me marqua par un geste, que je n'entendis que trop, combien mon éloignement lui coûtoit. Je (e) tournai vingt fois la tête avant que de monter dans mon char : je
le :

(a) 141. Faveur.

(b) 142. Faveur.

(c) 143. Faveur.

(d) 144. Faveur.

(e) 145. Faveur.

le vis qui se pressoit de gagner les devants, pour se trouver sur mon passage; je lui en fçus un si grand (a) gré, qu'en passant devant lui, je ne fus pas la maîtresse de retenir un coup d'œil (b) obligeant. J'en fus si honteuse un moment après, que je me couvris le visage de la main. Le char partit: je (c) cherchai des yeux l'Inconnu; mais il étoit disparu.

Je rentrai chez moi avec une (d) agitation dans l'esprit dont je fus effrayée après en avoir bien démêlé la cause. Se peut-il, me dis-je quand je fus seule, que j'aye résisté jusqu'ici à tous les assauts livrez par l'amour, & que je me (e) rende au seul coup d'œil d'un Inconnu? Je fus si (f) troublée de cette réflexion, que je me fis un crime de souffrir davantage l'idée qui me poursuivoit. Je fis mes efforts pour la distraire, en m'occupant de tout ce qui pouvoit la

(a) 146. Faveur.

(b) 147. Faveur.

(c) 148. Faveur.

(d) 149. Faveur.

(e) 150. Faveur.

(f) 151. Faveur.

la dissiper ; mais inutiles soins ! Cette idée trop chère à (a) mon cœur ne pouvoit s'en détacher. Ce fut en vain que je voulus livrer de nouveaux combats , & chercher dans l'absence à en triompher : la campagne , les bois , les fontaines , au lieu de me distraire , ne m'offrirent qu'une solitude affreuse & ennuyante. Je revins à la ville : je ne pouvois plus (b) vivre sans l'espérance de revoir mon vainqueur. J'en avois une (c) envie démesurée ; & malgré ma raison , qui s'y opposoit , je m'y (d) déterminai. Je ne doutois pas qu'en retournant au Spectacle où j'avois eu la première vûe de l'Inconnu , je n'eusse enfin la (e) satisfaction fatale , désirée avec tant d'ardeur. Je ne fus pas plutôt d'accord avec moi-même sur ce point , que je négociai secrètement avec ma vertu , afin qu'elle ne perdît point de ses droits : il fut convenu , après bien des

(a) 152. Faveur.

(b) 153. Faveur.

(c) 154. Faveur.

(d) 155. Faveur.

(e) 156. Faveur.

des obstacles de sa part, qu'il me feroit permis de me laisser aller (a) à mon penchant; mais avec la restriction, d'en dérober la connoissance jusqu'au dernier soupir au trop aimable objet qui me l'avoit inspirée. Après cette résolution je me trouvai plus tranquille, & je me rendis le même jour au (b) Spectacle où j'espérois de rencontrer l'Inconnu.

J'en revins avec une tristesse (c) horrible. Envain avois-je parcouru tous les endroits où je pouvois le rencontrer; il ne s'y trouva pas. Je continuai pendant (d) plus de huit jours, à courir toutes les Assemblées publiques, fans que ces démarches fussent plus heureuses: je crus mon Inconnu parti ou malade. Ces deux conjectures (e) m'affligèrent autant l'une que l'autre, & me firent tant (f) d'impression, que ne pouvant y (g) re-

(a) 157. Faveur.

(b) 158. Faveur.

(c) 159. Faveur.

(d) 160. Faveur.

(e) 161. Faveur.

(f) 162. Faveur.

(g) 163. Faveur.

resister, je devins peu-à-peu d'une tristesse si (a) accablante, que je ne me connoissois plus.

Un jour que je pensois avec (b) agitation à la rigueur d'un état si pénible, j'entendis un bruit si grand dans la rue, que la curiosité me fit mettre à la fenêtre. On vouloit enlever un homme, qui se défendoit avec beaucoup de valeur, contre plusieurs qui ne lui donnoient aucun relâche, & encore moins de quartier. Je jugeai que c'étoit quelque criminel, poursuivi par la Justice, à qui le désespoir donnoit du courage. Ma compassion pour ce malheureux m'alloit faire retirer de la fenêtre, lorsqu'un nouveau cri, occasionné par la prise de cet homme, m'ayant fait tourner les yeux sur lui, me fit entrevoir en ce prisonnier, l'Inconnu que je cherchois depuis si longtemps. Les jambes (c) plierent alors sous moi: à peine pus-je me soutenir. Sans la présence de ma

fleur,

(a) 164. Faveur.

(b) 165. Faveur.

(c) 166. Faveur.

foeur, & de beaucoup de monde qui se trouverent alors dans mon appartement, je n'aurois pas manqué sans doute de (a) m'abandonner entierement à ma foiblesse; mais je me retins. On attribua le faiffissement dont on me vit (b) accablée, à ce qui venoit de se passer: à l'exception d'une seule de mes femmes, personne n'y fit attention.

Dans le nombre de celles que j'avois pour me servir, il s'en étoit présenté une, peu de tems après le départ de mon Mari, qui m'avoit été recommandée par ma Mere, & que je n'avois pû honnêtement refuser. Une raison cependant bien puissante m'y auroit portée naturellement: il me sembloit que cette fille avoit un certain air de mon Mari qui m'effraya d'abord. Sans une des femmes de ma Mere qui me l'avoit amenée elle-même, & qui me la présenta comme sa soeur, de tout tems connuë, disoit-elle, de la famille, je n'aurois pû m'em-

(a) 167. Faveur.

(b) 168. Faveur.

m'empêcher d'avoir des soupçons extrêmes de cette ressemblance; mais cette raison, & la blancheur de son visage, qui différoit de plus de la moitié de la couleur olivâtre de mon Epoux, avoient fait évanouir cette idée. Cependant, quelles que fussent les attentions de cette Fille, j'évitois, autant que je le pouvois, d'en être approchée. Je me reprochois souvent cette injuste aversion; mais je n'en étois pas la maîtresse, & je ne pouvois me vaincre à cette occasion.

Ce fut cette même Fille qui entrevit le trouble secret dont je viens de parler, & qui osa me le faire remarquer. Que je suis malheureuse! Madame, me dit-elle, dès qu'elle put trouver l'occasion de m'entretenir sans témoins: vous m'évitez; je vois avec douleur que vous ne pouvez me souffrir. Je fais cependant tous mes efforts pour vous plaire, & pour surpasser par mes attentions, le zèle de toutes celles qui vous approchent. J'oserois même vous assurer, que

je serois digne de vos bontez, si à la place d'une antipathie, qui de toute autre que moi pourroit s'appeller injuste, vous preniez sur vous d'hazarder un peu plus de confiance. Je vous suis trop attachée pour n'avoir pas démêlé le trouble dont votre cœur est agité depuis quelque tems, & les peines cruelles que vous souffrez intérieurement. Hélas ! que ne pouvez-vous entrevoir, ma chere Maîtresse, continua-t-elle en se jettant à mes genoux, combien je les ai partages jusqu'ici, & le désir qui me brûle de les soulager ; vous seriez assurément sensible à la douleur cruelle dont vos froideurs m'accablent, & dont je suis sans cesse agitée.

J'aurois laissé parler beaucoup plus long-tems Jalaonda, c'étoit le nom de cette vieille Fille : j'étois d'une surprise extrême, & de son discours, & du zèle qu'elle me marquoit. Elle me laissoit trop bien entrevoir qu'elle avoit pénétré ce qui se passoit dans mon ame, pour user avec elle de vains détours.

tours. Je revins tout d'un coup de mes idées fâcheuses contre elle, je me les reprochai secrètement, & je résolus d'en user dans la suite, de manière à lui faire oublier les chagrins que ma conduite trop sèche avoit pû lui causer.

Je n'eus pas plutôt fait ces réflexions, & pris ce parti, que je la fis relever. La manière obligeante avec laquelle je lui parlai, parut la transporter de plaisir : je ne me confiai point cependant encore tout-à-fait à elle : je ne pouvois me résoudre à révéler des secrets que j'aurois voulu me cacher à moi-même. Elle ne m'en pressa pas de son côté davantage : elle se contenta de redoubler ses attentions, & d'aller au-devant de ce qui pouvoit me plaire. Je m'accoutumai insensiblement à ses soins ; je ne me cachois plus d'elle pour soupirer, & bien loin qu'elle me fût suspecte, j'aurois voulu qu'elle m'eût obligée alors à lui faire part de l'altération de mon cœur. A peine pouvois-je contenir ce qui s'y passoit. J'avois tou-

jours devant les (a) yeux ce trop cher Inconnu enlevé par des inhumains, qui l'avoient peut-être jetté dans un cachot, accablé de coups. Helas! me disois-je en moi-même, il périt peut-être sans secours, & je suis assez (b) cruelle pour lui en refuser.

Toutes les fois que cette idée me venoit dans l'esprit (& cela arrivoit souvent) mes larmes succedoient, & prouvoient combien j'en étois touchée. Une nuit que j'en étois presque (c) suffoquée, jalaonda, qui avoit obtenu la permission de coucher dans ma chambre, accourut, me prit dans ses bras, me fit mille caresses, & me demanda avec les termes les plus insinuans, quel étoit le principe d'une douleur si vive & si constante. J'étois si (d) accablée, & je trouvai une telle consolation dans les offres flatteuses qu'elle me fit, appuyées d'une promesse attestée de serment, qu'elle me se-

(a) 169. Faveur.

(b) 170. Faveur.

(c) 171. Faveur.

(d) 172. Faveur.

feroit discrete & fidèle , que je lui
ouvris entierement mon cœur. A
peine eus-je achevé ma confidence ,
qu'elle me réitera non seulement
ses protestations , mais me promit
encore de me servir. Tranquilli-
sez-vous , me dit-elle , ma chere
Maîtresse : dès qu'il sera jour , j'irai
m'informer dans tous les endroits
où l'on retient les prisonniers , de
celui que vous avez tant à cœur ,
& dès que j'y ferai parvenue , je
lui dirai de votre part. Ah !
gardez-vous-en bien , lui dis-je ; je
veux le (a) secourir , le (b) com-
bler de biens , s'il en a besoin , l'ai-
mer (c) avec toute la tendresse
dont je suis capable ; mais je veux
qu'il ignore non seulement tout ce
que je ferai pour lui , mais encore
le nom & les raisons secretes qui
font agir sa bienfaitrice : ce n'est
qu'à ces conditions que j'accepte-
rai des services , qui me font , je
l'avouerai , bien (d) chers ; mais
j'aimerois encore mieux en être
pri-

(a) 173. Faveur.

(b) 174. Faveur.

(c) 175. Faveur.

(d) 176. Faveur.

privée, que de n'être pas certaine que mes intentions seront exécutées avec les restrictions que je viens de vous faire entendre. Jalaonda en parut surprise, fut un moment même sans me répondre; mais elle le fit enfin, en m'assurant que je n'aurois pas lieu de me repentir de la confiance que j'avois eu en elle, & en me protestant d'agir selon mes ordres, & de ne point passer la moindre de mes intentions.

Je me trouvai plus tranquille après ces assurances: (a) l'espoir d'avoir des nouvelles de mon cher Inconnu, servit d'un baume divin à mon sang agité, & le porta à me procurer quelque repos. Lorsque je m'éveillai, Jalaonda n'y étoit plus; elle étoit sans doute partie pour remplir ses promesses, & je l'attendis (b) avec une impatience qui ne trouve point de termes pour être exprimée.

Enfin ma nouvelle Confidente reparut. J'étois à la fenêtre, où

où (a) j'épiois son retour: elle m'entrevit, & me fit un signe qui parut flatter mon espoir. Prévenue de cette gracieuse idée, je (b) volai au-devant d'elle: Eh bien, lui dis-je, dès qu'elle fut à portée de m'entendre, avez-vous trouvé enfin ce que je cherche depuis si longtemps? Oui, Madame, reprit Jalaonda, en baissant les yeux: l'Inconnu ne l'est plus; je sçais où, & quel il est; n'en exigez pas davantage: qu'il vous fût de sçavoir une chose; c'est qu'il ne mérite pas en vérité qu'une personne de votre rang daigne s'intéresser pour lui. Ah! Ciel! que me dites-vous, Jalaonda, m'écriai-je avec (c) douleur; se pourroit-il qu'un homme dont l'air & la physionomie sont si (d) nobles, fût né dans la bassesse, ou se fût porté à de lâches actions? Helas! il n'est que trop vrai, reprit la vieille Fille en me regardant tristement. L'état cruel où il est réduit n'est que trop mérité.

(a) 179. Faveur.

(b) 180. Faveur.

(c) 181. Faveur.

(d) 182. Faveur.

rité. Oubliez-le, Madame, continua-t-elle ; qu'il vous fuffise de fçavoir, que non feulement il n'est pas digne.... Eh ! laiffons cela, interrompis-je avec (a) chagrin : quelque criminel qu'il puiſſe être, il ne m'a point offenſée ; l'humanité n'eſt point défenduë, & ne tire à aucune conſequence. Vous m'apprenez qu'il ſouffre, (b) efforçons-nous de le ſoulager. Jalaonda qui démêla mon aigreur, me calma avec des paroles flatteuſes, & m'inſtruiſit en ces termes.

Ce n'a pas été ſans bien des peines que je ſuis parvenuë à trouver cet Inconnu trop cher. Quoique je l'aye vû, comme vous, dans le tems qu'il a été enlevé, & que je puiſſe, avec cette foible idée & le portrait que vous m'en avez fait, entreprendre cette enquête, j'ai craint de me tromper, & de le confondre avec quelqu'autre qui eût quelque rapport avec lui. Pour éviter cet inconvénient, je me ſuis informée dans les priſons,

des

(a) 183. Faveur.

(b) 184. Faveur.

des malheureux qui y avoient été conduits aujour & à l'heure que cet homme trop cher a été arrêté. Il s'est trouvé deux prisonniers à-peu près de l'âge de votre Inconnu, renfermez à la même heure. Je les ai vûs. Un nommé Gelindes, noble, dit-on, & Goth de nation, m'a paru celui que je cherchois. Sa phisionomie est la même que celle que vous m'avez dépeinte. De grands yeux noirs, le nez aquilin, la bouche petite, & une phisionomie abattuë & triste; ce qui ne me surprend pas, vû ce qu'il souffre. Pour l'autre, quoiqu'il diffère de peu de ce portrait, je n'ai point dû m'y arrêter; loin d'être triste, il chante & déclame des vers, comme s'il étoit sur un Théâtre, & n'a répondu à l'enquête que je voulois lui faire, que par une tirade de Poësie, à laquelle je n'ai rien compris. Je me suis retirée avec l'idée que cet homme étoit fou; mais on m'a dit un moment après, que c'étoit son humeur ordinaire, qu'il étoit Comédien, & qu'on l'avoit enfermé,

par-

parce que depuis un mois il ne vouloit plus jouer, & qu'il ne faisoit aucun compte de la volonté de ses Directeurs, qui n'étoient pas, disoit-il, de meilleure maison que lui.

L'affaire de Gelindes est bien différente de celle de ce Comédien. La Justice le poursuit pour ces trois-cens soixante-cinq paires d'oreilles qu'il a coupées, & qui ont tant fait de bruit. Juste Ciel ! m'écriai-je en interrompant Jalaonda, que me dites-vous ? Se peut-il que celui pour lequel mon cœur est (a) épris, soit l'auteur de cette extraordinaire aventure ? Il n'est que trop vrai, reprit la vieille Fille ; j'en ai été aussi surprise que vous. Son air de douceur & de politesse m'avoient prévenu le plus favorablement pour lui ; mais ce qui va suivre, prouve bien qu'il ne faut pas s'en rapporter aux apparences. Vous en allez juger par l'histoire de ce malheureux jeune-homme. Je vais vous la rapporter,

(a) 185. Faveur.

ter, telle qu'une personne qui se prétend bien informée, me l'a contée: sans les suites horribles qu'elle a eu, l'on ne pourroit s'empêcher de s'en amuser. La voici.

HISTOIRE DE L'ADMIRABLE GELINDES.

GElindes, votre Inconnu, est fils d'un des plus fameux Escrimeurs de Gothie. Son adresse & sa force lui avoient acquis non seulement une des plus grandes réputations en ce genre, mais encore de très-grands biens. Il n'y avoit point de Seigneur dans sa patrie qui n'y eût contribué. Les Ecoliers qu'il faisoit dans le genre de son art, acqueroient par ses leçons une adresse si rare pour être victorieux de leurs ennemis, qu'il n'y avoit point de jeunes gens dans le pais qui ne voulussent être montrés par un aussi habile maître,
&

& qui ne sacrifiaient les plus grosses recompenses pour parvenir à être initiez au nombre de ses disciples. Il avoit sur-tout un talent extraordinaire pour couper les oreilles. L'on assure pour certain, que ses regles étoient si sûres pour cette coupe & pour se défendre, que l'expérience a prouvé, que ceux qui avoient été ses Ecoliers, ne pouvoient entr'eux s'offenser, & qu'il leur étoit arrivé souvent de s'être battus vingt-quatre heures de suite, sans pouvoir se tirer de sang. Soit que cela fût ou non, la chose n'étoit pas moins répandue dans le Royaume, & on avoit une telle consideration pour lui, qu'il n'étoit point de personnes, de quelque rang qu'elles fussent, qui ne recherchassent son amitié avec beaucoup d'empressement.

Cela supposé, comme on vient de le rapporter, que pouvoit désirer de plus Gelindes, que de vivre dans sa patrie tranquillement ? Mais les hommes sont-ils faits pour se conduire avec prudence ? Le jeune Brave ne pouvoit passer un jour
sans

sans couper des oreilles, & par consequent sans se faire des affaires. Enorgueilli de sa réputation, & trop enflé de son propre mérite, il ne se crut pas assez récompensé dans sa patrie, & pour s'obliger lui-même à en sortir, ou pour mieux dire, à s'en faire chasser, il coupa dans un jour deux-cens oreilles. Sans le crédit qu'il avoit par ses Ecoliers, la punition auroit suivi une telle méchanceté: on l'avertit cependant de sortir du Royaume en vingt-quatre heures, sous peine de la bastonnade & d'être empalé tout vif en cas qu'il récidivât. Il obéît avec joye à la déclaration, & prit le chemin de Rome, où il ne douta pas que sa réputation ne le rendît bientôt recommandable, dans une ville où la valeur étoit dans la plus haute considération.

Le Dictateur ne fut pas plutôt informé de ce qui se publioit de ce rude Escrimeur, qu'il voulut le voir, & juger par lui-même de son adresse & de son courage. Après se l'être fait amener, il lui

de-

demanda, s'il avoit vu combattre Codrus, célèbre Gladiateur, & s'il oseroit lutter avec lui? Gelin-des parut surpris & offensé de ce doute: il en haussa les épaules, marqua son mépris pour cet adversaire, & d'un ton superbe & de confiance il osa avancer, qu'il n'acceptoit un combat avec lui, qu'à condition qu'on lui donneroit encore dix athletes de la force de celui qui lui étoit proposé: il ajouta même, que pour le mettre en haleine, il devoit lui être permis de leur couper à tous les oreilles, comme un moyen assuré de les mettre en goût, & de rendre le combat plus agréable. Le Dictateur, surpris d'une telle arrogance, lui accorda sa demande, en lui jurant, que s'il remportoit la victoire entre Codrus & ses collègues, il lui seroit permis de choisir pour femme dans le Cirque, celle qui lui plairoit le plus, & qu'il lui seroit donné en même tems une dot aussi considérable que s'il épousoit une Princesse: mais en même tems, que s'il étoit vaincu, on lâcherait

con-

contre lui les bêtes les plus féroces, qui le dévoreroient, afin de le punir de son orgueil, & d'en avoir osé imposer. Gelindes ne parut point surpris de la menace; il accepta les conditions, & promit de se trouver au jour marqué.

Cependant le bruit s'étant répandu dans Rome, & dans tous les environs, de ce combat prodigieux & disproportionné, & des conditions qui y étoient attachées, tout le monde se trouva au Cirque au jour nommé; ce qu'il y avoit de plus distingué même dans l'Empire y accourut. Jamais spectacle n'avoit été plus orné & plus choisi. Les Femmes, à l'envi les unes des autres, avoient rehaussé leurs charmes de tout ce que l'art & la magnificence ont de plus pompeux pour les mettre dans le plus grand jour: il sembloit qu'il n'y avoit pas une d'elles qui n'aspirât à la gloire d'être unie à celui que la valeur devoit élever au dessus de tous les autres hommes. Jamais coup d'œil ne fut plus beau. Quatre rangs de gradins étoient chargez des beautez

les plus parfaites. Envain les Maris & les Peres s'étoient opposez secretement que leurs Femmes & leurs Filles assistassent à ce célèbre combat ; nulle d'elles n'avoit voulu se priver de la prérogative qui les affranchissoit pour ce jour de ce qu'elles devoient à la subordination de leurs Peres ou de leurs Epoux. Selon la publication des Hérauts, il étoit dit qu'elles feroient les maîtresses de s'y trouver, & que si Gelindes étoit victorieux, & que son choix tombât sur une Femme qui eût un Epoux, cet Epoux seroit obligé de se retirer, & de lui abandonner sa moitié. Telle étoit la loi : il n'y avoit pas lieu de l'éluder.

Au jour nommé, Gelindes se trouva nud dans l'arène, & en attendant le Dictateur & ses adversaires, il se promena fierement dans le Cirque. Son air robuste & majestueux tout ensemble, attira les regards de toute l'assemblée, & il n'y avoit personne qui n'eût bonne opinion de sa valeur.

Gelindes étoit armé d'un cimeter-

terre d'une main, & d'un poignard de l'autre. Après avoir fait le tour du Cirque, il s'arrêta, fixa les yeux sur quelques Femmes qui lui plurent, & de la pointe de son poignard se piqua le sein; du sang qui en sortit, il traça quelques mots sur le marbre des balustrades. Sans sçavoir la cause d'une action si singulière tout le Cirque extérieur applaudit: il sembloit qu'il prévît ce qui devoit arriver.

Le bruit harmonieux des instrumens de guerre ayant fait connoître que le Dictateur approchoit, Gelindes s'arrêta devant son trône. Gelindes, lui dit-il hautement après qu'il fût placé, persistes-tu dans ta fiere résolution? Oui, Seigneur, s'écria du même ton le téméraire Gelindes: j'attens Codrus & mes dix adversaires; je demande publiquement la confirmation des promesses que tu m'as fait. Qu'on fasse venir l'athlète, reprit ce Dictateur, & ceux qui doivent combattre avec lui. Et puis quatre Hérauts publièrent aux quatre coins du Cirque les

conditions, & finirent par ces mots :
Ainsi soit fait , comme il a été dit.

A peine ces paroles eurent-elles été proférées , qu'un cri général confirma les conditions énoncées : un profond silence succéda. Codrus entroit dans l'arène : il étoit suivi de dix athlètes , armez comme lui , de massuës & de poignards. Codrus étoit d'une coudée plus haut que Gelindes : ses bras nerveux & musculez prouvoient sa redoutable force. Jamais il n'avoit été vaincu ; & il faisoit depuis dix ans les délices de Rome & de tout l'Empire. Ce redoutable athlète s'avança fierement jusqu'à deux pas de Gelindes , qui attendoit le signal pour commencer le combat. Ecoute-moi , s'écria le fier Codrus , en adressant la parole à l'Esgrimier de Gothie , avec une voix dont la force fut répétée par les échos voisins : „ Ecoute-moi , ô téméraire „ mortel : oses-tu bien te présenter à mes yeux ? Ignores-tu mon „ courage , ma réputation , & les „ victoires éternelles que j'ai remportées jusqu'ici ? Quel Démon „ en-

„ ennemi de toi-même te porte
 „ à vouloir recevoir la punition
 „ de ton audace ? Mais si ton or-
 „ gueil extravagant te porte à vou-
 „ loir absolument lutter contre
 „ moi, qu'il ne t'aveugle pas du
 „ moins au point, de te persua-
 „ der que je ne suis pas suffisant
 „ pour t'humilier. Par pitié pour
 „ toi-même, par condescendance,
 „ si tu le veux, pour mon amour
 „ propre, fai retracter les con-
 „ ditions humiliantes avec lesquel-
 „ les je parois à la face d'un peu-
 „ ple dont j'ai mérité jusqu'ici les
 „ suffrages. Oblige-moi : fai re-
 „ tirer les dix adversaires que tu
 „ as exigé. Croi-moi, fai mieux
 „ encore : avoue sans combattre,
 „ que je suis fait pour triompher
 „ de toi ; & pour conserver une
 „ vie que tu perdrais infaillible-
 „ ment, laisse penser, en demandant
 „ ta retraite, qu'un accès de folie
 „ est le principe d'une entreprise
 „ aussi ridicule qu'impossible : après
 „ cet avis salutaire, ne me repro-
 „ che rien. J'ai tout dit.

Le peuple Romain, qui n'avoit

pas perdu une syllabe de ce discours, battit des mains en signe d'applaudissement, & fit assez connoître par ses clameurs réitérées, combien Codrus lui étoit cher. Un mouvement de Gelindes, qui demanda le signal pour toute réponse, fit succéder le silence à la rumeur. Le Dictateur humain en voulut profiter, pour faire dire au nouvel Athlète, qu'il étoit encore tems de se retracter; mais toutes ses représentations furent inutiles. Gelindes, irrité de tant de résistance, leva le sabre, & prouva par cette démonstration, qu'il n'ambitionnoit que le combat.

Quelques minutes après, ce signal tant désiré fut donné: quel valeureux combat! ô Mars, inspirez-moi! Gelindes commença par tenir sa parole, & d'une demi douzaine de pirouettes coupa vingt-& une oreilles à ses adversaires: une seule de Codrus fut manquée. Point de coups qu'ils ne soyent exprimez de sang. Codrus, furieux de la perte de son oreille, attaque en vain l'adroit adversaire, plus léger qu'un

qu'un oiseau , plus subtil que le vent : il pare sans cesse , & donne à chaque instant. Les mêmes coups se portent à la fois , tantôt sur deux , tantôt sur trois de ses adversaires. Les masses inutiles & fatigantes sont rejetées , de larges cimenterres succèdent : le carnage commence tout de bon. Codrus blessé en quatre endroits , devient un lion rugissant ; il écume , il rugit , sa voix & ses menaces glacent les sens de tout le monde : le cliquetis des armes retentit , étonne , saisit le Cirque ; à peine les yeux sont-ils assez subtils pour distinguer les coups qui se portent. Gelindes , qui oppose un silence profond aux clameurs de ses adversaires , recueilli dans lui-même , prévoit à tout à la fois. Codrus s'écrie en blasphémant , qu'il combat contre un fantôme. Vains discours ! le cimenterre est réel. Quatre de ses athlètes tombent les uns sur les autres , & les six autres sont mis peu de tems après hors de combat.

Gelindes , dégagé de ses enne,

mis, pare un coup de Codrus, glisse sous son cimenterre, & le fait au travers du corps. Un cri affreux que le Cirque jette dans cet instant, ranime le courage étonné de Codrus, & fait tressaillir Gelindes, peu accoutumé à cette horrible clameur. Le poignard lui échape des mains : autre cri, suivi d'un autre faisissement. Le cimenterre tombe ; Codrus va triompher : les clameurs préviennent les applaudissemens. Il sent ses avantages, Gelindes chancelle ; deux secousses affreuses lui ont enlevé les pieds de terre ; il va tomber ; il ne peut plus se reprendre : il est enfin renversé.

Le peuple Romain, qui crut pour cette fois que Codrus étoit triomphant, applaudit hautement à sa victoire, tandis que plusieurs regrettoient sourdement la défaite d'un adversaire qui avoit tant donné de preuves de courage. Mais quel prodige frappe tout d'un coup les yeux ! ô Vous, peuple fameux qui le vîtes, quelle fut votre surprise extrême ! Gelindes est debout,

bout, & la tête de Codrus à la main! Par quel miracle celui qui semble vaincu devient-il le vainqueur?

Dès que Gelindes se vit à bas, il se recueillit en lui-même, avec un sang froid que la prudence seule peut donner. Il se détermine subitement de mettre à profit sa chute & l'apparence de sa défaite, pour reprendre ses avantages perdus. Il sçait que la trop grande prospérité aveugle. L'orgueil de Codrus, qui lui fait lever les yeux sur le peuple, pour s'applaudir trop tôt de sa victoire, ne contribue pas peu au dessein secret de l'adversaire qu'il méprise. Pendant que ce fier vainqueur saisit Gelindes par le sommet de la tête, pour la présenter bientôt aux Romains, & que de l'autre bras il éloigne son cimenterre pour la separer de son corps, Gelindes, qui l'observe, profite dans la minute de ce double intervalle, ramasse son poignard tantôt échapé, & le plonge dans le corps de Codrus. Un cri affreux succede à ce coup imprévu. Ge-

lindes se relève, paroît avec les marques de sa victoire, & apprend alors au peuple étonné, qu'il est enfin le véritable vainqueur.

Le Dictateur, surpris & charmé de la valeur extraordinaire de ce rude Escrimeur, le fit appeller, & lui dit publiquement, qu'il étoit le maître, non seulement de se prévaloir de la condition qui avoit été accordée, mais même de rester parmi les Romains, où on lui feroit un parti digne de son courage. Mais ce fier Spadassin, trop jaloux de son indépendance, remercia, & s'en tint à la récompense promise. Son choix tomba sur une aimable Fille de dix-sept ans, fille d'un des premiers de l'Empire. Une jeune personne, qui étoit à côté d'elle quand Gelin-des la nomma pour être le prix de sa valeur, tomba en foiblesse en jettant un grand cri : on ne douta point que la cause de son évanouissement ne fût la préférence qui venoit d'être donnée à une Rivale, & qu'elle ne se fût laissé charmer en secret par ce Vainqueur.

Tout

Tout le monde la plaignit; mais Gelindes, sans faire attention à cet événement flateur, se retira, emmena celle qu'il avoit choisi, & reçut, en arrivant au lieu qui lui avoit été préparé, trois-cens mille sequins d'or, selon la parole que lui avoit donné le Dictateur, de joindre une somme considerable au choix dont sa valeur le rendroit maître.

Gelindes, après quelques jours, revint dans sa patrie étaler sa nouvelle fortune, & prit des airs si grands & si ruineux, qu'il ne fut pas long-tems sans voir la fin de ses fonds. Tant qu'ils durèrent, il ne fit aucune réflexion sur les suites de sa mauvaise conduite: pas un Ami jusques-là ne lui avoit fait envisager les consequences funestes d'une pareille conduite: bien au contraire, leurs fades adulations le jettoient dans l'yvresse de lui-même, par les louanges immodérées dont ils le flatoient. Il crut mal à propos les retrouver ces Amis, lorsqu'il se vit épuisé, ac-

cablé de dettes & exécuté de tous les côtez : ils étoient déjà disparus ; pas un seul ne daigna le plaindre, & encore moins le secourir.

Plus on a ressenti les faveurs de la fortune, & plus on est sensible à ses revers. Gelindes, au bout de quinze ans, se trouva le plus malheureux de tous les hommes. Au désespoir d'une situation si cruelle, il tomba dans une mélancolie affreuse : au lieu de chercher à se remettre, ou à tenter de nouvelles voyes pour se rétablir, il s'abandonna aux larmes & à la douleur. Sa femme & quatre filles, qui composoient sa famille, au lieu de lui donner de la consolation, lui reprochoient sans cesse l'état où elles se trouvoient, & le menaçoient de l'abandonner, s'il ne cherchoit à relever les affaires de sa maison. De pareils procedez acheverent de jeter le triste Gelindes dans la dernière consternation. Pour comble de malheur, ses yeux séchez par les pleurs se perdirent ; quel remede pouvoit-il
ap-

apporter à tant de malheurs ! Il n'y avoit que la mort, & il résolut de se la donner.

A peine eut-il décidé de cet important projet, qu'il songea au genre de mort qu'il devoit choisir. De tous ceux qui s'offrirent à son esprit, le poison lui parut le plus doux & le plus prompt : ce parti pris, il songea aux moyens d'en avoir. La chose n'étoit pas aisée : il étoit si rare dans ce tems, que pour en posséder, il falloit des sommes considérables. Après bien des réflexions, il se souvint d'un certain Belingar, Statuaire, avec lequel il avoit passé son enfance, qui l'étoit venu voir dans le tems de sa prospérité, & à qui il avoit rendu un service important ; il ne douta pas qu'en cette considération, il ne lui fît le funeste plaisir qu'il vouloit exiger de lui. Il passoit dans le monde pour en sçavoir préparer ; ce qui lui fit présumer qu'il obtiendrait aisément ce qu'il souhaitoit.

Il n'eut pas plutôt fait cette réflexion, qu'il sortit, dans l'intention

tion d'aller trouver le Statuaire. Il étoit nuit noire lorsqu'il se mit en chemin. Le jour ne lui auroit pas été plus avantageux, à cause de la perte de ses yeux.

Un chien, le seul ami fidèle qui lui fût resté, au col duquel étoit attachée une corde, & un bâton qu'il avoit à la main, furent ses guides, & lui donnerent les moyens d'arriver chez celui en qui il fondoit son espérance, & le dernier remède à ses maux.

Belingar avoit la réputation d'un des plus grands Philosophes de son tems : il s'étoit toute sa vie appliqué à rechercher les secrets de la Nature ; quoiqu'il fût pauvre, il n'en étoit pas moins considéré. Gelindes, qui sçavoit sa réputation, ne douta point, qu'humain, comme on le disoit, il n'eût pitié de son désespoir, & qu'il ne lui prêtât la main pour terminer ses malheureux jours. Il ne se trompa point : Belingar n'eut pas plutôt entendu sa requête, qu'il voulut sçavoir les extrêmes raisons qui y donnoient lieu. Dans l'état
où

où vous me voyez, reprit l'Aveugle, sans la perte de mes yeux, j'aurois supporté les revers les plus affreux; oui, je me serois consolé avec le tems de celle de ma fortune, & de mon extrême misere: mais ce dernier coup de l'implacable sort m'a jetté dans le désespoir. Je veux mourir: je viens vous en demander les moyens, & rien dans le monde n'est capable de m'en détourner.

Ce remede affreux ne peut jamais vous manquer, reprit Belingar: la mort est une ressource dont nous sommes toujours les maîtres, & dont nous ne devrions jamais user. Cependant je vous promets de vous donner les moyens terribles que vous me demandez, pour vous la procurer, à condition que vous tenterez un remede infallible qu'un Sage m'a enseigné pour recouvrer la vûë. Eh! quel est-il, ce remede admirable? interrompit l'impatient Gelindes. De vous laver les yeux avec l'urine d'une femme ou d'une fille chaste, continua Belingar. Si vous êtes assez heureux pour en trouver, je vous ré-

répons de votre guérison. Il suffit, repartit Gelindes : je n'irai pas loin pour ce remede divin. J'ai une Femme & quatre Filles : je répons de leur sagesse. Je le souhaite, reprit Belingar ; allez essayer un remede infallible : mais le Ciel veuille que vous ne comptiez pas trop légèrement sur ce que vous avez de plus cher. L'épreuve est délicate ; & si vous m'en croyiez, vous ne l'hazarderiez pas. Gelindes , sans faire attention à ce sage avis, ne fut pas plutôt de retour chez lui , qu'il éprouva secrettement le remede , mais inutilement ; il se lava les yeux cinq jours consécutivement avec l'urine de sa Femme & de ses quatre Filles , sans voir opérer sa guérison. Le doute qui accompagnoit ses épreuves , empêcha qu'il ne se vengeât d'elles. Peut-être , dit-il en lui-même , que Belingar n'est pas si habile qu'on le dit , ou que , comme bien d'autres , il se moque de ma misere. Prévenu de ces idées , il retourna chez Belingar , dans l'intention de le faire expliquer ,

quer, avec un ferme propos de se venger de sa Femme & de ses Filles, si la réalité du remède éprouvé sur d'autres, lui faisoit connoître qu'elles ne fussent pas ce qu'il les avoit toujours cru. Il ne pouvoit se résoudre à soupçonner leur vertu. Sa Femme passoit, aussi-bien que ses Filles, pour être d'une sagesse à l'abri du soupçon même. Jamais il n'avoit rien entrevû qui lui eût occasionné le plus léger doute.

Belingar ne parut point surpris des doutes de Gelindes: Vous n'êtes pas le seul, lui dit-il lorsqu'il se fût expliqué, à qui toutes ces choses soyent arrivées; je vous avois prévenu: vous ne deviez pas tenter l'épreuve sur des personnes qui vous devoient être si chères. Mais il n'y faut plus songer; vous n'êtes pas le seul, je vous le repète, à qui ces choses sont arrivées: je pourrois vous en donner de bonnes preuves, & même de gens qui ne vous sont pas inconnus; mais cela est inutile. Quant à présent, travaillons seulement à
VOUS

vous faire connoître que le remede est infailible : s'il n'a pas réüssi, c'est la faute des vôtres. Continuez à chercher cette urine tant désirée ; à force de perquisitions vous en trouverez. Quelque mauvaise opinion qu'on ait des Femmes , il ne faut pas pousser la malignité , au point de les croire toutes sans vertu. Il s'en trouve de sages & bien respectables : c'est à vous de faire vos efforts pour y parvenir. Belingar , après ce discours , fit un serment épouvantable qu'il ne lui en imposoit point , & que l'expérience lui prouveroit la vérité de ce divin remede. Il finit par l'assurer , qu'il ne sçavoit pas se jouer , ni des Dieux ni des hommes ; & il accompagna ces derniers mots d'un secours honnête , avec de sinceres excuses de ne pouvoir pas faire mieux. Gelin-des , attendri par ce procedé , & bien persuadé de la sincerité de cet Ami , continua pendant un an entier à faire l'épreuve de l'urine , sans que pas une de celles de qui il s'étoit lavé , eût opéré le remede.

de. Il avoit une liste de trois-cens soixante-cinq Femmes ou Filles, dans le nombre desquelles celles de sa famille étoient comprises. Il commençoit à désespérer de son enquête extraordinaire, lorsqu'un événement imprévu lui prouva, que Belingar ne l'avoit point trompé, & lui fit connoître que la patience étoit l'introduction au succès: elle lui fit en effet trouver ce qu'il cherchoit depuis si long-tems.

Un jour qu'il revenoit de la ville, fort fatigué & comblé de peines & d'ennui, il entendit des voix qui s'entretenoient tout bas à côté de lui. Il s'arrêta pour les distinguer. Une d'elles disoit à une autre: *Sur-tout qu'on n'oublie pas le chien.* N'admirez-vous pas la fidélité de ce charmant animal, & le soin qu'il montre pour faire éviter à son maître le péril & les mauvais pas? Gelindes, surpris de ce discours, & craignant qu'on ne voulût lui dérober son guide fidèle, fila sa corde, pour lui mettre la main sur son collier, afin d'en être plus

plus assuré ; mais une main , plus douce ce que le satin , qui tenoit son chien par le col , lui fit juger que le dessein étoit pris de le lui dérober , ou de lui jouer quelque mauvais tour. Il s'en plaignit amèrement , en reprochant aux personnes qu'il supposoit près de lui , la dureté qu'il y avoit , à faire de la peine à un jeune-homme assez malheureux , disoit-il , de sa situation , sans être encore persécuté par d'autres endroits. Une voix fort douce interrompit ses plaintes , & lui répondit , qu'il s'en falloit beaucoup qu'on ne lui voulût du mal ; que l'expérience le lui feroit connoître : qu'on le prioit , en attendant des preuves plus convaincantes , de ne point trouver extraordinaire qu'on l'arrêtât ; qu'on avoit de bonnes raisons pour en user ainsi. Après ces mots la voix se tut , parla bas à l'oreille de quelqu'un ; & Gelin-des ne fut pas peu surpris ensuite , de se sentir transporté par quatre bras puissans , qui le déposèrent bientôt sur un sofa , où on le lais-

laissa quelque tems, sans qu'il pût pénétrer les causes d'une aventure à laquelle il n'avoit pas lieu de s'attendre, & qui lui donna lieu de faire bien des réflexions.

Cependant un événement, encore bien plus remarquable, ne redoubla pas peu sa surprise. A peine avoit-il eu le tems de se reconnoître, qu'il s'aperçut qu'on lui servoit un souper, & qu'on l'invita de manger; & pendant son repas on le régala d'une musique harmonieuse & divine, relevée d'une voix de Femme aussi douce que touchante. Ce régal lui rappella ces tems gracieux où l'abondance regnoit dans sa maison, & où les ris & les jeux y habitoient avec lui. Le parallele secret qu'il fit de cette situation fortunée avec celle où il se trouvoit, lui arracha des larmes: il cessa tout d'un coup de manger, & il se mit à rêver profondément.

Pourroit-on sçavoir, ô Jeune-homme, s'écria la voix qui venoit de chanter, ce qui peut occasionner votre douleur? Elvinie, ma maî-

maîtresse, qui ordonne qu'on ait de vous tous les soins possibles, feroit au désespoir si elle vous surprenoit dans cet accablement. Elle penseroit avec justice, que les ordres positifs de sa part, donnez pour vous bien recevoir, auroient été mal exécutez. J'aurai soin, reprit Gelindes, si je suis assez heureux d'en être approché, de lui ôter cette idée. Bien loin d'avoir lieu de me plaindre, je suis on ne peut pas plus flaté de la manière gracieuse dont on veut bien en user avec moi. Je ne sçais à quoi l'attribuer, & je voudrois assurément qu'il me fût possible de m'en pouvoir ressentir; mais des raisons secretes & cruelles ne me permettent pas l'abord des plaisirs: elles sont si justes, que votre Elvinie elle-même ne les désapprouveroit pas, si elle en étoit informée.

Après ce discours Gelindes se tut un moment, ensuite il demanda à celle qui venoit de lui parler, s'il étoit défendu qu'il sçût à qui il étoit redevable des bons traitemens qu'on lui faisoit, & en quel-

quelle considération il les avoit mérités ? Pour le sujet de votre première question, reprit la voix, comme il ne m'a point été ordonné de vous le cacher, je vous dirai ce que j'en sçais.

La belle Elvinie est la maîtresse du Palais où nous sommes : c'est un des plus beaux de cette ville. Je ne la connois pas assez pour vous rendre un compte exact de ce qu'elle a été autrefois ; je ne lui suis attachée que depuis qu'elle est en cette ville. Ce que je puis vous dire, c'est que sa beauté & ses talens l'ont renduë un objet d'adoration publique. Elle danse le mieux du monde. Le plus riche Seigneur du Royaume en est éperduement amoureux : il n'y a point de soins qu'il n'imagine pour s'en faire aimer ; jusqu'ici il n'a pu y parvenir. Cependant, loin de se rebuter, il tente chaque jour de nouveaux moyens pour y parvenir. Ce Palais est le moindre des biens qu'il l'a obligée de recevoir. Elle a beau lui répéter à toutes les marques de générosité

té qu'il lui donne, son impossibilité de les payer d'un tendre retour, il persévère, & vit dans la confiance, que tôt ou tard elle couronnera son amour.

Voilà ce que c'est qu'Elvinie, continua la voix: son caractère aimable & généreux, lui fait employer une partie des biens que la fortune lui prodigue, à faire du bien aux infortunés. C'est lui plaire que d'imiter son exemple. Souvent il lui arrive de se travestir, de les aller chercher, & de les soulager. Elle me fait l'honneur de souffrir que je partage avec elle ses généreux desseins. Le hazard a permis que nous vous ayons rencontré aujourd'hui. Voilà, s'est écrié ma belle Maîtresse en vous voyant marcher à tâtons, un sujet propre à exciter notre humanité. Cet aveugle a tout perdu, en perdant la douceur de la vue: cette privation me paroît un des plus grands malheurs de la vie. Il me semble encore, & j'ai lieu de le croire à son modique ajustement, qu'il est accablé par la mau-
vai-

vaïse fortune. C'est trop souffrir à la fois : je veux l'entretenir , apprendre la cause de ses peines , & y remédier. Voilà ! ô Jeune-homme , poursuivit la confidente d'Elvinie ; ce qui a donné lieu à votre aventure. Vous la verrez bientôt , cette charmante Personne : elle soupe avec le Seigneur dont je vous ai parlé ; dès qu'il sera retiré , elle se rendra ici. Ne soyez point honteux avec elle : parlez-lui avec franchise : apprenez-lui votre histoire ; elle se plaît à cette sorte de plaisir ; il se termine toujours par des actes de douceur & de générosité.

Gelindes ne fut pas peu surpris du beau portrait qu'on venoit de lui faire d'Elvinie ; il désira avec ardeur d'entretenir une Personne si rare , & qui montroit tant de vertu , dans un état où l'on en trouve si rarement. L'Aversion qu'il avoit conçu pour les Femmes , par tant d'épreuves faites de sa part , lui ôtoit toute confiance en elles , & ne lui permettoit pas de se flatter , que celle qu'on venoit

de lui vanter, fût plus recommandable que les autres. Il pensa qu'il se pouvoit faire qu'elles fissent usage de quelques bonnes qualitez ; mais il resta dans l'opinion, que du côté de la sagesse, elles n'avoient les unes sur les autres aucune préférence : le passé prouvoit, l'avenir étoit incertain. Voilà quelles furent les réflexions de Gelindes jusqu'au moment qu'Elvinie parut.

Tanitbudan, que cet endroit de l'histoire de Dalamine intéressoit beaucoup, par le rapport qui s'y trouvoit avec ses propres sentimens, regarda fixement *Crofelivefgol*, & lui fit remarquer en souffrant, qu'il n'étoit pas le seul qui pensât désavantageusement des Femmes. Le premier Ministre en convint, en ajoutant que la suite de l'Histoire de Gelindes feroit connoître, si les raisons qu'il avoit eu pour les haïr étoient bien fondées. C'est ce que nous allons voir, repartit le Roi ; quoi qu'il en puisse être, ce ne sera pas ce qui me décidera.

Da-

Dalamine, qui s'étoit arrêtée dès qu'elle s'étoit apperçu de la distraction de *Tanitbudan*, le voyant prêt à l'entendre, continua dans ces termes.

SUITE DE L'HISTOIRE DE DALAMINE ET DE GELINDES.

A peine Elvinie fut-elle dans l'appartement où avoit soupé Gelindes, qu'elle le pria, avec tous les égards possibles, de vouloir bien lui faire part de ses aventures, & des sujets qu'il avoit de se plaindre de sa destinée. Ce Jeune-homme, prévenu favorablement pour cette belle Fille, lui fit un remerciement bien tourné sur la manière dont il avoit été reçu, & il montra beaucoup d'esprit dans le début de ses aventures. Sa modestie lui fit passer légèrement sur ses premiers Combats, & sur la réputation qu'ils lui avoient fait

acquérir. Il en voulut faire autant lorsqu'il fut question de ce qui s'étoit passé à Rome : Arrêtez, s'écria Elvinie (a) troublée, en le parcourant de tous ses yeux; cet endroit de votre vie m'intéresse (b) plus que vous ne pensez : c'est à moi à faire ce récit. Après ces mots, elle détailla tout ce qui s'étoit passé dans cette glorieuse journée ; rapporta les conventions du combat ; nomma Codrus & ses compagnons ; peignit les différens mouvemens dont le Cirque avoit été agité pendant cette vigoureuse action, les craintes dont elle (c) même avoit été effrayée lors de sa chute, & la joye (d) extrême qu'elle avoit ressentie en le voyant se relever, & se présenter au peuple avec la tête de son ennemi à la main. Jugez après le rapport que je viens de vous faire, continua Elvinie, si je suis bien instruite de ce qui vous regarde. Achevez à présent, Gelindes;

(a) 188. Faveur.

(b) 189. Faveur.

(c) 190. Faveur.

(d) 191. Faveur.

lindes ; c'est votre nom , je le sçais ; le reste de vos aventures (a) m'importe. Je me réserve à mon tour , dès que vous aurez fini de satisfaire ma curiosité , de vous apprendre les raisons importantes qui m'intéressent à ce récit. Elles sont plus grandes que vous ne pensez ; vous en ferez bientôt convaincu.

Gelindes , surpris de trouver Elvinie si bien informée de ce qui le regardoit , & de l'intérêt vif qu'elle marquoit pour son sort , pressa envain sa mémoire , pour se rappeler le son de sa voix. Ce fut dans ce moment qu'il sentit , plus que jamais , combien l'avantage de la vûë étoit précieux. Cette réflexion le fit soupirer ; ensuite il acheva son histoire. Elle fut terminée par la recherche inutile qu'il avoit faite jusques-là de cette eau mystérieuse qui devoit faire cesser son aveuglement , & par la résolution secrète qu'il avoit pris de mourir , & d'abandonner son dessein. Elvinie le blâma de cette résolution

solution affreuse, lui remontra que, bien loin que le mépris de la mort fût une grandeur d'ame, il marquoit une de ses plus grandes faiblesses. Mourir, pour s'affranchir de tous les maux de la vie, est l'action, disoit-elle, d'un homme efféminé, que la crainte de souffrir désespère : mais souffrir les plus cruels événemens, se roidir contre la fortune, en recevoir les coups avec un front armé de fermeté ; c'est le propre d'un grand courage, & d'un homme véritablement homme : une pareille victoire sur soi-même, est encore plus glorieuse que celle que vous avez remportée sur le terrible Codrus.

Gelindes ne put s'empêcher de rougir de toutes les choses qu'Elvinie ajouta à ce sujet. Pour ce qui est, continua-t-elle, de vos préventions contre les Femmes, elles sont aussi mal fondées que vos projets de mourir. Le particulier ne doit pas détruire le général. Vous en avez trouvé un très-grand nombre, assurez-vous, qui ne sont pas

pas telles qu'elles doivent être ; le hazard vous a été malheureux ; mais ces preuves ne suffisent pas pour les condamner toutes. Il en est d'elles comme des hommes : de mille , combien s'en trouve-t-il de véritablement parfaits ? Croyez-moi, Gelindes, la regle est générale ; le nombre des Bons est toujours le plus petit , mais il n'en est pas moins respectable : pour-moi , c'est-là mon sentiment.

Quelle que fût la prévention de Gelindes pour la belle Elvinie , il ne fut point de son sentiment. Je souffre , reprit-il ; ma guérison dépend d'une honnête Femme ; j'ai fait l'épreuve de plus de troiscens de suite , sans en avoir trouvé une de vertueuse : comment pourrois-je en excepter du nombre ? Mais si je vous assurois que votre entêtement est injuste , & que j'en connois une (a) qui vous guérira , supposé le secret infailible ; que me direz-vous ? reprit Elvinie. Que je serois le plus heureux

(a) 193. Faveur.

reux de tous les hommes, répondit Gelindes en soupirant, & que tous les instans de ma vie lui seroient consacrez. Souvenez-vous, ô Gelindes, de ce que vous promettez, ajouta Elvinie; mais craignez de promettre plus que vous ne pouvez tenir.

Gelindes renouvela ses protestations, & les assura par un serment. Je vous crois, dit Elvinie, & je vais de ce pas vous chercher (a) le remede à vos maux. Je ne doute pas qu'il ne fasse son effet, dès que vous en assurez l'épreuve infallible. Je vous le donnerai sans condition : plaise aux Dieux que j'ai invoqué si long-tems, qu'il vous rende tel qu'on vous souhaite, & que vous foyez aussi reconnoissant que vous venez de le protester !

A peine Elvinie eût-elle prononcé ces mots, qu'elle disparut. Gelindes ne sçavoit que penser de l'assurance avec laquelle on lui répondoit de sa guérison. Juste Ciel !
s'éc-

(a) 194. Faveur.

s'écria-t-il en secret, se pourroit-il que je revîsse enfin le jour dont la privation m'a tant coûté! Comment pourrai-je reconnoître un tel service? Ah! je n'imagine aucun obstacle que ma reconnoissance ne soit capable de lever pour y parvenir; mais de quel Espoir me flattai-je? Dois-je prétendre à trouver chez une Fille consacrée aux mystères de la Déesse, un remède que je n'ai pas rencontré jusques chez les Prêtresses de la Vertu? Y en a-t-il une seule que je n'aye éprouvée?

Gelindes étoit plongé dans ces réflexions, lorsqu'il fut interrompu par Elvinie, qui lui apportoit (a) elle-même un vase, dans lequel étoit enfermé le remède précieux qu'elle lui avoit promis (b). Guérissez, lui dit-elle, ô Gelindes, en lui frottant les yeux de cette liqueur secrète, puisque votre guérison dépend de cette ab-lution salutaire. A peine cette char-

(a) 195. Faveur.

(b) 196. Faveur.

charmante Fille eût-elle (a) touché Gelindes, qu'un de ses yeux s'ouvrit. Juste Ciel! quel prodige! s'écria-t-il, en portant avec précipitation cette main miraculeuse sur l'autre œil, qui s'ouvrit de même; je vois enfin, & je vois tout ce qu'il y a de plus respectable & de plus beau dans la vie. Croyez-vous à présent qu'il y ait des Femmes vertueuses? s'écria Elvinie en souriant; & continuerez-vous encore à leur faire une guerre injuste? Oui, Madame, continua Gelindes, en se jettant aux genoux de sa Libératrice; Mais plus je vous vois au dessus d'elles, par votre sagesse supérieure, & plus le reste des Femmes me paroît méprisable. En vous j'ai trouvé ce Phénix adorable; mon admiration, mon respect, ma vie même, tout vous est consacré dès ce jour. Je ne connois plus que vous pour ma souveraine; ordonnez; je suis prêt à tout entreprendre,

dre, pour vous convaincre que je vous suis plus soumis que le dernier de vos esclaves.

Elvinie donna (a) sa main à Gelindes ; relevez-vous , lui dit-elle , en le regardant (b) tendrement , il ne me feroit pas de donner des loix au Vainqueur de Codrus & au mien. Qu'entens-je ! reprit Gelindes vivement , en la regardant avec des yeux surpris ; se pourroit-il que je fusse assez heureux. Ecoutez-moi , interrompit Elvinie , vous n'êtes pas encore au comble de vos étonnemens.

(a) 198. Faveur. (b) 199. Faveur.

HISTOIRE
D'ELVINIE.

JE suis née Grecque, de Parens nobles, & que l'amour de la Patrie a fait perir en s'opposant aux attentats d'un Tiran. Le peu de beauté dont le Ciel m'a partagée, me fit dès les premières années qu'elle commença à paroître, autant d'Amans que d'hommes qui me virent. Mon cœur, soutenu par les sentimens épurez de la sagesse de ma Mere, méprisa de tous tems les douceurs & les discours insipides de tendresse & d'amour. La manière dont je recevois les premières declarations qu'on me faisoit, me delivra bientôt des secondes; on m'aimoit si on le vouloit; mais il n'étoit pas libre de me le dire, & je n'entendois aucune raillerie sur ce sujet.

La mort de mon Pere, ordonnée

née par un infame Tyran, m'ayant donné de l'exécration pour ma cruelle patrie, je la quittai avec ma Mere, & nous nous retirames en Italie, où nous avions un parent qui y étoit en quelque consideration. A peine y parus-je, que la jeunesse de ce país se montra à l'envi jalouse de me plaire, & de me donner des marques particulières de l'Amour que j'avois inspiré. J'en usai de même dans ce climat que dans la Grece: ma fierté éloigna tous mes Amans, & je me trouvai, au bout de peu de tems, aussi tranquille que j'avois été obfédée.

L'éducation mâle dont mon Oncle, aussi valeureux Capitaine que grand Philosophe, m'enrichit, m'enfla à tel point les sentimens, que je ne respirois plus que la gloire & les combats. Le plus grand de mes plaisirs étoit, d'assister aux courses des Taureaux, ou aux luttes des Gladiateurs. S'il m'avoit été permis de témoigner mon estime à ceux qui se distinguoient à ces sortes de Jeux, je me serois

abaissée à les vanter moi-même. A ce défaut je conservois leurs idées; j'en repaissois mon souvenir; & mon cœur en étoit quelquefois agité, au point que j'en devenois rêveuse & mélancolique. Qui ne m'auroit pas connue, m'eut cru fort souvent amoureuse: je l'étois en effet; mais c'étoit de la gloire: & comme elle n'a point de corps, je la personifiois en ceux en qui elle brilloit davantage. Voilà mes premières foiblesses: je vais passer à de plus grandes.

Des affaires d'Etat ayant obligé mon Oncle à se transporter à Rome, je marquai un si grand désir pour faire ce voyage, qu'il voulut bien que je l'y accompagnasse. Mon premier soin fut, d'y assister aux Combats qui se faisoient dans cette grande Ville. Quelle différence de ceux que j'avois vû jusques alors! Je revins si charmée du premier, & mes transports parurent si grands à mon Oncle, que la crainte qu'ils ne fissent trop d'impression sur moi, & qu'ils ne dérangeassent ma cervelle, l'obli-

gea

gea à me défendre de m'y trouver davantage. Qui m'eut vû alors, se feroit imaginé qu'on m'avoit enlevé un Amant trop chéri. Je pleurois sans cesse ; Je ne pouvois me consoler de ne plus me trouver à ces magnifiques jeux ; je passois les jours à pleurer, & les nuits à rêver de Combats : tantôt je battois des mains ; une autre fois j'unissois mon cri à celui qui se jette au premier coup de Poignard, lorsqu'un Athlete adroit & vigoureux triomphe d'un nerveux Adversaire. Enfin je devenois folle ; & si j'avois été retenuë plus long-tems, je crois que je la serois devenuë tout-à-fait.

Mais vous arrivates dans ce tems à Rome, ô Gelindes, & vous défiatez Codrus & dix Athletes à la fois. L'attente de ce magnifique Combat, & les conditions qui y étoient attachées, permirent à toutes les Femmes de s'y trouver. Envain mon Oncle voulut-il me celer cette nouvelle ; les hérauts qui la publioient à haute voix, me l'apprirent. Je menaçai mon
pa-

parent, de trouver les moyens de me plaindre de la violence qu'il me faisoit, s'il m'empêchoit de me satisfaire. Comme Etranger en cette Ville, il n'osa contrevenir à la declaration qui défendoit, sous quelque prétexte que ce fût, de retenir aucune Femme. J'assistai donc à votre Combat, ô Gelin-des; mais il est bon, avant que d'aller plus loin, de vous apprendre avec quelles dispositions je m'y trouvai.

Le bruit de votre réputation étoit parvenu jusqu'à moi. On comptoit un grand nombre de ceux de qui vous aviez triomphé. Cette prévention étoit flatteuse pour un cœur amoureux de la gloire, & je l'avois bientôt adoptée. Lorsque j'entrai dans le Cirque, ces préjugés, presque évanouis par une privation assez longue de ce qui y donnoit lieu, se reveillerent entierement à l'appareil du magnifique Combat qui alloit se livrer. Les discours qui se tenoient à côté de moi, dans lesquels j'entrai avec vivacité, balancerent cette

te opinion que j'avois de votre valeur. L'on me vantoit Codrus comme un Athlete invincible : tous ses Combats m'étoient détailliez. Je nageois dans le plaisir d'entendre les merveilles qui m'en étoient rapportées ; mais malgré ces opinions repanduës & reçuës, je ne pouvois m'empêcher de les revôquer en doute, lorsque je les opposois à la temérité de votre entreprise. Défier un Codrus, me disois - je, seroit assurément un défi bien téméraire, en le considérant comme un Vainqueur toujours victorieux ; mais le défi avec dix des plus braves de sa sorte, ajoutois-je, est d'un courage à nul autre comparable. Telles étoient mes réflexions, lorsque vous entrâtes dans l'arene. Votre abord fier & majestueux (a) m'imposa. Je tressaillis (b) aux cris que votre présence occasionna : tout cessa dans moi-même ; je n'avois plus que
des

(a) 200. Faveur.

(b) 201. Faveur.

des (a) yeux, & je ne croyois pas en avoir assez.

Je ne finirois jamais, si j'analisois toutes les pensées qui m'agiterent pendant le cours du Combat. ô Ciel! combien ne souffris-je (b) point de l'incertitude de votre victoire! Mon front, couvert d'une sueur froide, auroit rendu témoignage de ce qui se passoit dans moi-même, s'il avoit été consulté. Mais n'entrons en aucune comparaison de ces alterations aux suites qu'e'les eurent après ce Combat. Je vous avois (c) donné mon cœur avant que vous fussiez victorieux: ce n'étoit plus votre gloire qui me touchoit; c'étoit (d) vous seul, lorsque vous vous approchates pour faire le choix tant craint, tant désiré. Car si quelques-unes trembloient au moindre de vos regards, combien ne s'en trouvoit-il pas qui vous auroient volontiers prévenu?

Quand,

(a) 202. Faveur.

(b) 203. Faveur.

(c) 204. Faveur.

(d) 205. Faveur.

Quand, dis-je, vous vous tournâtes vers la personne heureuse à qui vous donnâtes votre main, que ne (a) devins-je point ! Mon cœur alloit au (b) devant de vous : j'étois prête à me (c) lever. Mon amour propre, ou mon trouble, qui me persuadoit que vous aviez jetté les yeux sur moi, trompé dans son attente, me fit jeter un grand (d) cri, dès que je connus..... Quoi ! c'est vous, Madame, interrompit Gelindes, qui se rappella ce trait : se pourroit-il ! Oui, c'est moi, reprit Elvinie ; tout Rome s'en apperçût : j'en demeurai si confuse, que je fendis la presse, & me rendis chez moi, avec une agitation si grande & si cruelle, que j'en tombai (e) malade dès le même soir.

Tout l'art des plus fameux Philosophes put à peine me rendre à la vie. Une seule fille que j'avois, & qui connoissoit la cause de mon mal,

(a) 206. Faveur.

(b) 207. Faveur.

(c) 208. Faveur.

(d) 209. Faveur.

(e) 210. Faveur.

mal, flatta ma manie, & me dit, que si je voulois me rétablir, elle me suivroit jusques dans les lieux où vous viviez; en repaissant mon esprit égaré, de l'espoir (a) que vous ne m'auriez pas plutôt vûë, que vous rendriez à mes charmes la justice qui leur étoit dûë, disoit-elle. Croiriez-vous, ô Gelindes, que ce ridicule espoir fit (b) plus que tous les remedes imaginez pour me secourir? Insensiblement je me retablis: dès que je fus entierement guérie, je sortis du (c) logis avec cette fille complaisante, une nuit, sans que personne ait pu sçavoir depuis ce que nous étions devenuës. Nous nous embarquames, & arrivames bientôt dans cette ville, où je comptois vous (d) trouver. Jugez de mon (e) désespoir, en apprenant que vous en étiez sorti. On ne sçavoit quelle route vous aviez prise; c'étoit le bruit que vous aviez

(a) 211. Faveur.

(b) 212. Faveur.

(c) 213. Faveur.

(d) 214. Faveur.

(e) 215. Faveur.

aviez fait courir. Je fis vainement de nouvelles (a) enquêtes ; elles ne me réussirent pas mieux : depuis votre disgrâce, personne ne vous connoissoit ; & vous vous étiez si bien caché, comme vous venez de me l'apprendre, qu'il m'a été impossible jusqu'ici de vous déterrer.

Cependant me trouvant sans argent, ne sçachant plus que faire, & ne me sentant pas d'humeur à retourner dans ma patrie, & encore moins à en recouvrer par des voyes qui ne convinssent point à ma façon de penser ; je suivis le conseil d'une hôtesse, qui m'offroit son crédit pour me faire entrer dans une Académie où les talens étoient en honneur, & rapportoient beaucoup, sur-tout quand la complaisance étoit de moitié. Quelle que fût ma repugnance pour un parti si opposé à ma façon de penser, la nécessité m'y détermina. A peine eus-je paru, que ma tentative réussit au dessus
de

de mes désirs même. Il n'y eut personne qui ne me donnât la préférence sur toutes mes Compagnes. Un air étranger sans doute, & quelques graces qui parurent nouvelles, me servirent de mérite: en un mot, je fis une brillante conquête, qui, malgré mes refus constans, m'a comblé de biens, & m'a mise dans l'état brillant où l'on me voit aujourd'hui. Gelindes, transporté de ce récit & de sa guérison miraculeuse, se jetta aux pieds de la belle Elvinie, & lui demanda pardon de l'injustice affreuse qu'il avoit fait, disoit-il, à ses charmes. Il ne tiendrait qu'à vous que je la reparasse, continua-t-il, en la regardant tendrement, rien ne m'attache dans ce pais; au contraire, j'ai des raisons pour qu'il me soit en horreur; sortons-en, belle Elvinie; allons en d'autres climats, goûter la félicité dont peuvent jouir deux cœurs parfaitement unis: la fortune, toute aveugle qu'elle est, sera obligée d'entrer dans un dessein si beau & si glorieux, puisqu'il n'est qu'une suite

te

te de l'amour le plus tendre, & de la reconnoissance la plus pure. Quoi qu'il en soit, mes talens, qui renaissent en recouvrant la vûë, me remettront bientôt en situation de soutenir tout ce que j'ai de plus cher dans le monde. Vous aimez la gloire; c'est par-là que j'ai sçû vous plaire: je sçaurai, en la cultivant, entretenir un goût auquel je vais devoir entièrement mon bonheur.

Elvinie étoit trop tendre pour refuser un projet si flatteur, elle (a) chargea ses affaires si secrètement, qu'au bout de huit jours elle fut en état de suivre Gelindes. Trois places retenues dans un bâtiment qui devoit passer dans la Grece, les cachèrent jusqu'au tems du départ.

Gelindes ayant appris du Pilote que le vent étoit enfin tel qu'on le désiroit, & qu'on mettroit à la voile le lendemain, se fit amener à bord, & après le coucher d'Elvinie il rentra dans la ville, pour
exé-

(a) 217. Faveur.

exécuter ce projet qu'il méditoit depuis long-tems. Qui eut cru, ô Dalamine, continua Jaloanda, le dessein horrible qui le guidoit! Je vous ai dit, si je m'en souviens bien, qu'il avoit une liste de toutes les femmes qu'il avoit éprouvées, dans laquelle étoit comprise sa propre famille; que fait ce Barbare? Sûr de son coup, & d'un secret qu'il a pour que tout lui soit ouvert, il entre chez lui, commence cette nuit fatale par couper les oreilles à sa Femme & à ses filles; de-là il continuë sa ronde, & ne cesse de couper, jusqu'à ce qu'il ait rempli le nombre écrit. Il se termina enfin à la trois-cens soixante-&-cinquième Oreille; & après cette terrible expédition, il rentra dans le vaisseau un peu avant le jour.

Si le Bâtiment avoit mis à la voile, comme le Pilote l'avoit assuré, Gelindes n'avoit rien à craindre des suites de cette fâcheuse catastrophe; mais malheureusement pour lui, le vent changea, & il n'apprit pas sans émotion, qu'on
ne

ne partiroit que lorsqu'il seroit retourné au point où on le désiroit.

Cependant l'expédition des Oreilles coupées faisoit un bruit terrible à la Ville. Le Magistrat, touché des clameurs de toutes celles qui avoient perdu les leurs, fit faire des perquisitions les plus exactes. Il n'y eut pas une seule maison où on ne fouillât; jamais on n'a vû dans une Ville un bouleversement pareil: L'on ne sçavoit sur qui jetter des soupçons. Les Prêtres consultez répondirent à l'ordinaire, que c'étoit l'effet de la colere de leurs Dieux, qui se manifestoit par cette mutilation, & qui marquoit combien ils étoient indignez du peu de révérence qu'on avoit pour leur culte, & pour ceux qui en étoient les ministres; en ajoutant, que si l'on ne changeoit de conduite, on en verroit bien d'autres avant qu'il fût peu.

Mais le Seigneur qui aimoit Elvinie ne s'en tint pas à ces opinions. L'histoire des malheureuses

Oreilles ne lui fut pas plutôt parvenue, qu'il se rendit au Palais de sa Maîtresse, dans la crainte qu'elle ne fût du nombre des mutilées. Quelle fut sa douleur de ne l'y plus trouver, & de connoître, après une recherche des plus exactes, qu'elle étoit enlevée ou perdue pour jamais ! Il ne douta pas que l'auteur de la coupe des Oreilles ne fût celui du Rapt de sa Maîtresse : dans cet esprit il mit des gens en campagne, & répandit tant d'argent pour être instruit, qu'il scût enfin, par un Vendeur d'eau de vie qui se tenoit ordinairement au coin du Palais de sa Maîtresse, qu'il en avoit vû sortir la nuit une Femme à qui un homme donnoit le bras, lesquels se retiroient avec beaucoup de précaution : que curieux, comme tous les gens de sa sorte, de sçavoir ce que c'étoit que cette aventure, il les avoit suivis jusqu'au Port ; mais qu'un esquif les ayant pris, pour les conduire sans doute à quelque vaisseau, il avoit été obligé de s'en retourner, sans avoir pu sa-

atisfaire plus amplement sa curiosité.

Cet indice parut suffire à l'Amant d'Elvinie pour demander un ordre de visiter tous les Vaisseaux : il lui fut accordé. Que vous dirai-je de plus, continua Jalaonda ? il fit lui-même cette perquisition. Le malheureux Gelindes fut pris & conduit dans les prisons : voilà la fin de l'Histoire de votre Inconnu. On travaille actuellement à lui faire son procès : il y a tant de preuves contre lui, qu'il n'y a pas lieu de douter qu'il ne soit bientôt condamné, & qu'il ne paye cher le funeste plaisir qu'il a eu de porter sa vengeance contre les Femmes à de pareilles extrêmités.

SUITE DE L'HISTOIRE
D'ELVINIE
ET DE
DALAMINE.

Quelque raison que j'eusse de me guérir d'un penchant si mal placé, continua Dalamine, je persistai dans le dessein d'aider le malheureux Gelindes, & de lui éviter, s'il étoit possible, la punition à laquelle il devoit être sans doute condamné. De tous ses crimes, le plus grand me parut celui de son amour pour Elvinie. Je demandai avec empressement à Jalaonda, ce qu'elle étoit devenuë, & si elle devoit partager le supplice de son Amant? Bon, reprit ma vieille Suivante, n'a-t-elle pas des moyens infailibles de faire sa paix? Elle n'a qu'à se rendre aux poursuites de son Amant, qui en est

est plus amoureux que jamais , sa grace ne lui sera pas refusée. Elle n'est donc pas encore libre ? ajoutai-je. Non , Madame , poursuivit Jalaonda ; son Protecteur la tient enfermée dans son Palais , & la garde lui-même à vûë : il ne lui rendra , prétend-on , sa liberté , que quand Gelindes ne sera plus. Il travaille sans cesse à le perdre , & avant qu'il soit deux jours , on ne doute pas que ce ne soit une affaire consommée.

Jalaonda n'eut pas plutôt achevé ces mots , que je la priai de me servir dans une occasion où il y alloit de ma (a) vie. J'en avois imaginé les moyens : je les croyois infailibles. Je ne doutois pas qu'Elvinie ne fût aussi inquiète que moi , de ce qui devoit arriver à son Amant , & qu'elle ne se prêtât à tout ce qu'on exigeroit d'elle pour le sauver. Prévenuë de ces choses , je résolus de la voir , & de prendre avec elle des mesures
pour

(a) 218. Faveur.

pour (a) arracher mon Amant au malheur qui le menaçoit. Je connoissois Alcaris : il m'adoroit : il étoit le neveu de l'Amant d'Elvinie ; & je ne doutois pas qu'il ne me facilitât lui-même une entrevue avec la Maîtresse de son Oncle. Il n'y a rien d'impossible quand on aime ; & je me persuadois aisément que je parviendrois à réussir dans mes projets.

Ce que j'avois prévu arriva. Je n'eus pas plutôt fait connoître à Alcaris (b) l'envie que j'avois d'entretenir Elvinie , qu'il me promit de la satisfaire , quoi qu'il en dût lui arriver. La chose n'étoit pas cependant trop aisée : son Oncle gardoit lui-même les clefs de l'appartement où elle étoit enfermée , & il étoit disposé de façon , qu'il n'étoit pas possible d'y aborder sans en avoir la disposition. Il me promit cependant de tout tenter pour y réussir.

Alcaris

Alcaris avoit trop d'esprit & d'amour pour n'en pas trouver les moyens. Il se cacha la nuit suivante dans l'appartement de son Oncle, prit l'empreinte des clefs, qu'il mettoit sous son chevet, en fit faire d'autres, & m'avertit le soir du jour suivant, que je verrois quand il me plairoit Elvinie. Je fus si (a) transportée de sa diligence & de ce soin obligeant, que je l'embrassai (b) de tout mon cœur. Cette manière d'être reconnoissante acheva de m'acquiescer entièrement Alcaris. Il en fut si satisfait, qu'il m'assura que je pouvois disposer de lui entièrement, & qu'il n'y avoit rien dans la vie dont il ne fût capable pour en mériter de plus grandes.

Nous nous rendimes dès la même nuit chez Elvinie. Elle fut surprise d'une visite à laquelle elle n'avoit garde de s'attendre. A peine lui en eus-je appris le sujet, qu'elle se mit à verser un torrent de larmes : Ah ! Gelindes est perdu !

(a) 221. Faveur. (b) 222. Faveur.

du ! s'écria-t-elle avec une voix entrecoupée ; je ne puis le sauver sans qu'il m'en coûte ce que j'ai de plus cher dans le monde. Ah ! qu'est-ce que vous avez de plus cher que lui ? interrompis-je brusquement. Mon honneur , reprit la sage Elvinie : ce n'est qu'à cette condition qu'on m'accorde la grace du criminel : sans cela , il périt , & je ne puis l'empêcher.

Je demeurai si surprise de la sagesse de cette réponse , que je restai sans réplique. Elle me donna lieu de parcourir tous les traits de ma Rivale : cet examen me fit (a) soupirer. Qu'elle est belle ! me disois-je en moi-même ; pourrai-je jamais me flatter de l'emporter sur une Personne si charmante ? Quand même je serois assez heureuse pour que Gelindes me fût redevable de son salut , pourrois-je encore m'en flatter ? Cette réflexion me menoit à bien d'autres. Il m'est défendu de rien cacher :

6

Ô Ciel ! que ces aveux vont me coûter !

Je fis (a) pendant deux heures, tout ce qu'il est possible de faire pour porter Elvinie à se rendre aux désirs de l'Oncle d'Alcaris. Il n'y avoit que ce moyen pour sauver Gelindes. L'Amant de cette fille s'étoit déclaré nettement sur ce sujet. C'étoit lui-même qui avoit obtenu un délai pour le criminel ; mais passé trois jours, qu'il avoit accordez à Elvinie pour se décider, il devoit laisser aller le cours des choses, & il se terminoit par la mort du coupable. Il en étoit tout autrement en cas qu'elle se rendît : son Amant lui promettoit de faire sauver Gelindes : il en avoit des moyens assurés, il devoit même le lui faire voir, pour lui prouver l'accomplissement de sa parole, & ensuite lui donner une escorte, afin de le mettre à l'abri des poursuites de ses ennemis : telles étoient les pro-

propositions de l'Oncle d'Alcaris. Elvinie m'en fit le rapport elle-même, & il n'y avoit pas un moment à perdre pour prendre les dernières résolutions. La nuit étoit bien avancée; il falloit se retirer avant le jour : je tremblois de le faire infructueusement ; & plus je trouvois de difficulté pour terminer cette affaire, pour moi trop chère, & plus j'étois résolue à tout (a) tenter pour y parvenir.

Le jour qui commençoit à paroître, sans que nous eussions pris aucun parti, nous obligeoit de nous séparer. Comment ! m'écriai-je, en ne pouvant retenir mes larmes ; la fin de cette conférence sera donc la mort fatale qui va faire périr l'infortuné Gelindes ? A quoi servent vos pleurs & vos regrets, continuai-je, en adressant la parole à Elvinie, qui paroïssoit accablée de la plus vive douleur, si vous persistez à ne pas
vou-

vouloir vous résoudre? Ah! que vous êtes cruelle, & que vous sçavez mal aimer! Que n'est-il possible, ajoutai-je, que le salut de ce cher Criminel ne dépendît que de moi! Quelqu'éloignement que j'eusse pour le rachetter aux prix exigé, je (a) sacrifierois tout, ma vie même s'il le falloit, pour l'arracher à la mort qui lui est préparée.

Jalaonda, qui nous avoit écoutées jusques-là sans dire un seul mot, s'approcha alors de mon oreille: Que ne tentez-vous une voye que j'imagine, me dit-elle mystérieusement, pour sauver Gelindes? Et que veux-tu que je fasse? repris-je en la regardant fixement: engager Elvinie, continua-t-elle du même ton, à promettre à son Amant de répondre à ses desirs; & ne seroit-il pas possible alors de vous substituer adroitement à sa place? Tous les vœux par-là ne seroient-ils pas satisfaits?

A

(a) 226. Faveur.

H. G.

A peine eus-je compris ce que vouloit me dire cette Fille , que j'en fis part à Elvinie , sans faire aucune réflexion sur les conséquences du personnage que je (a) prétendois jouer. Cette Amante éplorée, & plus sage que moi , adopta ce projet. Dès que ma vertu ne court aucun risque, s'écria-t-elle, je donne avec transport les mains au salut d'un Amant que j'adore. Je ferai plus : je le laisserai même le maître, continua-t-elle, en me regardant avec un air assez froid, de vous en témoigner sa juste reconnoissance. Il seroit un ingrat , ajouta-t-elle , s'il refusoit de se prêter à des bontez si rares. Après ces mots, il fut convenu qu'on écriroit à l'Amant d'Elvinie ; qu'on feindroit de se rendre à ses desirs ; mais qu'on exigeroit de lui qu'il sauveroit Gelindes dès la même nuit, avec parole, que dès qu'on l'auroit vu, on satisferoit à celle qu'on lui auroit

(a) 227. Faveur.

roit donnée. Je dictai (a) moi-même la Lettre : on me cacha ensuite avec Jalaonda dans un cabinet voisin de l'appartement d'Elvinie, & on renvoya Alcaris, auquel cette intrigue fut célée, après l'avoir prié de revenir me reprendre sur la fin de la nuit suivante.

Dès que je fus seule avec Jalaonda, je fis réflexion à ce que je venois de promettre, & au personnage indigne que j'étois prête à jouer. Juste Ciel ! m'écriai-je, que vais-je faire ! Est-ce Dalamine qui se prête à de pareils emplois ! A quel aveuglement fatal me porte un cruel penchant ! Se peut-il que dans un instant je me laisse aller à d'aussi folles extrémités ! & pour qui encore ? Pour un homme que je connois à peine, auquel je n'ai jamais parlé, & qui brûle pour une autre Maîtresse Grands Dieux ! qu'entrevois-je ! Quelle confusion ne trouvai-je point dans tout ce
qui

qui m'arrive aujourd'hui ! Gelindes peut-il aimer deux personnes à la fois ? Mais que dis-je ? Il n'aime que moi seule : Ses yeux ne me l'ont-ils pas protesté le jour fatal où je l'ai vû pour la première fois ? Ce n'est qu'à sa reconnoissance que je dois imputer ces protestations de tendresse & d'amour pour Elvinie rapportées par elle-même : il lui devoit sa guérison , elle avoit tout fait pour lui ; pouvoit-il faire moins que de flatter sa manie , & de lui promettre de ne jamais l'abandonner ?

Qu'une Amante est crédule , & qu'elle se flatte aisément ! Il n'auroit tenu qu'à moi de concilier tous les événemens rapportez par Jalaonda , & de connoître , en les combinant , qu'il étoit impossible que Gelindes m'eût vû au spectacle : mais l'amour m'avoit jetté dans (a) l'ivresse , & empêchoit les fonctions de la raison & du jugement. J'avois l'esprit (b) rempli

(a) 229. Faveur.

(b) 230. Faveur.

pli de l'idée de celui que j'avois vu à la Comédie: son image (a) regnoit dans mon cœur. Je ne pouvois douter que cet aimable Inconnu ne m'eût fait connoître qu'il m'adoroit: ses yeux sans cesse attachés sur moi, sa langueur, l'empressement qu'il avoit eu à me suivre; tout cela me prouvoit que j'en étois aimée. Je n'agissois que sur ce principe, & je me trompois.

Jalaonda, qui m'envisageoit fixement pendant que j'étois agitée de ces combats, me demanda froidement, si j'avois bien songé à ce que j'allois faire? Je lui répondis, que mon parti étoit pris, & que, dès que Gelindes seroit sauvé, je ferois connoître de quoi j'étois capable. Elle voulut envain sonder ma résolution: je tins ferme, & je ne m'expliquai pas davantage.

Quelques heures après ce discours, Elvinie entra secrètement dans ma chambre: C'en est fait, me

me dit-elle en parlant bas , Gelindes doit être délivré dans un moment ; on va me l'amener : songez à ce que vous avez promis. Vous n'aurez rien à me reprocher , repris-je discrètement ; mais il faut , à mon tour , que je sois convaincuë de sa délivrance ; je le verrai , sans doute. Rien de plus juste , continua Elvinie : de cette porte vitrée , ajouta-t-elle , en me la montrant , vous le reconnoîtrez dans ma chambre , & lorsque vous ferez sûre de ce côté , j'aurai soin de vous prévenir , afin que vous vous trouviez prête à recevoir mon Amant. Il suffit , continuai-je en (a) soupirant : tout le monde sera satisfait.

La nuit étoit bien avancée sans que j'eusse eu aucune nouvelle de Gelindes ; & je commençois à croire , que les projets formez pour son salut n'auroient point leur exécution , lorsque j'entendis entrer doucement dans ma chambre. Dalamine , me dit Elvinie , Gelin-

lindes vient d'arriver , il est dans mon appartement ; il ne tient qu'à vous à présent de le reconnoître : dans un instant ma Suivante vous amenera ici celui que vous devez , selon nos conventions , récompenser de ce service important : vous êtes sans lumière ; j'ai donné de si bons ordres que vous ne ferez pas reconnuë , & il ne vous sera pas difficile de lui en imposer. Adieu : pour moi , je me retire pour jamais.

A peine entendis-je ces derniers mots : mon empressement à voir Gelindes , m'avoit fait approcher de la porte vitrée. Mais quel fut mon étonnement ! Jalaonda , m'écriai-je , vous vous êtes trompée : cet homme n'est pas celui pour lequel mon cœur soupire ; quelque aimable qu'il soit , il s'en faut bien qu'il ait les traits de mon Vainqueur. Juste Ciel ! m'écriai-je , à quelle extrémité mon aveuglement m'a-t-il portée ! & de quels remèdes me servirai-je pour échaper au danger qui me menace ?

ce ? J'allois fans nul égard traverser l'appartement d'Elvinie , & prendre la fuite , lorsque la vûë d'un homme qui survint me retint. C'étoit l'Oncle d'Alcaris. Il parla à Gerlindes à l'oreille , & lui dit fans doute de se retirer. Ensuite il s'écria , où êtes-vous donc , belle Elvinie ? hésiteriez-vous , après la satisfaction que je viens de vous donner , à rendre heureux un homme dont les procedez ont mérité depuis si long-tems son bonheur ? En achevant ce discours , il vint droit au cabinet , attiré par le bruit que fit la porte , à laquelle mon trouble fit faire sans doute un mouvement. Ah ! c'est vous ! continua-t-il en voulant la pousser : d'où vient cette résistance ? Ne sommes-nous pas convenus ? Pendant qu'il achevoit ces mots , la porte , que je ne pouvois plus soutenir , s'ouvrit tout-à-coup , & le mit dans le cas d'entrer brusquement , & de me saisir entre ses bras. Je me défendois vainement : j'allois être la proie

proye de ce Tyran , lorsque Ja-laonda parut tout-à-coup , une bougie d'une main , & un poignard de l'autre. Péririssent à la fois deux Criminels , s'écria-t-elle d'une voix mâle , en nous frappant l'un & l'autre de plusieurs coups. Apprens , Perfide , me dit-elle , en se faisant reconnoître pour mon Mari travesti , que je sçais me venger , & qu'il y a long-tems que j'attendois ce moment pour me convaincre de ta perfidie.

Le sang que je répandis dans cet instant , m'empêcha d'entendre le reste de ces reproches. Je m'évanouis ; & ce ne fut que plus de huit jours après que je repris ma connoissance. Je me retrouvai chez moi , au milieu de mes gens , comme s'il ne me fût rien arrivé : nul d'eux ne me tint aucun discours qui eût rapport aux avantures précédentes. Je ne pus m'empêcher d'être surprise au bout de ma guérison , de recevoir des lettres de mon Mari , qui m'envoyoit de l'argent , m'invitoit à me di-
vera-

vertir, à conſerver ma ſanté, & à lui donner ſouvent de mes nouvelles, avec le même ſtile que par le paſſé. Si je n'avois pas eu des preuves auſſi marquées de mes dernières aventures, je n'aurois pas douté que le ſouvenir qui m'en reſtoit ne fût celui d'un ſonge funeſte : mais ces preuves étoient encore trop fraîches, pour ne pas me perſuader que je devois prendre plus que jamais de juſtes meſures pour me mettre à l'abri de pareils accidens. Mon Mari vivoit : cela devoit me ſuffire, pour me convaincre que ma vie ne ſeroit jamais en ſureté tant qu'il vivroit, ou qu'il ſeroit jaloux. A peine fus-je rétablie du coup cruel qui m'avoit été porté, que je pris mon parti : ce fut de m'enfermer dans un Temple, où je me crus à l'abri de tous les événemens que j'avois lieu de redouter.

Mais en eſt-il contre ſon propre cœur ? A peine fus-je dans la retraite, que le défefpoir de m'y être

être mise, s'empara de mon ame (a). Le souvenir cruel de mon Inconnu reprit avec plus de vigueur son empire. Je le voyois sans cesse devant mes yeux: toutes les idées du péril que j'avois crainé étoient évanouies, parce que je n'en avois plus à craindre; & je n'étois plus (b) occupée que des moyens de sçavoir du moins ce qu'un Amant si cher étoit devenu. Ce désir, disois-je en moi-même, n'est point condamnable; la pitié seule en est le principe. Hélas! j'aimois (c) plus que jamais; & mon Amour étoit d'autant plus violent, que j'étois obligée de le tenir secret.

Quelques mois se passerent de cette sorte: je (d) languissois plus que je ne vivois; mais un événement imprévu qui survint, & qui pensa me faire périr avec toutes celles qui étoient comme moi dans le Temple, vint réveiller des maux que le tems auroit

(a) 233. Faveur.

(b) 234. Faveur.

(c) 235. Faveur.

(d) 236. Faveur.

insensiblement affoiblis, & me rendit plus malheureuse que je ne l'avois jamais été.

Un jour que l'on solemnisoit au Temple une Fête de Junon, le corps de logis qui y étoit attaché, s'écroula tout-à-coup de fond en comble, & ébranla les voutes de ce superbe Edifice. La frayeur que toutes les Vierges en eurent, leur fit prendre la fuite, & fortir du Sanctuaire. A leur imitation, nous les suivîmes, & nous abandonnâmes le Temple. Il n'y eut personne de ceux qui étoient accourus à cet accident funeste, qui ne nous offrît à chacune un azile. Je tombai en mon particulier en partage à un Statuaire, qui m'offrit, avec une bonté sans pareille, sa maison. Dans le trouble où j'étois, j'acceptai l'hospitalité. Il me conduisit dans un appartement très-retiré & très-propre: vous en êtes la maîtresse, me dit-il, dès qu'il me l'eût montré; là vous pourrez continuer vos exercices de piété, comme si vous étiez dans votre Temple (il me

me prenoit pour une des Vierges) & vous serez à l'abri des regards curieux. On avertira du lieu où vous êtes, si vous le désirez: Je suis connu, & je suis assuré que votre première Prêtresse vous laissera chez moi, jusqu'à ce que votre logement soit entièrement rétabli.

Je remerciai mon nouvel Hôte de ses offres gracieuses, & je lui appris que je n'étois que Pensionnaire de la maison qui venoit de s'écrouler. Eh bien, reprit-il, n'importe: je ne m'en tiendrai pas moins honoré: il en resultera un bien extrêmement flatteur pour moi, puisque vos devoirs ne s'opposeront pas au plaisir que je me fais de vous entretenir quelquefois. Après ce discours, le Vieillard m'apprit qui il étoit, & il me montra infiniment d'esprit dans sa conversation. Je ne me trouvais pas peu surprise de me trouver chez ce fameux Belingar, dont la fausse Jalaonda m'avoit parlé, à l'occasion de l'aveuglement de
Ge-

Gelindes. Je ne doutai pas qu'il ne fût instruit de ce qui lui étoit arrivé, & je remis à un autre tems à lui en parler adroitement, afin de m'éclaircir sur quelques doutes qui me restoient à cette occasion.

Belingar m'offrit de me tenir compagnie à souper: je l'acceptai. Il étoit d'une humeur charmante, avoit été autrefois dans le grand monde, sçavoit la nature sur le bout de ses doigts, & son entretien étoit aussi instructif qu'amusant. Il me fit voir, après le souper, plusieurs curiositez physiques, qu'il eut la bonté de m'expliquer: je me couchai ensuite avec une sorte de tranquillité dont je n'avois pas jouï depuis plusieurs années.

Le lendemain, la Prêtresse m'écrivit, de choisir une autre maison, parce qu'il n'étoit pas possible de long-tems qu'elle se chargeât de Pensionnaires. Cette nouvelle me donna de l'inquiétude: je ne pus la cacher à Belingar: il me parut
fi

si fort dans mes intérêts, que je lui fis confidence des raisons qui m'obligeoient à me cacher d'un Mari, soupçonneux au point que j'en craignois à chaque instant la mort. Mon vieil Hôte me rassura, en me disant de rester chez lui, & que j'y serois à l'abri de tous les événemens que je craignois. Je n'ai qu'un fils, me dit-il; je ne veux plus le voir, à cause de ses désordres, & du goût infame qu'il a pour le spectacle. Je suis riche, vous me tiendrez lieu de tout, & je serai trop heureux que vous vouliez bien partager avec moi la fortune qui me reste. L'appartement que je vous ai donné, est une retraite assurée, & quand on viendrait vous y chercher, vous seriez sûre de n'y pas être trouvée.

Effectivement, le séjour dont il me parloit, étoit à l'abri de toutes les recherches. La porte qui y donnoit l'entrée, étoit cachée dans un lambris, & il falloit en sçavoir le secret pour la trouver.

Les jours de l'appartement donnoient dans un chantier rempli de marbre , qui faisoit un cul de sac ; enfin je ne pouvois pas choisir un azile plus assuré.

J'acceptai volontiers les offres de Belingar : je ne pouvois mieux faire dans la situation extrême ou je me trouvois. Sa compagnie avoit pour moi des charmes , aussi-bien que tous les prodiges naturels dont il me regaloit à chaque instant : je ne me lassois point de les admirer , & de me les faire expliquer. La curiosité que je faisois voir à la vûe de toutes ces choses , & la manière dont j'en raisonnois , plurent au Vieillard : il s'attacha à m'expliquer les mystères de la nature , & résolut de me mettre en état de les entendre. Je n'avois rien de mieux à faire , & je me fis une dissipation bien agréable de cette belle étude. En peu de tems mes progrès furent considérables , & ils m'attachèrent bientôt au point , que le souvenir fatal de l'Inconnu commençoit

çoit à se dissiper. Hélas ! quelques mois encore , c'en étoit fait : mais peut-on fuir sa destinée ?

Un jour Belingar vint me trouver dans mon appartement avec un air d'effroi qui me saisit. Pardonnez, me dit-il en tremblant, si j'entre si brusquement : je vous demande une grace. Ce fils malheureux dont je vous ai parlé, vient de tuer un homme : il me demande un azile : on le poursuit, dit-il, & s'il est pris, il n'a point de grace à espérer. Je répondis à Belingar avec empressement, qu'il ne pouvoit mieux faire, & qu'il ne falloit pas perdre un moment de tems à l'y faire entrer.

A peine avois-je achevé ces mots, que le Vieillard fut avertir ce fils, & me l'amena ; mais je n'eus pas plutôt jetté les yeux sur lui, que je jettai un (a) grand cri : c'étoit mon Inconnu, cet homme si cher pour lequel j'avois tant fait de pas, & qui avoit pensé

(a) 237. Faveur.

se être cause de ma perte. Je ne pus l'envisager de sang froid ; mes jambes (a) plierent sous moi. Je voulus prier Belingar de me retenir , & de me faire passer ailleurs ; ma voix (b) mourut au passage , mes sens me quitterent , & je (c) tombai bientôt en foiblesse.

Elle dura si long-tems , que lorsque j'en revins , je me trouvai enfevelie , & comme une personne prête à être portée dans le tombeau. Je jettai un grand cri à cet appareil : ô Dieux ! m'écriai-je , que veut-on faire de moi ? A peine achevois-je ces mots , que je me sentis saisir & baiser la main avec un transport qui m'alarmait : mais quelle fut ma surprise , en reconnoissant cet Inconnu fatal qui sembloit me poursuivre en tous lieux ! Hélas ! m'écriai-je , en le regardant sans colere (d) , que me voulez-vous donc ? N'êtes-vous pas content de tous les maux que

(a) 238. Faveur.

(b) 239. Faveur.

(c) 240. Faveur.

(d) 241. Faveur.

que vous m'avez causez , sans vouloir encore les rendre effectifs ? Ah ! chere Elvinie , reprit l'Inconnu , il est donc vrai , que le Ciel vous rend à mes vœux , & que vous ne m'êtes pas ôtée ! Ah ! j'en serois mort de désespoir. Sçavez-vous bien , que ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous suis attaché , & que depuis le jour fatal où mon cœur s'est rendu à vos premiers regards , je n'ai pas eu un moment de repos ? Sçavez-vous bien aussi , qu'après vous avoir perduë , mon égarement a été tel , qu'il m'avoit porté à imaginer , que toutes les femmes que je rencontrois étoient vous-même ? Mes extravagances à ce sujet m'ont déjà fait renfermer ; j'étois devenu fol , & d'une folie extrême. Une protection que j'avois , a profité d'un rayon de bon sens , pour me faire sortir des lieux où l'on renferme les égarez. Mais que fais-je deux jours après ? Je rencontre une femme , je me jette à ses pieds ; je lui declare ma passion , je la prens pour vous : envain elle m'assure que je lui suis

inconnu, se désigne sous le nom d'Elvinie..... Arrêtez, interrompis-je à ce nom prononcé; quelle est cette Elvinie dont vous me parlez? Une Danseuse respectable, reprit le fils de Belingar. Une aventure qui lui est arrivée il y a quelques mois, a fait connoître combien..... Je la sçais, repris-je, & vous y avez plus de part que vous ne pensez. Cléobule, c'étoit le nom de mon Inconnu, surpris de ce que j'avançois, avoit la bouche ouverte pour en marquer sa surprise, lorsque l'arrivée de son Pere, qui venoit d'être averti de ma résurrection, fit changer notre entretien. Il parut transporté de ma sortie du tombeau. Loué soit le Ciel propice, qui vous rend, me dit-il, à nos vœux! Tout étoit fini pour moi, & en vous perdant, je perdois ce que j'avois de plus cher. Je témoignai au bon Vieillard ma reconnoissance pour sa tendre affection: après ces complimens, je le priaï, aussi-bien que son fils, de me laisser lever, afin de me dé-

débarasser des vêtemens lugubres dont les *Pleureuses* (*) m'avoient décorée. On me laissa : je m'habillai ; & dès que j'eus fait connoître que j'étois en état de recevoir mes Hôtes, ils rentrerent, en me renouvellant la joye extrême & sincere qu'ils avoient de la bonne santé que je semblois avoir conservé, malgré l'assaut affreux dont elle avoit été assaillie. L'entretien roula sur les raisons qui obligeoient Cléobule à se cacher. J'appris par ce récit, que la passion que je lui avois inspirée, l'avoit porté à mille extravagances, pour lesquelles il avoit été renfermé ; mais que la dernière lui ayant fait faire une declaration la plus vive à Eivinie, prise encore pour moi, lui avoit occasionné un différent avec Alcaris, qui en étoit devenu Amoureux, & que jaloux de ses transports pour sa Maîtresse, ils s'étoient pris de paroles, & s'étoient battus à l'occasion d'u-

(*) Femmes préposées pour ensevelir les morts.

d'une défense faite par ce dernier, de ne jamais paroître aux yeux de cette belle Fille: enfin le combat s'étoit terminé par la mort d'Alcaris.

Belingar prit occasion de tout ce que son fils conta à ce sujet, pour déclamer contre l'amour, & pour porter Cléobule à se corriger de la pente qu'il avoit à cette passion. Quelqu'éloignement que j'eusse à le seconder, je le fis politiquement, & lui représentai l'inutilité des soins qu'il m'avoit vouez. C'étoit le moins que je pouvois faire, en considération des bontez avec lesquelles Belingar en avoit usé jusques-là avec moi; mais il étoit dit que je devois le payer d'ingratitude, & cela ne tarda pas à arriver.

Cependant mon Mari, qui avoit appris que je m'étois retirée dans un Temple de Vestales, & qui, à cette nouvelle, n'avoit témoigné aucun mécontentement, ne sçut pas plutôt que j'en étois sortie par l'accident dont il a été parlé, qu'il donna des ordres si
pré-

précis de s'informer de ce que j'étois devenuë, que je commençai à m'en inquiéter. Belingar, qui m'affectionnoit toujours de plus en plus, eut beau me rassurer sur mes craintes légitimes, en me protestant que l'azile où j'étois ne pouvoit pas être plus assuré; je ne voulus pas le risquer. Je lui dis en secret, qu'il falloit m'en trouver un autre, & que je n'en imaginerois pas un plus sûr, que celui de retourner chez les Prêtresses de Junon, qui, depuis que j'étois chez lui, avoient rebâti, & étoient en état de me recevoir. J'exigeai de lui, qu'il cacheroit à son fils ma retraite: il me le promit, agit en conséquence de mes prières, & trois jours après il m'avertit, que la nuit suivante il me conduiroit au Temple.

Cette nouvelle, que j'avois désirée par bien de raisons où ma vertu entroit pour quelque chose, me parut la plus (a) cruelle

(a) 242. Faveur.

de celles que j'eusse reçues de ma vie. Je m'étois accoutumée à voir Cléobule, à (a) l'aimer & à (b) m'amuser de ses douceurs. Je me sentis (c) révoltée contre moi-même, lorsque je me figurai que j'allois le perdre, & que je ne le verrois peut-être jamais. Mille réflexions, plus tristes les unes que les autres, vinrent tour à tour (d) m'affliger. Je m'en trouvais si (e) accablée, que je ne pus retenir mes larmes, & je leur (f) donnai, hélas ! un libre cours.

Malgré tout ce que je pus faire pour empêcher qu'elles ne fussent entendues, Cléobule en fut frappé : il travailloit dans une chambre voisine ; effort que j'avois obtenu de lui, pour complaire à son Pere. A peine crut-il que je me plaignois, qu'il fut à mes pieds. Ô Ciel ! s'écria-t-il, en me voyant en larmes, Dalamine pleure, & j'en ignore les raisons ! Serois-je assez mal-

(a) 243. Faveur.

(b) 244. Faveur.

(c) 245. Faveur.

(d) 246. Faveur.

(e) 247. Faveur.

(f) 248. Faveur.

malheureux pour y avoir donné lieu, ou mon Pere? Cessez vos inquiétudes, repris-je en essuyant mes larmes; je n'ai qu'à me louer de tous les procédés qu'on a pour moi: gardez-vous bien de me soupçonner d'ingratitude. Je vous (a) aime, Cléobule, & voilà la cause de mes larmes. Que je suis malheureux! reprit ce Jeune-homme; vous convenez que vous m'aimez, & vous versez des pleurs! que dois-je en augurer? Ah! sans doute vous combattez un penchant qui fait ma félicité. Vous en triompherez, Dalamine, vous en triompherez, hélas! & vous ne m'aimez plus.

La manière touchante avec laquelle Cléobule prononça ces derniers mots, son regard triste, ses yeux mouillés, sa voix foible & entrecoupée, & l'accablement universel dont il étoit abattu; tout cela (b) m'attendrit, me bouleversa, & me fit une pitié extrême.

Que

(a) 249. Faveur.

(b) 290. Faveur.

Que deviendra-t-il donc, me disois-je en moi-même, lorsque je l'aurai quitté? A quel excès de désespoir ne se portera-t-il pas dès qu'il apprendra ma retraite, puisque la simple apparence de mon éloignement est capable de le réduire à ce point? Hélas! que vais-je (a) faire? Il n'y pourra résister; il mourra, & j'en ferai la cause. Pourrai-je vivre dans l'incertitude de son sort? Si j'apprenois qu'il m'oubliât, que ne (b) deviendrois-je point? Mais si sa mort parvenoit jusqu'à moi, que deviendrois-je? N'aurois-je pas à me la (c) reprocher éternellement?

Je fus si (d) frappée de cette idée, que sans faire attention que je me décelois moi-même, je m'écriai dans mon transport: Non, cher Amant, le projet est rompu, je ne vous (e) quitterai point; en vain je l'ai promis à votre Père.

(a) 251. Faveur.

(b) 252. Faveur.

(c) 253. Faveur.

(d) 254. Faveur.

(e) 255. Faveur.

re. Ah ! que viens-je d'entendre ! s'écria Cléobule en se jettant à mes genoux : j'étois donc à la veille de vous perdre ? Vous pouviez avoir cette cruauté ? Ah ! Dalamine , quelle rigueur ! y avez-vous bien pensé ? Non , non ; si vous m'aviez aimé , l'idée même ne vous en fût pas venuë : vous vous fussiez mise à ma place Ah ! c'est parce que je m'y mets , ingrat , continuai-je , en le faisant relever & en (a) souffrant qu'il me baisât la main , que je (b) revoque l'arrêt que je m'étois prononcé. Non , Cléobule , je ne (c) puis vous quitter , ajoutai-je ; je sens par la foiblesse que j'ai (d) pour vous , qu'il vous en coûteroit trop. J'ai donné ma parole ; je devois partir cette nuit : je vais la (e) dégager : tranquillisez-vous donc , cher (f) Amant , continuai-je en lui ferrant (g) la main ,

(a) 256. Faveur.

(c) 258. Faveur.

(e) 260. Faveur.

(g) 262. Faveur.

(b) 257. Faveur.

(d) 259. Faveur.

(f) 261. Faveur.

main, puisqu'il est dit qu'il faut que j'aime, je (a) ne me tourmenterai plus à combattre ma passion. Jouissez en paix de ce dernier aveu : qu'il soit fait pour jamais, & que nous nous (b) aimions toujours.

Je ne pus m'empêcher de (c) rougir en proférant ces derniers mots. Cléobule, trop amoureux pour ne pas s'appercevoir du trouble qui m'agitoit, osa me dérober un (d) baiser. Vous voulez donc me perdre? lui dis-je, avec un air trop (e) tendre pour lui en imposer. Si vous m'aimiez véritablement, ô Cléobule, vous porteriez-vous à de pareils excès? Non, sans doute, vous menageriez ma foiblesse, & seriez au contraire le premier à la soutenir, & à me préserver des suites funestes d'un trop tendre égarement.

J'avois beau me défendre, & me servir

(a) 263. Faveur.

(b) 264. Faveur.

(c) 265. Faveur.

(d) 266. Faveur.

(e) 267. Faveur.

servir de toutes les expressions les plus propres à persuader, le trop pressant Cléobule me laissoit à peine le tems (a) de me reconnoître. La vivacité de son amour me jettoit dans (b) un embarras affreux. Il avoit saisi une de mes mains, & malgré mille efforts, je ne pouvois (c) parvenir à la dégager. Que ne fuyois-je!

..... Hélas! Seigneur, pourquoi me forcez-vous à de tels aveux? Que vous dirai-je? J'abandonnai (d) cette main tant désirée, l'Ingrat en fit son (e) propre, & son bien le plus doux.

Je gémissois en secret de l'ascendant fatal qui me dominoit, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup. Fuyez, fuyez, s'écria Belingar effaré, regagnez votre azile; votre Mari a découvert..... Mais que vois-je? s'écria-t-il, en reculant deux pas; mon fils à (f)

VOS

(a) 268. Faveur.

(c.) 270. Faveur.

(e.) 272. Faveur.

(g) 274. Faveur.

(b) 269. Faveur.

(d) 271. Faveur.

(f) 273. Faveur.

vos pieds ! Ah ! Dalamine , à quoi vous exposez-vous ? Il n'eut pas le tems d'achever , & moi de retirer(a) ma main , que mon Mari , armé d'un cimeterre , parut subitement. Ah ! Perfide , s'écriait-il , en voulant me porter un coup que son saisissement rendit inutile ; je te retrouve enfin Il ne put achever. La colere qui lui glace les sens le rend immobile ; sa fureur est vaine , le cimeterre échape de sa main. Mon Amant , avec une présence d'esprit inimitable , se dégage , le ramasse , me fait signe de fuir , & paroît prêt d'assurer ma retraite. Belingar me donne le bras , m'engage à profiter de cet heureux moment , & je suis bientôt à couvert dans l'azile secret , du malheur affreux qui me menace. Toutes ces choses se firent en moins de tems que je n'en ai mis à les rapporter.

A peine fus-je à l'abri des fureurs de mon Mari , que Belingar
eut

eut lieu de me faire de justes reproches. Il me demanda avec un sang froid qui me surprit, si je me sentoie assez de constance pour ne jamais démentir la passion que j'avois pour son fils ; m'assurant qu'en ce cas il alloit travailler à me le donner pour Epoux. Votre Mari, continua-t-il, après ce qu'il a vu, ne feindra point de vous répudier ; en tout cas, vingt-mille sequins d'or que je vais lui offrir (car je connois son amour pour l'argent) acheveront de le déterminer. J'étois si confuse d'un côté, & si remplie d'effroi de l'autre, qu'à peine eus-je la force de lui répondre. Enfin, pressée de me décider, je consentis avec joye à ses offres. Mais ne craignez-vous pas, lui dis-je ensuite, que le juste courroux qui anime mon Epoux contre moi, ne tombe en mon absence (a) sur Cléobule ? Non, reprit Belingar avec confiance, mon fils est brave, & sçait se défendre. D'ailleurs,

(a) 276. Faveurs.

leurs, son adversaire est défarmé :
tranquillisez-vous donc ; dans un
moment vous sçauvez le reste. En
achevant ces mots , le Pere de
mon Amant sortit , & il ne fut
pas long-tems sans reparoître à
mes yeux.

Vous attendez-vous, Seigneur,
continua Dalamine en versant un
torrent de larmes , au dénouë-
ment extraordinaire de cette fa-
tale histoire ? J'étois dans une (a)
impatience inexprimable de ce
que Belingar avoit opéré , & j'at-
tendois son retour comme le mo-
ment qui alloit (b) décider de
ma destinée, lorsqu'il reparut, ac-
compagné de mon Mari. Je jet-
tai un cri à cette vûë , & je vou-
lus fuir : Rassurez-vous, Dalami-
ne, me dit le Pere de Cléobule
en me retenant ; votre Epoux ne
vient point ici vous punir de vos
offenses. Il vous en offre le par-
don, & vous promet de ne s'en
jamais ressouvenir. Envain je l'ai
fondé sur l'offre dont je vous
avois

(a) 277. Faveur. (b) 278. Faveur.

avois parlé : il ne veut point vous perdre ; il compâtit à vos foiblesses, s'en accuse lui-même, & prétend y avoir donné lieu : d'ailleurs mon fils, Dalamine, le croiriez-vous, a été le premier à travailler à votre paix, & vient d'engager sa parole qu'il ne vous reverra jamais.

J'étois si surprise de ce que Belingar m'apprenoit, & si effrayée d'un changement si extraordinaire, que je ne trouvois point de réponse à faire. En effet, quel prodige en un moment avoit pu, d'un Mari outragé, & justement jaloux à l'excès, en faire un Epoux tendre, compâtissant & sans ressentiment ? Je ne pouvois comprendre d'un autre côté, comment il se pouvoit que ce Cléobule, qui sortoit d'auprès de moi, il y avoit un instant, le plus amoureux des hommes, fût devenu si froid, & qui plus est, le médiateur entre mon Epoux & moi. J'avois mille peines à me l'imaginer : cela n'étoit cependant que trop vrai.

L'in-

L'ingrat s'étoit opposé lui-même aux désirs de son Pere. Ma vñe, au lieu d'entretenir sa flamme, avoit éteint son amour : Est-il rien de plus traître ! Je ne trouvai point d'autre parti , que celui d'embraser aveuglément celui qui m'étoit offert. C'étoit tout risquer. Il étoit naturel de-penser, que la paix qui m'étoit offerte n'étoit qu'un prétexte à me faire la guerre la plus cruelle : je n'avois pas autre chose à espérer. Je franchis courageusement le pas , & cela parce que j'étois aigrie sans doute par mes malheurs. N'étoient-ils pas au comble ? Que pouvoit-il m'arriver de plus ? Je crus même devoir aller au devant de la punition , & laisser terminer une vie qui m'étoit devenuë à charge. Dans cet esprit je suivis mon Epoux. Je m'attendois en rentrant, que les reproches, ou peut-être la mort , alloient terminer mes tristes aventures : je me trompai encore. Au lieu de procedez pareils, je ne reçus que des marques

ques de bonté. Ce qui devoit me perdre, fut le commencement de mon bonheur. Mon Mari doux, poli, complaisant, ne se vengea de mes offenses que par des bontez continuelles : plus il m'en accabloit, & plus je me reprochai de les avoir si peu méritées. Je m'attachai à mon tour à lui faire oublier le passé. Je commençois même à y réussir, & je me trouvois plus heureuse que je n'aurois jamais dû l'espérer, quand l'Edit m'obligea de le quitter, pour obéir aux ordres de Votre Majesté. Voilà, Seigneur, finit Dalamine en versant quelques larmes, le détail de ma triste vie. Plaise au Pere de la lumiere qu'il demeure dans un oubli éternel!

A-t-on jamais entendu, s'écria le Roi, lorsqu'elle fut retirée, une Histoire aussi folle que celle que vient de nous conter cette Femme! Eh bien, *Crofelivesgol*, continua *Tanitbudan*, en lui frappant sur l'épaule, qu'en pensez-vous? Vos conjectures étoient-elles justes;

tes; & croyez-vous qu'à l'avenir je doive m'y arrêter? Non, Seigneur, reprit le premier Ministre, je m'en tiens à mon système, & je n'en sortirai plus. Vous ferez fort bien, continua le Roi en souriant; mais vous feriez encore mille fois mieux, de quitter un dessein que vous serez obligé d'abandonner tôt ou tard: mais je ne veux pas vous y obliger. Je compte déjà avoir beaucoup gagné, de vous avoir mis au point de ne plus oser vous fier à vos propres idées. Le jour suivant nous menera plus loin. Regagnons pour le présent le Palais; il est tard, & je ne veux pas que personne des miens soupçonne que j'aye aucune intelligence à *Lodeorbarli*. Si pareille chose arrivoit, on m'en feroit un crime; & sa malignité iroit assez loin, pour répandre que je ne me suis rendu maître de toutes les Femmes de mon Royaume, sous prétexte d'antipathie pour elles, que pour en jouir plus commodement.

Oh! pour cela, Seigneur, reprit

prit *Crofelive/gol* en suivant le Roi, qui reprenoit le chemin du sol-terrain; c'est ce qui s'appelle pousser bien loin l'opinion que vous avez de la malignité humaine. Pas tant que vous vous l'imaginez, repartit *Tanitbudan*. D'ailleurs: les apparences ne seroient pas si éloignées de ces conjectures. Je tiens sous la clef toutes les Femmes de mon Royaume; je disparois les nuits de mon Palais; qu'en jugeriez-vous, vous-même, si vous n'étiez pas instruit, ou si vous ne me connoissiez pas mieux? Je n'ai rien à répondre à cela, poursuivit le Ministre, & Votre Majesté abonde si naturellement en conséquences infailibles, qu'il est bien difficile d'y repliquer. Je vous sçais bon gré, continua le Roi, de votre complaisance; je ne désespère pas, après quelque examen de plus, de vous trouver enfin tel que je vous désire. Je vais plus loin. Je me flatte même de vous voir un jour aussi ennemi du Sexe que je le suis moi-même. Ce seroit beaucoup dire,
CON-

continua *Crofelivesgol* : je l'ai aimé avec bien de l'excès, je l'avoue; mais si je ne craignois d'envénimer une haine déjà trop marquée, je ferois connoître à Votre Majesté, que je ne suis pas si fort son Partisan qu'elle se l'imagine. Ah! ah! s'écria le Roi en éclatant de rire, se pourroit-il que vous eussiez été la dupe quelquefois en votre vie de ce Sexe perfide? Que trop, Seigneur, poursuivit le Ministre. Tel que vous me voyez, j'ai essuyé de la part des Femmes, tout ce qu'on peut en essuyer de plus scélérat. Ah! je veux, s'écria vivement *Tanitbudan*, que vous me fassiez part de ces choses. Nous avons plus d'une heure, avant que nous ayons regagné le degré: ce récit abrégera agréablement la fatigue du chemin. *Crofelivesgol* s'étoit trop avancé pour oser s'en dédire: il crut devoir faire les choses de bonne grace; & pour ne pas faire attendre plus long-tems son Maître, il parla en ces termes.

HIS-

HISTOIRE

DE

CROSELIVESGOL,

Contenant depuis la deux-cens soixante-dix-neuvième Faveur , jusques à la trois-cens cinquante-neuvième.

CE n'est pas sans rougir, Seigneur, commença le premier Ministre, en se frottant le front, que j'ose vous faire le détail de mes aventures amoureuses. Elles sont en si grand nombre, & remplies de tant de sortes d'événemens, que je ne sçais si ma mémoire pourra suffire à me les rappeler. Votre Majesté reconnoîtra dans ce récit, à quels désordres l'amour peut nous porter, lorsqu'il est absolu dans un cœur, & qu'il en a banni la raison. J'en ai fait une longue & pénible expérience. Je me persuadois autrefois, après les premières perfidies

Tome II.

K

es-

essuyées de la part de ce sexe enchanteur, que je sçaurois le quitter & l'abandonner pour jamais quand je le désirerois ; mais, ô trop foible espoir ! je ne me connoissois pas moi-même ; & il a fallu un long cours d'années pour m'apprendre à le bien connoître, & pour parvenir à m'en sevrer enfin pour toujours.

J'avois plus de vingt ans, lorsque mon Pere, premier Ministre du feu Roi, me fit entrer dans le monde. Jusques-là je ne le connoissois que par ses plus mauvais côtez. La vie retirée & laborieuse que ce Pere habile m'avoit fait mener depuis que je me connoissois, & les dégoûts qu'il m'en donnoit dès lors, en me le représentant comme un tissu de peines & d'embarras, me le fit regarder, lorsque j'y entrai, comme un labyrinthe épineux, où, malgré mes préceptes, je m'égarerois tôt ou tard. Dans cette prévention, je tremblai lorsque j'arrivai à la Cour. Tout me parut fardé, politique & trompeur. Je me défiois de
tout

tout le monde en général. Je fuyois les femmes par dessus le reste ; & je me craignois enfin moi-même, plus que l'on ne peut se l'imaginer.

Un jour, en revenant de la chasse, que je regardois alors comme le plus grand des plaisirs, j'entrevis un mouvement dans un taillis, qui me persuada que quelque bête fauve s'y étoit retirée. J'avantai avec beaucoup de précaution, un pieu à la main, dans l'espérance d'y surprendre l'animal, & de me dédommager par cette prise, du malheur que j'avois eu ce jour de ne rien rencontrer. Mais à peine fus-je à quelques pas de ce lieu solitaire, que j'entrevis une jeune personne qui se déshabilloit, & qui, selon les apparences, alloit se baigner dans un bassin dont l'eau étoit aussi claire que le cristal. Je me sentis à cette vûe un certain je ne sçais quoi, que je n'avois jamais ressenti. C'étoit la première fois que j'avois envisagé une Fille. Mon Pere m'avoit tant recommandé de

ne jamais me mettre dans ce cas , & de fuir un Sexe , qui , disoit-il , étoit la cause pernicieuse de tous nos égaremens ; & il avoit ajouté à tous ces avis salutaires , une précaution si exacte de m'occuper sans cesse , que je n'avois osé , jusques - là , faire attention à aucune Femme. Pour cette fois , je ne fus pas le maître de me défendre de ma curiosité. Celle que j'avois devant mes yeux me plut tellement , il étoit si facile de me satisfaire , & j'étois si persuadé que cette action seroit ignorée , que je m'abandonnai au plaisir secret que je pouvois me donner. L'idée seule m'en causoit tant , & faisoit un effet si doux sur mon imagination , que je ne doutai pas que je n'en düssé ressentir bien davantage lorsque j'aurois satisfait ce désir. Prévenu de ces mouvemens , je me glissai avec adresse derrière un arbrisseau qui bordoit le canal ; je mis ventre à terre , & je regardai de tous mes yeux.

La jeune personne étoit déjà déchaussée , & se baignoit les pieds
avec

avec les graces les plus attrayantes. Ils étoient plus blancs que la neige ; je me plaisois très-fort à cet examen. Elle soupiroit cependant de tems en tems, & paroïssoit avoir l'esprit agité. Après s'être lassée de se tenir si longtems dans la même posture, elle rattacha ses jupes à sa ceinture, s'assit sur le bord du bassin, revêtu d'un gazon, & mit les jambes dans l'onde. Après les avoir lavées avec la main quelque tems, elle les retira, & se coucha sur le côté, sans retirer ses pieds de l'eau ; ensuite elle parut s'assoupir, ou du moins elle rêvoit profondement. J'étois au désespoir. Dans cette attitude elle me déroboit une partie de ses charmes : j'aurois bien voulu qu'elle se baignât tout-à-fait.

Le peu que j'avois vû, m'avoit fait une telle impression, que je désirois, sans sçavoir quel étoit l'objet de mon désir. Il me sembloit que j'en avois de bonnes raisons ; mais j'étois encore trop

novice pour pouvoir les bien définir.

Qui croiroit, après le dessein formé de voir & d'examiner, que je fermai les yeux quand il me fut permis de les satisfaire? O respectable innocence, vous regniez encore dans mon cœur!

La jeune Fille, après avoir resté quelque tems couchée, s'étendit comme une personne qui veut dormir, & puis, tout-à-coup, ôta son mouchoir, & se mit en devoir de se mettre à son aise. Tant qu'elle resta couverte, je n'avois point cessé de la regarder; mais dès qu'elle fut prête à se déshabiller pour entrer entierement dans le bain, la honte me fit monter le rouge au visage; un tremblement, dont je n'étois pas le maître, m'agita tout le corps; je ne pus y tenir; je me retirai, & je ne vis rien de plus.

A peine fus-je à trente pas de cet endroit fatal à mon repos, que je me repentis de m'être privé avec si peu de courage d'un plaisir

plaisir que mon imagination m'avoit suggeré si grand. Je fus honteux alors de l'avoir trop été : je ne rougis plus de ce rouge innocent, mais de dépit de ce que j'avois rougi : un reste de vertu voulut combattre, mais le cœur étoit ulceré, le mal étoit sans remède ; il me porta tyranniquement à retourner voir la belle Fille. Je revins sur mes pas, je me coulai dans le taillis avec les mêmes précautions ; mais le tems que j'avois perdu à aller & à revenir, avoit consommé le sien ; elle n'y étoit plus.

Je m'en revins au logis avec une tristesse extraordinaire ; j'avois toujours présente à mon imagination la belle Fille ; je ne pouvois me lasser d'y songer : je la voyois telle qu'elle s'étoit montrée à mes yeux, & je me rappellois jusqu'au moindre de ses gestes ; sur-tout celui de ce mouchoir ôté me faisoit la plus vive impression. Le sommeil termina enfin ces agitations ; mais à peine fus-je réveillé, que je résolus de retourner

dès le même jour au même endroit, & de tâcher d'être plus hardi & plus heureux que la veille.

Trois jours entiers se passerent, sans que je pûsse parvenir à la retrouver. Envain me mis-je en embuscade près le taillis ; elle n'y parut plus. Au désespoir & de plus en plus obsédé de l'idée qui m'accompagnoit en tout lieu, je cherchai cette jeune personne dans tous les environs, mes recherches étoient vaines. O Soleil, m'écriai-je, dont la chaleur précieuse nous donne la vie, & nous la conserve, faites-moi voir encore une fois la belle Fille, & je ne vous demanderai plus rien.

Ma priere sembla être exaucée le quatrième jour. Je passois le matin dans un sentier du bois qui aboutissoit vers le taillis fatal, lorsqu'au détour je l'entrevis qui venoit à moi avec précipitation. O vous, qui que vous soyez, me dit-elle dès qu'elle m'aperçut, avec un son de voix charmant, n'avez-vous point rencontré mon joli Mouton blanc ? Non la Belle,

re-

repris-je en m'avancant vers elle ; mais si vous voulez , je vous aiderai à le chercher. Volontiers , reprit-elle ; car je mourrois de chagrin si j'étois assez malheureuse pour ne pas le retrouver.

Je bénis le Ciel de l'occasion qu'il me procuroit pour avoir lieu de faire connoissance avec la jeune Bergere : je résolus d'en profiter pour l'entretenir. En marchant elle m'apprit , qu'elle étoit du hameau voisin , & qu'elle faisoit paître ordinairement son troupeau dans les environs.

Nous courumes deux heures sans retrouver le Mouton blanc. Que je suis malheureuse ! s'écrioit-elle , persuadée que nos recherches étoient vaines. Vous verrez qu'on m'aura pris mon joli Mouton pendant que je dormois à l'ombre de ce tilleul , près de la claire fontaine où s'abreuve mon troupeau. Retournons vers cet endroit , ajouta-t-elle ; ne se pourroit-il pas qu'il y fût revenu ? Sa conjecture fut juste : le petit Animal y étoit de retour. A peine :

l'eût-elle entrevû, qu'elle courut à lui, & lui fit mille caresses. Le Mouton baissoit les oreilles, & les recevoit en bêlant: il sembloit qu'il ressentît de la joye; & j'enviois son bonheur.

Je passai presque toute la journée près de Clarinette, c'étoit le nom de la Bergere, & je ne la passai qu'à la considérer & à parler de choses indifférentes. J'aurois bien voulu m'expliquer sur les mouvemens qu'elle m'inspiroit, mais je ne sçavois comment m'y prendre, & dès que je voulois ouvrir la bouche, la honte me retenoit, & me la refermoit.

Quelques jours se passerent de cette manière: dès que j'en étois éloigné, je faisois les plus beaux projets du monde pour le lendemain. Je devois m'expliquer: ma déclaration même étoit étudiée; mais à peine la revoyois-je, que ma timidité me reprenoit, & que j'avois tout oublié.

Enfin je profitai d'une occasion que Clarinette m'offrit elle-même, pour lui apprendre que je
l'ai-

l'aimois. L'on devoit solemniser le premier jour de la Lune une fête, à l'occasion d'un prodige qui avoit paru sur le lac voisin, dont l'onde avoit semblé une nuit resplendissante & couverte de rayons. On jugea que ce lieu étoit sacré, & que cette Déesse y avoit fait son séjour. Dans cet esprit, on crut devoir y faire un sacrifice; & il devoit être offert par toutes les Filles du hameau voisin. Chacune, à l'envi l'une de l'autre, se préparoit à y paroître avec éclat. Les Prêtresses d'un Temple voisin, consacré à la Lune, avoient choisi les plus aimables, pour présenter à la Déesse une offrande. Clarinette avoit été destinée pour y paroître des premières, à cause de sa beauté. Elle me l'apprit avec transport; mais en même tems elle me fit part de son chagrin à ce sujet. Ses Parens étoient pauvres, & peu en situation de lui fournir tout ce qui étoit nécessaire pour la faire paroître à cette cérémonie avec l'éclat qui convenoit. Sa ro-

de, qui devoit être de fin lin, plus blanche que la neige, pour la distinguer de ses Compagnes, n'étoit que d'une toile ordinaire: cause plus que suffisante pour lui donner de la tristesse. Je l'aimois déjà trop pour ne pas la faire cesser. Je résolus de suppléer à tout cela, & dès le lendemain je lui envoyai un paquet, dans lequel j'avois fait mettre tout ce qui pouvoit servir à la rendre brillante, & à la faire distinguer à la solennité où elle se devoit trouver.

Mon attention & le présent la transporterent de joye. Elle me la fit connoître en des termes qui me prouvoient à quel point elle y étoit sensible. Je crus l'occasion si favorable, que je lui déclarai avec les termes les plus soumis, le goût qu'elle m'avoit inspiré. Ma déclaration (a) fut, on ne peut pas mieux, reçue. Cet heureux succès m'enhardit. Je continuai à lui rendre mes soins, & je ne fus pas long-tems sans jouir

de

de la douceur de m'entendre faire l'aveu, que j'étois autant (a) aimé que j'aurois osé le désirer.

J'étois heureux ; je jouissois tous les jours du bonheur de (b) voir ma Clarinette ; & il n'y en avoit aucun que je ne lui fîsse quelque joli présent. J'y étois d'autant plus porté, qu'à chaque fois que je lui en présentois, elle les payoit d'une (c) petite faveur ; tantôt elle me (d) donnoit sa jolie main à baiser, une autre fois elle me permettoit que je (e) misse la mienne dedans la sienne. Quand le bienfait étoit plus considérable, la Folette (f) levoit un coin de sa gorgerette, me laissoit entrevoir (g) quelques beautés, & puis, d'un petit soufflet (h) amoureux, me punissoit, disoit-elle, de ma curiosité. Souvent elle avoit la malice de me couvrir les (i) yeux d'une

(a) 280. Faveur.

(c) 282. Faveur.

(e) 284. Faveur.

(g) 286. Faveur.

(i) 288. Faveur.

(b) 281. Faveur.

(d) 283. Faveur.

(f) 285. Faveur.

(h) 287. Faveur.

d'une main, & de me faire des mines (a) voluptueuses de l'autre, en m'apprenant (b) finement ce qu'elle faisoit, & en me faisant (c) honte de la stupidité que j'avois de ne pas (d) regarder à travers ses doigts. Je feignois toujours de n'avoir rien vû; je ne me vanterois pas que je (e) profitois de ce qu'elle m'indiquoit (f) elle-même: je n'avois garde; j'imaginois qu'elle n'y feroit pas retournée, & je (g) goûtois trop de plaisirs à tous ces jolis momens, pour me mettre dans le cas d'en être privé. Que de douceurs, hélas! ne goûtois-je pas dans cet aimable commerce! jamais je n'en ai ressenti dans les suites qui puissent leur être comparés.

Un jour que j'étois resté plus tard qu'à l'ordinaire avec elle, & que, couché à côté d'elle sur l'herbette,

(a) 289. Faveur.

(b) 290. Faveur.

(c) 291. Faveur.

(d) 292. Faveur.

(e) 293. Faveur.

(f) 294. Faveur.

(g) 295. Faveur.

bette, je l'affluerois de la tendresse la plus vive, elle se leva tout-à-coup éperduë, en me disant de m'éloigner au plus vîte, entre-voyant, disoit-elle, son frere, qui la feroit battre à son retour, s'il me surprenoit avec elle. J'obéis avec précipitation; j'aimois trop ma Bergere pour lui occasionner le moindre chagrin.

Le lendemain fut un jour de douleur pour moi. Je n'osai m'approcher de Clarinette; son frere étoit à côté d'elle, & je jugeai à la grosseur du troupeau qui païssoit dans la prairie où l'un & l'autre étoient assis, qu'il ne me seroit pas possible de la voir de la journée. Prévenu de cette idée, je m'en retournai tristement. C'étoit la première absence dont j'avois souffert depuis que j'étois amoureux, & je ne pouvois m'en consoler.

Il fallut cependant m'y accoutumer. Huit jours consécutifs ressemblerent à celui-ci: ce frere ne la quittoit plus, & je ne sçavois qu'en penser. Ah! sans doute,
me

me disois - je, il a été informé de mes visites; il craint que je ne revoye sa sœur; & pour m'en empêcher, il ne la quittera plus: ô Ciel! ajoutois-je, que deviendrai-je? Si cela est, je ne pourrai y résister: j'en mourrai de douleur.

Je fus si pénétré de ces réflexions, que je résolus, à quelque prix que ce fût, de joindre Clarinette, pour convenir de la manière dont je devois me gouverner avec elle dans les suites, pour continuer à la voir. Ce cruel frère n'y sera peut-être pas toujours, me disois - je, ou du moins arrivera-t-il un moment où il s'éloignera. Dans cet esprit, je me fis un principe de me cacher aux environs des endroits où se tiendrait Clarinette, & de profiter du premier instant favorable, pour lui faire part des peines que je souffrois de ne la plus voir, & pour l'engager à m'en fournir de nouveaux moyens.

Dès le lendemain je me mis en embuscade derrière des arbustes qui formoient une haye à un ruisseau,

seau, sur les bords duquel elle se tenoit ordinairement ; à peine le soleil fut-il levé, que je l'entrevis de loin, qui chassoit, avec son frere, le troupeau dans la prairie, où je les vis arriver. J'étois, on ne peut pas mieux placé : je pouvois non seulement les voir à mon aise, sans en être entrevû, mais encore les entendre s'ils parloient. Il n'y avoit qu'une seule chose que je craignois ; c'étoit les chiens du troupeau : mais le ruisseau étoit large, cela pouvoit leur dérober le sentiment. Je ne tardai pas à connoître que ma conjecture étoit juste ; ils vinrent boire, leverent le nez, mais j'en fus quitte pour de simples inquiétudes de leur part, ils retournerent à la plaine, & je me trouvai parfaitement tranquille de ce côté.

La première chose que firent Clarinette & son frere, fut de déjeuner. Je ne fus pas peu surpris des attentions de ce frere ; il prévenoit sur tout sa charmante sœur. Un couteau lui échapa des mains ; il se pressa de le ramasser, l'essuya
&

& le lui présenta , avec une politesse peu commune : cela me donna lieu de l'examiner. Il étoit en homme , ce que Clarinette étoit en fille : grand , bien fait , & de la plus heureuse physionomie du monde ; son ajustement , tout simple qu'il étoit , avoit un air distingué & galant ; en un mot , il m'auroit plu , si sa présence importune n'eût dérangé tous mes projets amoureux.

Mais je ne tardai pas à changer de sentimens sur son compte : quel frere , juste Ciel ! A peine le déjeuner fut-il achevé , qu'il prit Clarinette par le menton , lui demanda s'il étoit toujours son Mignon , se saisit d'une de ses mains , la flatta , & lui donna un baiser. Je ne sçavois que penser d'une tendresse si excessive entre frere & sœur ; mais je n'étois pas encore au comble de mon étonnement. Clarinette pour un baiser en rendit deux , & les entremêla de petites caresses innocentes , mais qui ne ressembloient en aucune façon le personnage d'une sœur. Je pris

pris patience, en espérant toujours, ou que cette scène se termineroit par quelques mots qui me justifieroient cette conduite extraordinaire, ou qu'elle me dévoileroit un mystère dont je commençois à me douter extrêmement. En effet, je ne fus pas long-tems sans être parfaitement instruit de l'aventure: un rôle un peu moins sage que celui que je viens de rapporter, & quelques mots lâchez en consequence, m'apprirent que Megiles, c'étoit le nom de ce frere supposé, étoit un Berger d'un hameau voisin, & que la jeune Clarinette étoit une fourbe, qui m'en avoit fait accroire, & qui se jouoit de moi. La suite de leur entretien m'instruisit encore que ce Megiles étoit de moitié avec la perfide Bergere pour m'attrapper, & qu'elle ne m'évitoit que pour me donner plus d'envie de la revoir; dans l'intention de m'obliger dans la suite à lui faire des présens plus considérables. Quelques railleries sur mon compte, suivirent les complots qui furent faits

à ce sujet , & j'en fus si piqué , que je me retirai , avec une bonne résolution de les en faire repentir.

Cependant cette mauvaise humeur ne dura qu'un instant. Je ne fus pas plutôt rentré chez mon Pere , que je trouvai de la lâcheté dans la vengeance que j'avois medité. Je crus bien plus convenable d'oublier cette indigne personne & de chercher à m'en consoler ailleurs.

La mort de mon Pere , qui arriva peu de tems après cette aventure , donna quelque distraction à mes nouveaux projets. Le charme de jouir d'une liberté aisée , m'éloigna du commerce des Femmes : ma première aventure me les avoit rendu si méprisables , que je les évitois avec soin dans toutes les occasions ; mais il étoit dit que j'en serois encore la dupe , & je ne tardai pas à l'éprouver.

Une nuit que je revenois fort tard , accompagné d'un seul esclave , de chez un de mes amis , je
me

me vis aborder , à la lueur du flambeau qu'on portoit devant moi , par une jeune Personne , qui me supplia à mains jointes de vouloir bien la protéger , & de la recevoir pour cette nuit , jusqu'à ce qu'elle eût pris un parti. Cette Fille avoit les larmes aux yeux en me faisant cette requête. Elle paroissoit si aimable , malgré la médiocrité de sa parure , que je lui accordai volontiers sa demande. Je lui offris même le bras : elle l'accepta , après quelques petites cérémonies , & m'apprit en chemin la cause de sa douleur. Elle étoit Fille d'un des meilleurs Bourgeois de la ville ; sa Mere , qui étoit encore jeune , & qui aimoit le monde , la retenoit , disoit-elle , dans l'esclavage le plus dur : elle étoit jalouse d'elle , au point que dès qu'on lui faisoit la moindre politesse , sa mauvaise humeur , ou pour mieux dire sa jalousie , la portoit à l'assommer de coups. Ce n'est pas ma faute , comme vous voyez , Seigneur , me disoit-elle avec les plus jolies

jolies petites mines , si l'on me trouve aimable : je n'exige point de pareils complimens ; on me les adresse ; qu'y puis-je faire ? Encore n'est-il pas naturel que je dévise ceux qui ont la bonté de me trouver à leur gré. Ma belle Maman voudroit que je fusse laide , ou que je ne visse personne ; cela n'est-il pas bien cruel pour moi ? Elle dit que j'agace les hommes : en vérité , Seigneur , à peine en ai-je regardé encore un seul ; & je vous jure que vous êtes le premier depuis deux ans , que je commence à me connoître , à qui j'aye tant parlé.

Le son de voix , les petites façons avec lesquelles cette belle Enfant s'exprimoit , me firent un plaisir infini. Eh ! pourquoi , lui demandai-je , votre belle Maman a-t-elle la cruauté de vous mettre hors de chez elle à une heure aussi indûë ? Ah ! Monsieur , continua Findalie , c'étoit le nom de cette jolie Personne ; on ne peut rien de plus injuste. Je gage que
lors-

lorsque je vous aurai conté la chose, que vous allez être de mon sentiment & la condamner. Oh ! je vous en répons, m'écriai-je en lui serrant la main ; j'y suis extrêmement disposé. Bon, Monsieur, interrompit la petite Findalie en me regardant fixement ; vous vous moquez peut-être de moi. Il s'en faut bien, repris-je, en lui parlant le plus sérieusement qu'il me fut possible : achevez votre histoire, vous verrez bientôt que je prens plus d'intérêt à ce qui vous regarde que vous ne pensez.

La jeune Personne m'apprit alors avec une naïveté admirable, que sa Mere étoit une Femme de quarante ans, qui aimoit fort le monde & les plaisirs. Son Mari, qu'elle avoit épousé très-jeune, étoit dans un âge fort avancé, & n'avoit aucun crédit à la maison. Cette Femme, selon ce que je puis conjecturer de la simplicité du récit de Findalie, avoit un bon Ami, que ses bienfaits obligeoient à des menagemens envers elle : il venoit souper tous les soirs à la
mai-

maison. La petite Findalie, jolie comme un cœur, mettoit martel en tête à la Maman : elle ne trouvoit pas bon que son Amant la regardât, & encore moins qu'il eût aucune attention pour elle. Ce même jour il étoit arrivé, que la Mere avoit été obligée de sortir pour affaire : malheureusement pour Findalie, l'Amant en question étoit arrivé pendant son absence, & en avoit sans doute profité auprès de la petite Fille, ce qu'elle n'avoit pas ; mais ce qui étoit de positif, c'est que cette Mere jalouse étoit survenuë subitement : elle avoit surpris son Amant qui disoit des douceurs, ou pour me servir des propres termes employez, qui en vouloit dire à sa Fille. C'en étoit trop pour la tranquillité du menage. A cette connoissance la Maman, transportée de colere, avoit sauté aux cheveux de l'Ami, qui avoit cru pour son salut devoir s'esquiver. A l'égard de Findalie, elle n'en avoit pas été quitte à si bon marché : après une grêle de coups, la terrible

rible Femme avoit voulu obliger la petite Fille à faire la confession des choses qui s'étoient passées en son absence. Findalie avoit tout nié avec serment.

On juge ordinairement des autres par soi-même. Sur le refus d'avouer, la scene avoit recommencé de plus belle: heureusement pour Findalie, son Pere n'étoit pas encore endormi. Malgré sa complaisance ordinaire pour sa Femme, son caprice lui avoit fait trouver mauvais ce qui se passoit; & au hazard de ce qui en pouvoit arriver, il étoit venu, dans l'intention d'imposer au moins une fois en sa vie. La Maman, outrée de cette temérité, avoit quitté la Fille pour relancer le Pere; mais pendant ce nouveau combat, Findalie s'échape & s'enfuit de toute ses jambes, en formant une bonne résolution de ne plus remettre les pieds chez sa Mere, & de ne jamais s'exposer à souffrir ce qu'elle en venoit d'essuyer.

Ma petite Avanturiere n'eut pas

plutôt fini son récit , que je lui demandai , pour me rejouir un moment , si elle vouloit m'employer à faire sa paix avec sa Mere? A cette proposition elle jetta un grand cri , & voulut se sauver. Je la retins , en lui jurant que je ne lui en avois parlé que pour rire : & je lui promis , pour la tranquilliser , de la prendre sous ma protection , & de ne jamais l'abandonner. Cette assurance la transporta au point qu'elle se jetta à mon col , & me fit des (a) caresses , pour me marquer sa joye & sa reconnoissance.

Je les trouvai si naïves & si simples , que j'en augurai désavantageusement. La perfidie de Clarinette m'avoit rendu défiant. Malgré cette réflexion , je n'en résolus pas moins d'avoir soin de cette aimable Enfant. Il faut bien être humain dans la vie. La jeune personne étoit si semillante & si gentille , que je la regardai

com-

(a) 296. Faveur.

comme le plus joli amusement ; c'étoit un vrai bijou que le hazard m'offroit , & je me gardai bien de le laisser échaper.

En attendant que je fîsse pratiquer à cette aimable Fille un logement convenable à ma façon de penser , je l'enfermai moi-même dans un appartement voisin du mien, pour lui faire passer la nuit. Elle me fit voir tant d'esprit pendant le peu de tems que je restai avec elle , & je la trouvai si jolie , malgré le negligé dans lequel je l'avois rencontrée , que je ne la quittai qu'avec peine. Je fus me mettre au lit , l'esprit rempli de cette acquisition , & je ne m'endormis pas sans avoir fait mille projets jaloux pour me la conserver.

A peine fus-je levé le lendemain , que je passai dans la chambre de Findalie. Malgré les justes raisons qu'elle auroit eu de ne pas dormir , je la trouvai ensevelie dans un profond sommeil. J'entr'ouvris le rideau , & je la considérai avec transport : si elle m'avoit paru charmante au flambeau ,

elle me parut adorable au jour. Elle étoit blanche comme de l'albâtre, les sourcils noirs comme du geais, un nez aquilin & fripon, le visage rond & rempli de graces, une bouche à enflammer le plus insensible; pour le bras, il étoit inimitable: l'on jugeoit assez en voyant cette Enfant, qu'elle étoit de la première jeunesse: que ces prémices étoient précieux! Si je m'en étois cru Mais la raison, ou pour mieux dire une certaine délicatesse me retint. Je ne voulois devoir le cœur dont je croyois être le maître, qu'à un amour inspiré par tous les endroits les plus flatteurs; c'étoit ajouter au plaisir que je me promettois, les moyens de le faire toujours durer.

Après avoir satisfait mes yeux, se fortis & j'envoyai chercher une Romaine qui m'avoit nourri, & qui m'étoit fort attachée. Je lui fis part de mon aventure, & du dessein que j'avois de lui remettre mon trésor, en lui faisant valoir la confiance que j'avois en elle:
 j'a-

j'ajoutai à ce discours un présent considerable & des promesses de lui donner des recompenses proportionnées aux soins qu'elle se donneroît pour élever Findalie. Boucanna, c'étoit le nom de cette Vieille, parut transportée de la bonne opinion que j'avois d'elle, & me jura sur les mamelles sacrées de sa Grand'-mere, qu'elle me répondoit de ma Maîtresse comme d'elle-même. Elle ajouta, qu'elle scauroit l'élever dans la soumission & le respect qu'elle me devoit: je ferai plus, me dit-elle, Seigneur; je vous en ferai une Romaine, & c'est tout dire: vous m'en direz des nouvelles à la première entrevûe que vous aurez avec elle. Jeune, comme vous me la supposez, il me sera facile de vous la mettre sur le bon ton; car je serois au désespoir, que dans une occasion délicate, elle eût la fadeur de vos Gauloises. Elles ne scavent, pour toute science, que jouer de la paupiere & babiller maïsement: tout parlera, vous dis-je, chez votre Maîtresse, & je veux, huit jours

après qu'elle me sera remise, qu'elle éternuë vingt fois à votre approche ; & bien plus, qu'elle vous sente d'une lieuë de loin.

Je me fçus un gré infini d'avoir choisi une personne aussi sage que Boucanna, pour veiller à ma jolie Maîtresse ; il me parut par son discours, que je serois content de ses soins. Je la priai de la faire habiller, & de lui donner non seulement tout ce qui lui étoit nécessaire, mais encore tout ce qui pouvoit relever sa beauté. J'étois en état, par les richesses que m'avoit laissé mon Pere, de donner à mes plaisirs, & je croyois ne pouvoir faire un meilleur usage de mon bien, que de l'employer à tout ce qui pouvoit me flatter davantage.

Je fus si surpris de la beauté de Findalie lorsqu'elle eut été relevée de tous les ajustemens ordinaires, que j'en restai dans l'extase quelque tems ; à quatorze ans elle étoit grande & aussi bien faite qu'une personne de vingt, dont les charmes seroient sans pareils.

Ses

Ses yeux sur-tout, ses yeux portoient avec eux un feu & des graces dont il étoit impossible de se défendre. Je fus un jour entier à l'admirer, sans pouvoir me résoudre à m'en separer: je n'avois que des yeux & de l'inquiétude. Plus cette belle Mignonne me (a) disoit de choses obligeantes, & plus je faisois de réflexions. Elle étoit si (b) éveillée & si vive, que je tremblois pour mon amour: il sembloit que je prévisse tous les chagrins dont il devoit être la cause. Vous riez, Seigneur, s'écria *Crofelive*/gol en s'apercevant que le Roi ne pouvoit s'en empêcher, & vous avez raison: jusqu'ici je vous ai paru dupe; vous allez à présent me voir fol, & plus fol qu'on ne peut l'exprimer.

Je n'eus pas plutôt imaginé, continua le premier Ministre, que la beauté de Findalie me feroit des jaloux, & qu'on pouvoit me la fé-

(a) 297. Faveur.

(b) 298. Faveur.

séduire ou me l'enlever, que je pris la résolution de la soustraire aux yeux de tout le monde. Pour y réussir, je fis bâtir une maison exprès dans le quartier le plus éloigné de la ville. J'en fis le plan moi-même : elle étoit disposée de façon, qu'il n'y avoit en dehors ni fenêtre ni porte. Si j'osois entrer en comparaison, je pourrois la faire ressembler à *Lodeorbarli* : les murs en étoient si élevez & si bien garnis de pointes de fer, qu'il n'y avoit pas à craindre qu'ils pussent être escaladez. Pour le dedans du bâtiment, il étoit d'une gayeté charmante : les fenêtres donnoient sur un boulingrin, ou tapis verd, orné de caisses remplies d'orangers & d'arbres toujours verds : les appartemens étoient magnifiquement meublez, & remplis de tout ce qui pouvoit les rendre souhaitables ; il n'y avoit qu'un étage à rez de chaussée ; & autant le premier mur étoit élevé, autant & plus la maison étoit-elle basse & enterrée.

La

La cour , ou pour mieux dire le jardin qui éclairait le dedans du bâtiment , étoit grillé , sous prétexte des oiseaux de toute espèce que j'y avois fait enfermer pour les amusemens de cette solitude ; mais en effet pour empêcher qu'aucun billet ni lettres d'Amans , ne pûssent parvenir jusqu'à Findalie. Entre la maison & le grand mur regnoit une fausse braye déserte , dans laquelle étoit un fossé à fond de cuve : en un mot, je n'avois rien oublié pour rendre cet azile inentreprenable. Avant trois mois il fut achevé , & j'y enfermai mon trésor avec Boucanna & toutes les femmes que j'avois destinées , tant pour la servir que pour lui tenir lieu de compagnie & d'amusemens.

Il n'y a qu'une chose qui m'embarasse à votre histoire , interrompit , *Tanitbudan* avec une sorte d'intérêt. C'est de sçavoir par quel endroit vous fites passer votre belle Mignonne , & celles qui la suivirent , dans votre admirable Château fort. Vous m'avez dit , il me

L 5 sem-

semble , qu'il n'y avoit en dehors ni portes ni fenêtres ; & à moins que vous ne les ayez fait entrer par le Ciel , je ne vois pas le chemin que vous avez pû leur faire prendre pour les renfermer. Cette remarque est judicieuse , reprit le premier Ministre ; la crainte d'entrer dans un détail trop long , m'avoit fait passer par dessus cette objection : mais puisque Votre Majesté veut bien porter l'exactitude jusqu'à celle de la vraisemblance , il ne me sera par difficile de la satisfaire , & de lui rendre compte de la manière dont je me conduisis dans cette délicate occasion.

J'avois acheté , avant que de bâtir mon Château fort , continua *Crofelive/gol* (puisqu'il vous plaît , Seigneur , de l'appeller ainsi) une maison voisine de son emplacement. Les caves en étoient vastes & grandes : sous prétexte qu'elles ne me suffisoient pas encore , je les fis augmenter , & pousser jusqu'à celle de l'emplacement du prétendu Château. Ce fut sur les
fon-

fondemens de ces caves que je fis bâtir la prison de Findalie, & ce fut par les caves de la première maison achetée que je la transportai, aussi-bien que les esclaves qui devoient y être enfermées avec elle.

Jamais jaloux n'a porté la défiance & les précautions si loin. Le jour que j'avois marqué pour transférer mon trésor dans le lieu où je voulois le garder, je fis apporter un souper magnifique dans la maison où étoient mes caves secrètes. Je me mis à table avec Findalie, Boucanna, & toutes les Filles qui devoient la suivre : elles étoient au nombre de douze. Je pris occasion de ma fête pour leur faire ce regal ; je leur donnai toutes fortes de confiance ; non seulement je les provoquai à boire, mais je feignis même de m'être laissé surprendre de vin, afin de leur donner moins de défiance & plus de liberté. Elles suivirent bientôt mon exemple. Dès que je les vis en train, je leur servis d'une liqueur agréable, dans laquelle j'a-

vois préparé un somnifere qui devoit les faire dormir vingt-quatre heures, sans que rien les pût éveiller; & dès qu'elles furent toutes dans l'état où je les souhaitois, je les traînai moi-même, sur une roulette faite exprès, les unes après les autres, jusqu'à l'escalier de la maison où elles devoient être renfermées pour jamais, & je les transportai ensuite dans les appartemens que je leur avois destinez.

Le secret de la trape étoit si mystérieusement imaginé, par un plancher qui se levoit & qui se baissoit dans ses propres joints, dans un cabinet secret que j'avois fait faire pour moi, que je pouvois paroître & disparoître quand il me plaisoit de la maison, sans crainte qu'on pût jamais imaginer que j'eusse aucune communication avec le dehors: c'étoit par-là que je prétendois fournir aux provisions de la bouche; on me les apportoit dans la première maison, & de-là je les voitulois la nuit par les caves; cela ne faisoit aucune difficulté.

Je me fis une fête charmante
d'affis-

d'affister au réveil de toutes les Femmes, & d'être témoin de leur surprise & de leur embarras. Pour en jouir plus à mon aise, je me travestis en esclave, comme elles, de manière que je ne pouvois pas être reconnu. Boucanna fut la première qui se réveilla. Cette bonne Vieille examina de tous côtez sa chambre; puis se leva, & sortit comme une personne étonnée de se voir dans un endroit inconnu. Elle passa ensuite dans une grande salle, magnifiquement meublée, dans laquelle elle trouva, sur des sofas, toutes celles que j'y avois transportées, qui dormoient encore profondement. Si nous étions encore du tems des enchantemens, s'écria-t-elle, je croirois qu'il y en a dans tout ce qui s'est passé depuis hier. Le silence succéda ensuite à cette réflexion: elle fut regarder toutes les Esclaves, comme pour les reconnoître, & puis continua sa recherche.

Après avoir enfin parcouru tout le plain-pied de la maison, qui consistoit en plus de trente pièces

qui aboutissoient les unes dans les autres , & qui faisoient le tour du jardin , elle arriva dans le plus bel appartement. La richesse de ses meubles parut la surprendre plus que tout le reste. En effet j'y avois fait employer , pour le meubler , tout ce que l'art & la magnificence offrent de plus rare. Le Lit étoit d'une étoffe des Indes travaillée en or , avec des personnages les mieux dessinez. Findalie y dormoit. Boucanna fut à elle sur le champ. Ah Ciel ! s'écria-t-elle , je la retrouve enfin ! mais elle dort : que signifie donc ce sommeil , & tout ce que je vois d'extraordinaire ? Un Génie sans doute préside à tout ceci. Pendant ce discours Findalie se réveilla : Boucanna lui fit part de sa surprise ; & l'une & l'autre furent rejoindre les autres Femmes , qui se réveilloient enfin les unes après les autres , & qui , comme Boucanna & Findalie , étoient dans l'étonnement du prodige extraordinaire qui les faisoit trouver dans un lieu qui leur étoit absolument inconnu.

Un

Un Conseil féminin se tint à ce sujet ; à son issuë les apartemens furent examinez une seconde fois avec une attention nouvelle. Mais s'écria Boucanna, qui n'étoit pas plus instruite du mystère que les autres, que veut donc dire tout ceci ? Ouais ! je crois, le Ciel me le pardonne, que le Seigneur *Crosselivesgol* me prend ici pour sa duppe, & qu'il s'est défié de moi. Findalie à ce discours se mit à pleurer, & lui demanda ce qu'elle vouloit dire ? Que nous sommes doublement Esclaves, reprit impatiemment la Vieille : je vois ici les plus beaux apartemens du monde ; une maison où rien ne manque, & on ne peut pas plus ornée ; mais quelques recherches que j'aye fait jusqu'ici, je n'y vois aucune porte pour en sortir, & je ne comprends pas comment diable nous avons pu y entrer. Toutes les Femmes à cette remarque jetterent un cri affreux. Ah ! nous sommes enforcées, s'écrioient-elles ; que nous sommes malheureuses ! puis elles se mirent

mirent toutes à pleurer amèrement.

Findalie, qui me parut moins affligée que les autres, fut celle que je pris plaisir à examiner. Elle laissa pleurer Boucanna & ses Compagnes, & leur dit, qu'elle n'étoit pas si sotte que de s'imaginer qu'il y eût de l'enchantement dans tout cela; & qu'elle alloit tant examiner, qu'elle trouveroit la porte par laquelle elles étoient toutes entrées. Nous ne sommes plus dans le tems des prodiges, me dit-elle confidemment, me croyant une de celles qui avoient soupé la veille avec elle; tout ceci n'est qu'un tour d'adresse, ou un effet de la jalousie du défiant *Crofelivesgol*: je parie toutes choses au monde, que la crainte qu'il a que je ne le trompe, lui aura donné l'idée de m'enfermer. Je me suis toujours défié qu'il feroit jaloux; mais vous verrez, je suis bien aussi fine que lui. J'avois bien de la peine à m'empêcher de rire de la manière dont
cet-

cette charmante Enfant me disoit toutes ces choses ; cependant je me contenois ; je voulois en voir la fin : c'étoit un vrai plaisir , & je n'en avois jamais goûté de ma vie de pareil.

Nous ne tardames pas à être bonne compagnie. Le ton de confiance qu'avoit pris Findalie en avoit imposé , & jusqu'à Boucanna , tout le monde la suivit dans sa recherche. Il n'y eut pas de coins & de recoins qui ne furent examinés , les tapisseries relevées , les armoires fouillées & sondées : une sur-tout , qui avoit l'air d'une porte , l'arrêta le plus long-tems. Tenez , s'écria-t-elle avec un air d'assurance ; voilà sûrement la porte , & ce lambris (c'étoit le fond de l'armoire dont elle parloit) pourroit bien avoir un secret , & la cacher. Je me souviens qu'étant plus jeune , continua-t-elle , ma Mere avoit fait faire une porte secrete qui ressembloit assez à celle-ci , par où elle recevoit la visite d'un homme qui lui faisoit plaisir , sans que mon vieux Papa s'en

s'en apperçût. Sçavez-vous bien aussi quelle étoit sa malice ? Il enfermoit ma belle Maman quand il sortoit, parce qu'il en étoit jaloux ; mais il étoit bien attrapé : l'on s'en moquoit par le moyen de l'armoire, derriere laquelle il y avoit un trou, caché d'une tapisserie, par lequel, de la maison voisine, on recevoit le bon Ami. Voilà comme on les attrape ces jaloux. Cette histoire fut contée si plaisamment, & l'apostrophe si naturelle, que je ne pus m'empêcher d'en éclater de rire. Il y avoit long-tems que je me retenois, & je le fis sans songer à mon rôle, & sans garder aucun menagement.

Le ton avec lequel je redoublai mes mâles éclats, m'eut bientôt fait reconnoître. Findalie, qui fut la première qui me remit, me (a) faut au col en m'appellant un Méchant, qui me plaisois à lui faire des malices. Ah ! ah ! c'est donc ainsi, continua-t-elle, que vous nous attrapez ? Et moi, voyez, qui avois

(a) 299. Faveur.

avois la bonne-foi de lui dire tout ce que je pensois ! Pour cela , ajouta-t-elle , voilà un tour bien malin ! Là , là ; je m'en vengerai. Je reçus (a) ses caresses avec plaisir. La manière charmante dont elle badinoit d'une aventure aussi sérieuse , redoubla pour elle mon amour. Je résolus de profiter de ce moment de bonne humeur , pour lui annoncer , aussi-bien qu'à celles qui devoient vivre avec elle , leur sort & mes intentions : Mais pour rendre la chose la plus gracieuse qu'il me fut possible , je les conduisis dans une salle , où , d'un secret , une table s'échapoit d'elle-même , chargée d'une collation des fruits les plus beaux & des confitures les plus fines que j'avois eu soin d'y placer. Après les avoir invitées à s'y mettre , & les avoir fait manger , j'adressai la parole à Findalie , & je lui parlai en ces termes :

„ Je ne puis vous donner une
 „ preuve plus marquée , belle Fin-
 „ da-

(a) 300. Faveur.

„ d'alié, de mon amour, que les
„ précautions légitimes que j'ai
„ prises pour vous le conserver.
„ Votre jeunesse, aisée à séduire,
„ m'a fait pitié : j'ai voulu vous
„ mettre dans le cas de vous ren-
„ dre digne de tout ce que je veux
„ faire pour vous, en vous ôtant
„ les occasions fatales de per-
„ dre mon estime, & vous déli-
„ vrer des assauts qu'on auroit
„ donné tôt au tard à votre in-
„ nocence. Il viendra un tems que
„ vous me remercirez avec des
„ termes de joye, des sages pré-
„ cautions dont j'ai usé pour vous
„ rendre heureuse. Quelque ver-
„ tueuse que vous eussiez été, un
„ soupçon, un rien, auroit pu
„ faire échouer mes bonnes réso-
„ lutions ; & cela parce que vous
„ auriez été libre ; quelque juste
„ que l'on soit, on n'est pas infail-
„ lible. Votre bonheur est atta-
„ ché à mon estime : vous êtes dans
„ le cas aujourd'hui de ne jamais
„ la perdre ; aucun soupçon ne
„ troublera ma félicité. Conti-
„ nuez donc à vous en rendre di-
„ gne,

„ gne, ô vous que j'ai choisie pour
 „ être l'instrument de ma joye,
 „ & cela en vous conformant sans
 „ murmure au désir que j'ai que
 „ vous viviez ici, jusqu'à ce que
 „ je vous unisse publiquement à
 „ mon sort. Je reconnoîtrai par
 „ votre docilité à me plaire, par
 „ la manière enjouée dont vous
 „ passerez ici vos jours, si vous
 „ m'aimez. J'aurai attention, de
 „ mon côté, que vous ayez en
 „ abondance toutes les recréa-
 „ tions qui peuvent servir à vous
 „ faire passer agréablement le
 „ tems : & pour ce qui me regar-
 „ de, il s'écoulera peu de jours
 „ que je ne vienne ici vous assurer
 „ de toute ma tendresse. Pour
 „ ces esclaves, continuai-je en
 „ les regardant avec sévérité, mon
 „ intention est qu'elles vous ser-
 „ vent avec autant de zèle & a-
 „ vec autant d'affection que moi-
 „ même. Je les ai choisi cultivées
 „ de talens & spirituelles, afin
 „ qu'elles vous amusent : je les
 „ exhorte à y mettre tous leurs
 „ soins pendant le tems où mes
 „ affai-

„ affaires me separeront de vous.
„ De leur obéissance dépendent
„ leur liberté & leur fortune. Le
„ tems viendra où elles béniront
„ le Ciel de les avoir mises dans
„ le cas de vous plaire ; par-là
„ elles travailleront à leur propre
„ avancement.

Dans quelque'état que l'on se trouve, l'amour propre est flatté de se voir élever au dessus des autres. Findalie, qui avoit toujours obéi & vécu dans la dépendance, ne put s'empêcher d'être sensible à l'appas de commander. Je m'en apperçus bien : le rouge lui monta au visage quand elle se vit déclarée souveraine, & je jugeai à ses regards, que cet avantage, quelque léger qu'il fût, ne lui étoit pas désagréable.

Après avoir ainsi déclaré mes intentions, je tirai mes esclaves en particulier, & je leur donnai de nouveaux ordres au sujet de l'obéissance aveugle que je voulois être renduë à Findalie, avec menaces de châtier celles qui y manqueroient. Ensuite je leur distri-
buai

buai à chacune leur emploi. Boucanna, qui me marquoit beaucoup d'attachement, malgré les murmures dont j'avois été le témoin, me promit qu'elle auroit l'œil pour l'exécution de mes ordres, & que je n'avois qu'à m'en reposer sur elle entierement.

Tous ces arrangemens faits, je fus retrouver Findalie: Eh bien, ma chere Enfant, lui dis-je en souriant, je vais donc jouir tranquillement du charme de vous voir; pourrai-je me flatter qu'il sera réciproque, & que vous ne vous lasserez point de vivre pour moi seul? Oh! pour cela non, reprit-elle, en me jettant (a) ses bras au col; tout ce que vous faites pour moi me prouve assez combien je vous suis chere: je n'en ferai assurément pas ingrate. D'ailleurs, qu'est-ce qui me manque? Ne suis-je pas bien parée, ne m'avez vous pas donné mille jolies choses, & quand j'aurois vécu cent ans chez ma belle Maman, en aurois-je pu es-

(a) 301. Faveur.

espérer autant ? Du moins ne ferai-je pas ici battuë. Comment battuë ! repris-je en la faisant asseoir sur un sofa. Je voudrois bien voir qu'on vous manquât seulement de respect : ah ah ! croyez-moi ; tout le monde ici fera son devoir & ses efforts pour vous plaire : l'on sçait que je n'entens pas raillerie. Mais ces esclaves ne me reprocheront-elles pas que je ne suis qu'une petite Fille, continua cette belle Enfant ; & n'auront-elles pas honte d'être obligées de m'obéir ? Non, non ; poursuivis-je : vous n'aurez qu'à leur commander tout ce qu'il vous plaira ; vous connoîtrez la force de vos ordres. Il n'y en aura pas une d'elles qui ne se presse à s'y conformer, & à vous donner des marques de son obéissance & de son empressement.

La conversation ne roula le premier jour que sur ce ton. Le lendemain je me rendis sur le soir dans mon Palais secret, dans l'intention de souper avec ma jeune Maîtresse, & de me rendre heureux

reux en jouissant à l'aise de son aimable présence. Je n'avois pris encore avec elle aucune familiarité, & je me faisois un délicieux plaisir de sonder agréablement son innocent caractère. Je trouvai la jeune Personne qui rioit à gorge déployée, d'une histoire que lui contoit la vieille Boucanna. Je fus ravi de la trouver dans cette disposition d'esprit, & je fis un présent sur le champ à la Vieille, pour leur donner à toutes l'envie de plaire à ce que j'aimois. Findalie me baïla (a) la main avec un air d'affection qui me combla de plaisir : je voulus cependant la sonder, pour pénétrer ce qu'elle pensoit sur sa retraite. Je suis bien fâché, lui dis-je, après avoir répondu à ses caresses, de venir troubler la joye où vous me sembleriez être : mais je ne puis vous cacher que votre belle Maman a enfin appris que je vous avois retirée. Ah Ciel ! s'écria Findalie à cette nouvelle ; je suis donc perdue !

(a) 302. Faveur.

duë ! Je ne sçais comment faire ,
poursuivis-je, en feignant de ne pas
m'appercevoir de l'agitation qu'elle
marquoit ; car elle veut absolument
que je vous renvoye chez elle. J'aimerois mieux mourir ,
Seigneur , continua ma petite Maîtresse
en pleurant amèrement , que d'y
remettre jamais les pieds. J'y
serois la plus malheureuse personne
du monde. Hélas ! se pourroit-il ,
continua-t elle en me (a)
serrant étroitement la main , que
vous m'abandonnassiez , après m'avoir
promis de ne jamais cesser d'être
mon protecteur ? Mais comment
voulez-vous que je fasse ?
m'écriai-je , en affectant un air
embarrassé. Que vous lui disiez ,
repartit Findalie , que je me suis
sauvée de chez vous , & que vous ne
sçavez pas ce que je suis devenuë.
Cela seroit fort bien , ajoutai-je ,
si on ne l'avoit pas instruite du lieu
où vous êtes. Bon ! bon ! interrompit
la jeune Personne , vous n'avez
qu'à nier , on ne viendra pas
me chercher ici. Ne sçais-je pas ,

pas, & ne m'avez-vous pas dit vous-même, qu'on ne pourra jamais pénétrer dans cet endroit ? Et si cela est, qu'avez-vous à craindre ? Allez, si on m'y enlevoit, c'est que vous le voudriez bien ; & alors je jugerois que vous ne m'aimiez pas tant que vous me l'aviez assuré.

Je trouvai tant de bon-sens dans les reparties de Findalie, & tant de raisons de croire que je n'avois pas à craindre ses regrets sur sa retraite, que je me félicitai de ce que j'avois fait, & de la feinte que je venois de mettre en usage. Elle me tranquillisoit de bien de côtez. Après avoir laissé dans l'inquiétude quelque tems cette belle Enfant, je la rassurai, en lui promettant que je ne l'abandonnerois jamais, & qu'elle ne reverroit sa Mere que lorsqu'elle seroit en situation de ne la plus craindre, & de lui faire connoître qu'elle étoit à l'abri de ses persécutions.

Ces assurances mirent ma jeune Maîtresse de la meilleure humeur du Monde : il n'y eut point de

jolies choses qu'elle (a) ne me dît pendant le souper. Ce qui me surprit, c'est que je la trouvai plus instruite que je ne l'aurois désiré. Elle avoit des petites (b) façons mondaines qui me faisoient soupçonner qu'elle n'étoit pas aussi neuve que je me l'étois persuadé. Elle bûvoit dans son verre, m'en (c) présentoit la liqueur, & puis elle le reprenoit avec un souris (d) malin qui signifioit bien des choses : dans d'autres momens elle me (e) chantoit de petits Couplets, où l'amour libertin se faisoit reconnoître à travers le voile le plus léger. Que devois-je augurer de tout cela ? si-non que cette jeune Personne avoit eu des maîtres en l'art de plaire du moins aussi habiles que moi. Cette idée m'affligea, & me rendit rêveur. Fidalie, qui s'en apperçut, m'en demanda le plus spirituellement du monde la cause : il sembloit même, par l'air discret qu'elle avoit

re-

(a) 304. Faveur.

(b) 305. Faveur.

(c) 306. Faveur.

(d) 307. Faveur.

(e) 308. Faveur.

repris tout d'un coup, qu'elle l'avoit compris. Je vous aime, Fandalie, repris-je ; & l'intérêt que je prens en vous est extrême. Je ne vous nierai pas mes inquiétudes à votre égard. Je vous ai cru plus innocente que vous ne l'êtes parlons vrai, ma belle Enfant, & avec confiance, lui dis-je avec un air ouvert ; où avez-vous appris, dites-le moi sincerement , toutes les jolies choses dont vous ornez votre entretien chaque instant ? Si vous m'aimez , comme je n'en doute pas , vous ferez sincere & vous ne m'en imposerez point. Je lui dis ces choses avec beaucoup de douceur, en lui laissant entendre que je lui sçaurois un gré infini de sa complaisance & de la franchise avec lesquelles elle en useroit avec un Amant qui lui étoit entierement dévoué.

Malgré le ton badin & naturel que j'employai pour lui faire cette priere, elle étonna la jeune Personne, & la fit rougir. Plus elle me parut embarrassée, & plus je me fondai dans mes conjectu-

res. Je réitérai mes prieres, avec de nouvelles assurances de l'obligation que je lui aurois de sa franchise. Eh bien, dit-elle en soupirant, il faut donc vous satisfaire : je vois bien que ce que j'ai fait n'est pas bien, puisque vous exigez d'en sçavoir le principe ; mais je ne croyois pas en vérité qu'il y avoit du mal à tout cela. Eh bien, je n'y retournerai plus. Cette réponse commença à me tranquilliser. Je jugeai par-là qu'il n'y avoit rien de criminel dans cette conduite, & j'attendois son rapport pour m'en convaincre absolument. Il acheva de me persuader. Findalie me conta, que quand sa belle Maman étoit de bonne humeur, elle en usoit ainsi avec son bon Ami. Elle se cachoit quelquefois de moi, continua-t-elle ; mais cela ne m'a pas empêché d'en sçavoir bien d'autres. Et qu'est-ce que vous avez encore appris ? repris-je vivement : est-ce que l'on disoit devant vous de certaines choses ? Ils s'en donnoient bien de garde, s'écria Findalie ; mais je

ju-

jugeois à un certain coup d'œil donné par ma belle Maman, qu'elle vouloit que son Ami la suivît dans une chambre voisine. Alors je ne faisois semblant de rien ; mais dès qu'ils étoient enfermez, j'allois regarder par un petit trou, & Dame ! je les attrapois bien. Ils croyoient être bien cachez ; mais il n'y avoit pas une seule de leurs actions, ni le moindre de leurs discours, que je n'eusse pu rapporter. J'ai la mémoire excellente, & s'il étoit nécessaire, je le ferois connoître : mais je n'en dis pas davantage. Eh ! pourquoi donc ? lui dis-je : est-ce que vous ne m'aimez pas assez pour me faire confidence de vos plus secretes pensées ? Oh ! pardonnez-moi, répondit Findalie avec un coup d'œil fin qui signifioit beaucoup ; mais je crains de vous déplaire, & de vous donner mauvaise opinion de moi. Vous croiriez peut-être. . . . Non, je vous jure, interrompis-je, que je ne désire votre confiance que pour vous mieux connoître, & avoir lieu de

vous aimer plus tendrement : parlez donc de bonne-foi , je verrai par-là votre amitié. Eh bien , reprit ma Findalie , je vais tout dire ; mais si vous vous en fâchez , souvenez-vous bien que ce ne sera pas ma faute , & que vous l'aurez voulu absolument.

Plus la jeune Personne avoit apporté de difficulté pour me satisfaire , & plus elle avoit irrité ma curiosité. Je ne répondis rien à ces derniers mots ; je ne voulois pas retarder un aveu si charmant : mais , au lieu de le faire , elle se leva tout-à-coup , se mit à danser au milieu de la chambre , affecta les attitudes les plus singulieres , & à chaque fois qu'elle passoit devant moi , penchoit la tête , levoit les yeux au Ciel , & soupiroit avec des graces dont j'étois enchanté. Je lui demandai en sôssiant , si c'étoit - là ce qu'elle avoit à me dire ? Sans doute , me dit-elle ; n'est-ce pas bien s'expliquer ? Je vous ai dit que je regardois par le trou quand ma belle Maman se renfermoit avec son bon
Ami

Ami dans sa chambre ; voilà ce qu'elle y faisoit : j'ai vu cela tant de fois , qu'il n'est pas surprenant que je l'aye si bien retenu.

Findalie , après ces mots , se tut , vint se rasseoir auprès de moi , & puis se mit à rêver profondément. Je ne doutai pas que cette nouvelle manière d'agir ne fût une suite du rôle de la belle Maman ; je ne voulus pas l'interrompre. Je ne me trompois pas : elle demeura quelque tems dans cette attitude ; ensuite elle (a) tourna la tête de mon côté , ouvrit (b) à demi ses beaux yeux , les (c) attacha sur les miens , & me demanda avec un son de voix languissant , si elle se (d) tenoit bien , & si elle étoit (e) placée commodément pour être tirée ? Je jugeai par ce discours , qu'il étoit question de son portrait. . . . Mais , Seigneur , dit *Crofélive/gol* malignement , en s'arrêtant tout court , permettez que

(a.) 309. Faveur.

(b) 310. Faveur.

(c) 311. Faveur.

(d) 312. Faveur.

(e) 313. Faveur.

que je passe toutes ces choses sous silence : il n'est pas possible qu'avec l'antipathie de Votre Majesté pour les Femmes, elle puisse entendre de sang froid d'aussi petites bagatelles. Continuez, reprit le Roi en soupirant malgré lui : je suis bien aise d'apprendre toutes vos foiblesses, & je serois bien fâché de vous en épargner une seule. Voyons ce que fit Firdalie, & les couleurs que vous employates à son portrait. Le premier Ministre se mit à sourire finement, & reprit ainsi son recit.

Après le discours dont je viens de parler, la jeune Personne me dit : Eh bien, qu'attendez-vous donc pour me (a) tirer ? Il me semble que me voilà on ne peut pas mieux placée : allons donc, il ne s'agit plus que de (b) m'ébaucher. Je vis bien ce que cela vouloit dire, & qu'il falloit peindre, ou du moins en faire le semblant. Je préparerai dans un moment tout

ce

(a) 314. Faveur.

(b) 315. Faveur.

ce qui étoit nécessaire pour m'en acquitter, afin de ne point la manquer. Je la (a) tirai de profil. Mon pinceau fut deux heures à (b) tracer tous ses traits. En vérité j'eus beaucoup plus de (c) peine à réussir que je ne me l'étois imaginé.

Je ne sçais si la contrainte où je (d) tenois Findalie pour ne la point manquer, la fit (e) trouver mal, ou si l'effet de la (f) couleur occasionna ce qui arriva; mais à peine l'appliquai-je, qu'elle se laissa aller (g) à la renverse, & tomba en foiblesse avec des convulsions (h) bien vives. Je lui versai dans la bouche quelques gouttes d'un (i) Elixir que je porte ordinairement sur moi, & il fit un tel effet, qu'il la (k) tranquillisa, & elle revint bientôt dans son état naturel.

Je

- | | |
|------------------|------------------|
| (a) 316. Faveur. | (b) 317. Faveur. |
| (c) 318. Faveur. | (d) 319. Faveur. |
| (e) 320. Faveur. | (f) 321. Faveur. |
| (g) 322. Faveur. | (h) 323. Faveur. |
| (i) 324. Faveur. | (k) 325. Faveur. |

Je fus charmé d'avoir trouvé ce (a) moyen pour la guérir de ses vapeurs. Vous avez voulu, lui dis-je, que je vous tirasse; vous voyez ce qui en est arrivé: une autre fois..... Bon! bon! interrompit-elle en souriant, il ne faut pas que cela vous étonne: je m'y accoutumerai. Je prétens bien avoir mon portrait quand il sera fait: je compte aussi (b) tirer le vôtre. Vous sçavez donc peindre aussi, petite Friponne? repartis-je. Je ne sçais pas trop si je réussirai, ajouta Findalie, en travaillant d'après nature; mais nous (c) essayerons: je me suis tant (d) exercée d'ailleurs, que ma confiance est extrême. Quoi qu'il en soit, nous commencerons quand vous voudrez.

Findalie, après ces mots, se leva, & me demanda, si j'étois en (e) humeur de tenter l'aventure? Vous êtes admirable, lui dis-je;
vous.

(a) 326. Faveur.

(b) 327. Faveur.

(c) 328. Faveur.

(d) 329. Faveur.

(e) 330. Faveur.

vous imaginez-vous qu'on soit toujours en humeur; & qu'on vous ressemble? Sçavez-vous bien qu'il y a des jours pour cela, & quand on ne se trouve point de disposition à se tenir, il n'est pas possible que les portraits soient ressemblans. J'en conviens, répondit Findalie: mais vous avouerez aussi qu'on peut les faire (a) venir ces dispositions. Voilà qui est bien, interrompis-je; vous autres Femmes voulez tout ce que vous voulez; & pour vous plaire, il faut toujours être de votre sentiment.

Je ne vous rapporterai point, Seigneur, continua *Crofelivesgol*, tout ce qui fut dit à ce sujet. Findalie avoit de l'esprit prodigieusement: elle soutint la conversation avec érudition, & l'appuya (b) d'exemples si positifs, que je fus obligé de me rendre, & de convenir que le plus habile des hommes est fait pour céder à un Sexe aussi éclairé.

Mais plus le trésor que je possédois

(a) 331. Faveur.

(b) 332. Faveur.

dois me parut précieux, plus je me scus de gré des précautions que j'avois prises pour le conserver. Avec tant de charmes & de vivacité, Findalie se feroit perduë dans le monde; elle étoit faite pour être adorée, & selon les apparences & les dispositions que je lui démêlois, elle n'auroit pû s'empêcher de m'occasionner bien des chagrins.

La jeunesse est vive, & demande à être occupée. La *Tourifet* étoit fort à la mode alors, je me mis en tête de la lui apprendre; je la scavois assez bien. Elle parut (a) transportée lorsqu'elle me vit dans ce sentiment: la seule vûë (b) du *Jut*, la première pièce de ce jeu, la fit (c) sauter de joye. Elle examina les (d) *Loculest*, boules avec lesquelles on jouë ce jeu (e) d'esprit, & fit mille (f) folies en les arrangeant. Je passai plusieurs jours

(a) 333. Faveur.

(b) 334. Faveur.

(c) 335. Faveur.

(d) 336. Faveur.

(e) 337. Faveur.

(f) 338. Faveur.

jours à l'instruire de toutes les finesses de ce jeu. Le *Ralbren* du *Jut* sur-tout lui paroissoit admirable, & elle ne pouvoit se lasser de le (a) mettre en usage. Je l'en badinai beaucoup, & lui appris, que de toutes les façons de jouer c'étoit la plus ignorante. Elle étoit prévenue en faveur de celle-là, & j'eus toutes les peines du monde à lui en ôter l'habitude. Elle devint cependant si habile à la *Tourifet*, & (b) profita si bien de mes leçons, qu'elle se mit elle-même en état d'en faire aux plus sçavans. J'en étois surpris ; car enfin ce jeu n'est pas facile à jouer d'une certaine manière, & il falloit toutes les dispositions qu'elle y avoit, pour y être parvenue en si peu de tems.

Je ne pouvois m'empêcher de faire quelquefois des réflexions à ce sujet. Elle m'avoit assuré qu'elle n'avoit jamais joué à la *Tourifet*,

(a) 339. Faveur. (b) 340. Faveur.

jet , & elle en (a) sçavoit tous les coups mieux que moi. Elle avoit , par exemple , un art surprenant pour faire (b) marcher les *Locusts* : à peine y (c) mettoit-elle la main , qu'elle avoit gagné le *Tourfe*. J'avois beau me défendre de cet échec ; la manière d'arranger les *Sonett*, les deux pièces favorites, me faisoit mat , sans que je pûsse l'empêcher. Quelquefois je me rebutois ; mais elle avoit pris un tel empire sur moi , qu'il falloit en passer par tout ce qu'elle vouloit.

Un jour que nous avions joué trois parties de *Tourifet* , & qu'elle (d) vouloit en jouer une quatrième , je me levai , en lui protestant que j'avois mal à la tête , & qu'il n'étoit pas possible de rejouer de la journée. Elle fut piquée de cette assurance , & me boudda le reste du jour. Quelle que fût ma passion pour elle , je me retirai sans faire ma paix , & avec un

(a) 341. Faveur.

(b) 342. Faveur.

(c) 343. Faveur.

(d) 344. Faveur.

un vrai regret de l'avoir mise dans le goût de la *Tourifet*. Elle ne vouloit plus s'occuper qu'à ce jeu; toute autre chose lui étoit insipide: sa rage même alloit au point d'y faire jouer toutes les Esclaves, & j'en avois une vraye douleur: il n'y avoit pas jusqu'à Boucanna qui n'y jouât. Je feignois de l'ignorer; mais à peine étois-je parti que la *Tourifet* marchoit. A la place du *Fut* & des *Loculesi*, pièces indispensablement nécessaires pour ce jeu, que j'avois emportées, afin de les empêcher de s'y amuser pendant mon absence, elles les avoient contrefait, & y avoient joint le *Ralbren*, avec lequel elles se divertissoient aussi agréablement que s'il ne leur avoit rien manqué.

La première fois que je m'aperçus de cette espiéglerie, j'en ris beaucoup, & je voulus être témoin de leur manière de jouer. Da vieille Boucanna y excelloit, & il n'y avoit pas une de mes Esclaves qui n'entendît le jeu à merveille. C'étoit un plaisir de voir l'affection avec laquelle elles se
li-

livroient toutes à cet amusement innocent; cela me donna de l'émulation, & me rendit complaisant. Findalie m'en sçut si bon gré, qu'elle devint elle-même raisonnable, & qu'elle me faisoit (a) passer les momens les plus doux.

Trois mois s'écoulerent ainsi sans m'en appercevoir. Ma jeune Maîtresse devenoit de jour en jour plus aimable: Elle étoit toujours nouvelle, & il étoit impossible, avec autant d'attraits, que je m'en-nuyasse un moment. La douceur de son commerce étoit extrême. Que je vous sçais bon gré, me disoit-elle souvent, des sages précautions que vous avez prises pour nous rendre mutuellement heureux! Nul soin, nulle inquiétude, ne troubleront jamais notre bonheur; votre sage prévoyance m'a mis hors d'état de perdre votre cœur. Une défiance, un soupçon, une foiblesse, hélas! peut-être de ma part, m'auroit enlevé dans un instant un Amant dont je fais ma fé-

(a) 345. Faveur.

félicité, & j'en serois morte, assurément de douleur : au lieu que je vis tranquille dans l'usage d'un bien qui m'est plus cher que la vie. Ces discours étoient toujours suivis de (a) caresses les plus tendres, & bien loin que l'usage de la passion ralentît mes desirs, je ne quittois jamais cette aimable Maîtresse qu'avec une impatience extrême de la revoir au plutôt.

Cependant les emplois dont il plut au feu Roi de m'honorer, sans les avoir recherchés, me mirent alors dans la fatale nécessité d'abréger mes plaisirs, par l'obligation où j'étois de remplir mes devoirs. Dès que j'eus fait part à Findalie de cette indispensable loi, elle me marqua, par des torrens de pleurs, combien sa flamme alloit souffrir de la diminution de mes visites : à peine huit jours entiers parurent-ils suffisans pour la consoler, & lui faire entendre raison. Je croyois être aimé comme on ne l'a jamais été : qui auroit ja-

Jamais pû s'imaginer ce qui m'arriva peu de jours après ?

J'ai dit, si je ne me trompe, quelqu'autre part, que la trape par laquelle je me rendois auprès de Findalie, étoit si artistement fabriquée, que je paroissais à mon Serrail, & m'en éloignois, sans qu'il fût possible de s'en appercevoir. Il ne m'étoit jamais arrivé de surprendre ma jeune Maîtresse endormie ; je me fis une nuit ce plaisir. Elle ne m'attendoit pas ; je l'avois avertie la veille, que je serois trois jours sans la voir. Je fus assez heureux, si je puis me servir de cette expression dans la circonstance que je vais rapporter, d'être le maître de me satisfaire. Le Roi étoit absent, je ne manquai pas cette occasion ; je la désirois avec trop de vivacité, pour ne pas la saisir avec empressement.

A peine fus-je dégagé des soins de mon devoir, que je me rendis à mon Serrail. Je ne fus pas peu surpris, en sortant de la trape,

pe,

pe, d'entrevoir à travers les croisées de Findalie de la lumière. La nuit étoit si avancée, qu'il n'étoit pas naturel qu'elle pût veiller si tard ; elle aimoit naturellement à dormir, & ses plaisirs en mon absence ne pouvoient pas être assez vifs, pour lui faire allonger des jours, qui, selon ses assurances, devoient lui être insupportables. Rempli de ces réflexions, & piqué d'une curiosité sans pareille, je montai un petit escalier à vis, qui aboutissoit dans un gale-tas au dessus de l'apartement de Findalie, ou je pouvois entrevoir, par une jalousie pratiquée exprès, tout ce qui se passoit. Je mis ventre à terre, je levai un petit volet qui couvroit le secret, & je vis avec une surprise extrême Findalie danser avec une des Esclaves que Boucanna avoit amenée lorsque je l'avois mandée la première fois. Cette danse étoit de caractère, & exprimoit avec beaucoup d'art tous ceux de l'amour. Findalie sçavoit danser, cela ne
m'é-

m'étonna point ; mais l'Esclave le faisoit d'une manière si naturelle & si peu propre au Sexe dont je la croyois , que je ne sçavois qu'en penser. Si la scene dont j'étois le témoin se fut passée en tout autre lieu , je me ferois défié de mon malheur : il arrive tous les jours que les hommes se travestissent pour tromper un jaloux , & s'introduire près d'une Maîtresse chérie ; mais le séjour où je tenois Findalie étoit inaccessible aux Amans ; je n'y avois que des Femmes. Boucanna , dont je connoissois le zèle , me les avoit choisies elle-même , je les tenois sous ma clef , & je n'avois pas lieu de craindre qu'il se fût pratiqué aucune correspondance au dehors : voilà comme je raisonnois. Mais ce qui se passoit sous mes yeux , me revoltoit , & contrarioit ce raisonnement. L'Esclave avoit le jarret si souple & si nerveux , & s'élevoit si prodigieusement , qu'il n'étoit pas possible de la croire telle qu'elle paroissoit ; elle avoit toutes les façons d'un homme ; la chose étoit

toit incompréhensible , & valoit bien la peine d'être pleinement éclaircie ; c'est à quoi je m'attachai de toute ma puissance , en renouvelant toute l'attention dont j'étois capable.

Findalie & l'Esclave , après avoir achevé un Rigaudon fort vif , se mirent à préparer une reprise de *Tourifet*. J'en fus ravi , sans en trop sçavoir la raison. Le jeu commença par le *Ralbren*. Ma friponne de Maîtresse exposa les *Sonett* , ce qui ne m'étonna pas peu , dans l'idée où j'étois qu'elle n'avoit pas besoin d'employer ces pièces avec une Fille qui ne devoit pas sçavoir jouer aussi-bien qu'elle. Mais l'Esclave , plus habile que je ne le pensois , n'eut pas plutôt vû les *Sonett* en prise , qu'elle s'en faisit & gagna l'avantage. Ouais ! me dis-je en moi-même , voilà une personne bien habile ! & où peut-elle en avoir tant appris ? Il ne manque plus ici que les pièces du *Jut* & celles des *Loculesi* , & la partie iroit bon train. Je me frottois les yeux : je les croyois fascinez ,

cinez, ou qu'un songe trompeur me présentoit de vaines illusions: j'enrageois.

Après la prise des *Sonett*, l'Esclave mit la main sur le *Noc*, la principale pièce qu'eut Findalie, & dont la perte entraînoit celle de la partie: de ce qu'elle en devoit faire, elle en dépendoit. Je ne perdois pas de vûë ce coup; aussi étoit-il bien intéressant. L'Esclave habile, qui le sçavoit aussi-bien que moi, employa la *Neglau*, battit le *Noc* avec cette pièce, & le dispose à recevoir le grand échec. Je ne doutois pas que la partie en resteroit-là. Sans les *Lorulefi* & le *Fut* elle ne pouvoit pas se terminer: l'Esclave ne devoit point en avoir; cette idée me tranquillisoit. Mais un cri que jetta Findalie, en s'avouant vaincuë, me jetta dans la dernière surprise. Elle étoit mat; je n'en pouvois douter: mais quelque attention que j'eusse apportée pour decouvrir par où & comment, je n'en vis rien. De toutes les pièces du jeu, le
seul

seul *Tourfe* restoit sur le damier : il étoit à decouvert, je le voyois ; cela me passoit & me jettoit dans un labyrinthe de réflexions.

Je fus vingt fois à la veille de descendre, dans la rage où j'étois de ne pouvoir pénétrer un mystère si prodigieux. Mais Findalie s'étant levée, & ayant apporté une bouteille & des verres, je résolus de prendre encore sur moi, & de continuer mon examen. Voyons, me dis-je, à quoi tout cela nous menera. La collation fut servie sur une table ; les sântez furent portées avec des cris de vivacité & d'intelligence ; & tout me prouva que le mystère étoit encore plus grand que je ne pouvois me l'imaginer.

La conversation roula sur la partie de *Tourifet* qu'on venoit de quitter. Findalie prétendoit, disoit-elle, avoir sa revanche, & raisonna long-tems & fort habilement sur les coups nouveaux qu'on pouvoit mettre en usage. L'Esclave avoit un son de voix si sourd,

Tome II. N qu'il

qu'il ne m'étoit pas possible d'entendre ses réponses : je ne pouvois en juger que par ses gestes ; mais tout expressifs qu'ils étoient , je ne les entendois pas.

Après la collation , qui fut assez longue , Findalie & l'Esclave me semblerent endormis , ils ne disoient du moins plus rien. Je résolus de profiter de ce tems , & d'aller les surprendre ; mais quelques paroles m'ayant fait juger qu'ils n'étoient pas encore entre les bras du sommeil , j'écoutai. Vous êtes bien peu complaisant , disoit ma perfide Maîtresse à l'Esclave : quoi ! deux parties de *Tourifet* vous font mal à la tête ? pour moi , j'en jouerois trente sans qu'il y parût. Je le crois bien , lui reprit l'Esclave , que j'entendis pour lors ; vous avez aussi sur moi bien des avantages : mais sans vous les représenter , souvenez - vous qu'avant cette dernière reprise j'avois beaucoup dansé. Je vous plains fort , reprit ironiquement Findalie : Allez , allez , reposez - vous ; je vous croyois moins délicat.

licat. Et vous plus réservée, interrompit l'Esclave avec un ton impérieux. Comment donc! s'écria la jeune Personne avec emportement; il vous sied bien de me faire ce reproche après tout ce que j'ai fait pour vous. Ah! plutôt au Pere de la lumiere, interrompit l'Esclave avec dépit, que je ne vous eusse pas tant d'obligation, & que vous ne m'eussiez pas traité si humainement! Je ne me ferois pas porté à l'extravagance de m'enterrer tout vivant. Ce discours vous irrite; mais parlons vrai: vous imaginez-vous, ô Findalie, que je doive me louer de mon sort? Faites-y bien réflexion: l'amour nous a perdus; & je doute fort que le nôtre se termine heureusement.

Findalie à ces mots se leva avec fureur: ô Ciel! s'écria-t-elle, se peut-il que j'aye été assez insensée pour écouter un scélérat tel que toi! C'est donc ainsi, traître, que tu recompenses une flamme si vive! Va, retire-toi, & ne m'approche jamais. L'Ingrat! Je quit-

te tout pour lui ; sans lui je ferois peut-être à présent la plus heureuse Fille du Royaume. Combien d'Amans n'ont pas recherché de me plaire ? Ma tendresse pour toi , ô Scélérat , me les a tous fait mépriser. Sans toi , ferois-je sortie de chez ma Mere ? Tu te plains d'être enfermé dans ce triste séjour ; n'est-ce pas toi qui m'y as recherchée ? Après avoir été la cause fatale du plus cruel esclavage , que ne m'y laissois-tu languir ? Tout affreux qu'il est , il m'auroit fait moins de peine , que celle dont ton ingratitude m'accable aujourd'hui. Avec le tems je m'y ferois habituée. *Crofelivesgol* m'adore ; tôt ou tard il m'en auroit tirée & m'auroit élevée à un rang suprême ; j'aurois été heureuse ! Toi seul me fais sentir toute la rigueur de mon sort. Le perfide ! ajoutoit-elle ; me tourmenter par de tels endroits , dans le tems que je lui faisois un sacrifice si sincère de ma liberté ; dans le tems , dis-je , qu'au lieu de m'en affliger , je
me

me trouvois heureuse dans les fers, parce qu'il m'aidoit à les porter.

Findalie ajouta encore plusieurs autres propos semblables , & les termina par pleurer amèrement. L'Esclave, au lieu d'en être attendri, continua à lui reprocher son malheur avec une dureté impardonnable , & lui dit, que s'il avoit prévu l'impossibilité de sortir de l'affreux séjour où sa stupidité l'avoit conduit, il se seroit bien donné de garde de chercher à la revoir. Findalie, piquée au vif de ce discours, fit succéder à ses larmes la fureur & la rage. Elle l'accusa de toutes ses infortunes, le traita de Séducteur & de Fourbe. L'Esclave répondit à ces invectives par les paroles les plus piquantes, & entre autres l'accusa d'être friponne au jeu de la *Tourifet*. Findalie sortit des bornes à cette cruelle apostrophe , & s'en trouvant offensée mortellement , elle se saisit d'un flambeau, & le lui jetta à la tête : il s'éteignit ; mais l'obscurité n'empêcha pas

qu'elle ne continuât ses reproches & ses clameurs.

Pendant que ma scélérate Maîtresse donnoit un libre cours à la colere dont elle étoit transportée, je faisois les réflexions les plus sérieuses. Après tout ce que j'avois entendu, il ne m'étoit pas possible de douter de la trahison. Il n'y a pas de supplice comparable à celui d'être trompé par un objet qu'on adore. J'avois beau vouloir révoquer en doute mon malheur, à cause de l'impossibilité de pénétrer dans mon Serrail; tant de raisons me le prouvoient, que j'en étois confondu. Mais par où cet homme est-il entré? me disois-je : qui peut lui avoir appris que la scélérate de Findalie l'habite? Si j'avois quelque Confident, je pourrois le soupçonner; je suis le maître de mon secret, & il est divulgué : à qui pouvois-je m'en prendre? Dans des instans je faisois mon possible pour me flatter : ne se pourroit-il pas, ajoutai-je, que toutes ces choses ne soient qu'un jeu de Findalie? Elle est vive;

ve ; elle aura voulu s'amuser ; & pour rendre le rôle plus intéressant , elle se sera fait un plaisir innocent de faire contrefaire le personnage d'un Amant à l'Esclave qui m'inquiète Mais , allons , continuai-je , nous éclaircir ; il ne m'est pas difficile de me rendre dans l'appartement , l'obscurité me favorise , & je ne serai pas long-tems sans que quelque discours ne me mette entierement au fait de cette aventure.

A peine eus-je formé cette résolution , que je me déchaussai , afin de pouvoir exécuter mon projet sans bruit : il ne me fut pas difficile d'y parvenir.

La colere de Findalie , qui continuoit , favorisa mon entrée , & empêcha que je ne fusse entendu. Mais à peine eus-je fait quelques pas dans sa chambre , que je me sentis saisir par le bras ; Ah ! je te tiens enfin , Traître , s'écria-t-elle , en me prenant aux cheveux ; il faut que je t'arrache une vie dont tu n'es pas digne après m'avoir trompée si cruellement ; tu

me traites comme une Esclave, & prétens me tyranniser. Je ne crus pas devoir encore me déclarer : je parai les coups sans répondre. Leur furie diminua peu-à-peu. A la rage succéda bientôt un tendre retour : Tu ne me répons rien, Ingrat, poursuivit-elle en voulant faire sa paix ; est-ce que tu te repentirois d'avoir chagriné ta Findalie ? Si je pouvois me le persuader, tout cruel que tu es, je te rendrois mon amour. Un soupir de rage, plutôt que de tendresse, séduisit la Scélérate, dans la confiance où elle étoit que j'étois son Amant. Elle le crut une preuve de mon repentir : elle m'approcha vivement, & voulut me serrer entre ses bras. Je la repoussai brusquement : Allez, Infame, lui dis-je sans aucun ménagement ; je vous connois, & je sçaurai vous punir de votre perfidie, & me venger du traître que vous recevez en ces lieux. A peine finissois-je ces mots, qu'une lumière reparut. L'Esclave qui la portoit, l'Amant de ma Perfide, dont je fus re-

reconnu, fut si effrayé de me trouver si près de lui, le poignard à la main, qu'il laissa tomber son flambeau. Il s'éteignit une seconde fois; il dut à l'obscurité son salut. Mon dessein étoit de l'immoler à ma vengeance; je courus même après lui, mais ayant rencontré quelque chose, je fis un faux pas, & me laissai tomber à la renverse.

La colère où j'étois m'empêcha de ressentir la douleur de ma chute. Je me relevai avec un redoublement de fureur, & cherchai à tâtons une victime. Ma recherche fut vaine: Findalie s'étoit échappée, & avoit suivi l'Esclave. Un moment de réflexion me calma: je suis le maître, me dis-je, de me satisfaire; les criminels ne peuvent s'évader. Après cette réflexion, je regagnai mon cabinet secret, dans l'intention d'aller chercher de la lumière que j'avois cachée sous la trappe; mais, ô comble de désespoir! cette même lumière m'avoit trahi. Ses rayons avoient percé sans doute les joints

de la trappe, & en avoient découvert le secret: je la trouvai levée; le flambeau emporté; & je ne pus douter à ces fatales preuves, que Findalie ne se fût échapée par les caves, & que je ne fusse entièrement la dupe de l'aventure.

Cependant un mouvement d'espoir me fit penser, que les fugitifs n'auroient point encore regagné la dernière porte, que je laissois ordinairement entr'ouverte. Dans cette confiance je descendis l'escalier, & j'avancai jusqu'à l'endroit où je devois rencontrer les preuves de mon malheur. La porte que je trouvai dans le même état que je l'avois laissée, me rendit l'espérance: ils ne sont pas fortis, me dis-je, mettons-nous en état de les punir à coup sûr.

Je remontai dans la maison; j'y allumai un flambeau; je me munis d'un nouveau poignard, car en tombant j'avois perdu le mien; & je retournai dans le Serrail. Je pris la précaution de tout fermer après moi. L'appartement de Findalie étoit desert: je me rendis à celui

celui de Boucanna. Ô Perfide ,
 m'écriai-je en lui montrant le fer ,
 voilà qui me vengera de ton cri-
 me ! La Vieille qui s'étoit reveil-
 lée en sursaut à mon approche ,
 jeta un cri à cette affreuse me-
 nace. Ah ! Seigneur, me dit-elle ,
 fai-moi miséricorde ; je t'avoue-
 rai tout. Je ne doutai pas à ce
 discours de la trahison. Sui-moi ,
 m'écriai-je avec fureur ; aide-moi
 à retrouver Findalie , & puis je
 déciderai de ton sort.

Boucanna jeta une robe sur el-
 le en tremblant , & marcha der-
 rière moi , en me conjurant d'a-
 voir pitié d'elle. Je parcourus
 tous les apartemens , les uns après
 les autres ; je fis tout bouleverser ;
 mais ma recherche fut vaine : Fin-
 dalie ni l'Esclave ne se retrou-
 voient point. Au désespoir , fu-
 rieux , je voulois tout massacrer :
 on me la cache , m'écriai-je avec
 une voix dont toute la maison re-
 tentissoit ; mais je jure par tout
 ce qu'il y a de plus sacré , par le
 nombril de mon grand-pere , oui ,

si elle ne paroît avant la fin du jour, que je mettrai le feu à la maison, & que je confondrai sans miséricorde dans les flammes, les innocens avec les coupables. A cette menace un cri général se fit: toutes les Esclaves se jetterent à mes genoux, & me crièrent miséricorde; mais ma colere m'aveugloit à un tel point, que rien n'étoit capable de me toucher.

Cependant Boucanna, qui n'avoit pas perdu l'esperoir de se tirer de ce pas cruel, me demanda la permission de m'entretenir en secret, en m'assurant que j'aurois lieu d'être satisfait de ma condescendance. Parle, m'écriai-je avec indignation, parle Scélérate; mais ne te flate pas de calmer mon ressentiment. Après ces mots j'ordonnai qu'on me laissât seul. J'appuyai ma tête de mes deux mains sur une table, & j'écoutai la Vieille, qui s'exprima en ces termes.

C'est moins pour échaper à votre ressentiment, Seigneur, que je vais vous avouer tout ce que je
sçais,

ſçais, que pour tâcher de vous guérir d'une indigne paſſion. Il y a long-tems que je me propoſois de vous ouvrir les yeux : j'ai eu vingt fois la bouche ouverte pour vous apprendre l'hiſtoire de Firdalie, ſans jamais avoir oſé m'y réſoudre. Vous dirai-je tout ? Vous m'en paroiffiez tellement transporté, que j'aurois cru par-là vous rendre le plus malheureux des hommes. Que ſçais-je même, ſi votre prévention auroit ſouffert que j'eufſe voulu la détruire ? Ah ! Seigneur, vous étiez bien aveuglé dans ce tems ! & je ne doute pas que vous ne m'eufſiez ſçu auffi mauvais gré alors, de vous avoir arraché le bandeau qui vous couvroit les yeux, que vous êtes furieux aujourd'hui de tout ce qui vient d'arriver.

Je ne fus pas peu ſurpris de ce debut. Comment donc ! m'écriai-je, avec un peu plus d'attention ; tu connoiſſois la Scélérate avant que d'entrer chez moi ? Oui, Seigneur, reprit la Vieille, je l'avois élevée - auffi bien que vous, & ce

n'est que de la veille du jour que vous nous avez fait transporter (a) toutes ici, que cette particularité m'est connue. C'est de mon fils, hélas ! que je la tiens. ô Fatale complaisance ! ô Tendresse du sang, pourquoi vous ai-je écouté ! C'est vous qui me plongez dans l'abîme où je suis. En achevant ces mots, Boucanna se mit à pleurer amèrement ; la foule de ses sanglots lui coupa la parole, & elle fut un long tems sans pouvoir continuer.

J'enrageois de ses longueurs. Si je m'étois cru, je me serois porté contre cette indigne Vieille aux dernières extrémités pour la faire parler. Ses larmes, au lieu de me toucher, renouvelloient ma fureur ; jamais on n'a pleuré aussi désagréablement. Enfin elle essuya ses yeux râtatinez, & d'une traînante voix continua ainsi.

Si vous êtes jamais Pere, Seigneur,

(a) Boucanna ignoroit les moyens dont s'étoit servi Crofeliuegol pour l'enfermer dans le Serrail.

gneur, continua cette malheureuse, vous connoîtrez ce que peuvent la nature & le sang, & ce qu'on est capable de tenter, pour sauver la vie, lorsqu'elle est en danger, à un fils sorti de nos entrailles. C'est cet amour de mere qui est la source de mes offenses envers vous. Oui, Seigneur, sans la nature, plus engageante que tous les autres égards, je ne vous aurois jamais donné lieu de vous plaindre de moi.

La veille du jour que vous m'envoyates chercher, pour me confier Findalie. *Nealdasaib*, ce fils trop malheureux, vint me trouver au milieu de la nuit. Je suis perdu, ma Bonne, me dit-il, dès qu'il fut près de moi; & si vous n'employez tous les talens que je vous connois, pour me rendre une personne que je dois à vos bontez, j'irai me jeter dans le premier *Ledrob* qui se trouvera sur mes pas. Cette menace m'effraya. Eh pourquoi ce désespoir, m'écriai-je en serrant ce cher enfant entre mes bras? Que vous est-il arrivé

arrivé d'assez affreux pour vous porter à d'aussi terribles extrêmes? La perte d'une fille peut-elle être capable?..... Oui, ma Bonne, continua-t-il; sans Findalie, que je viens de perdre, je ne puis vivre. Je sçais qu'elle est en la puissance du Seigneur *Crofelivesgol*; vous êtes bien venue dans sa maison; il ne tiendra qu'à vous de me conserver la vie, ou de me donner la mort: vous en êtes aujourd'hui la maîtresse. En me rendant ma Findalie, vous me donnerez une vie qui me fera cent fois plus chère que celle dont je vous suis déjà redevable. En achevant ces mots, *Nealdasaib* se jetta à mes genoux, & me jura qu'il ne se relèveroit pas, jusqu'à ce que j'eusse décidé absolument de son sort.

Je me trouvai fort embarrassée de ce que j'avois à faire dans cette délicate occasion. J'avois lieu de croire, par le rapport de mon fils, que puisque Findalie avoit mandié votre azile, qu'elle étoit consentante de son évasion: je fis observer cette conjecture à mon
fils.

fils. Ah ! ma Mere, s'écria-t-il,
 Findalie m'aime toujours, je n'en
 puis douter, où elle est la plus
 perfide de toutes les Femmes !
 Combien ne me l'a-t-elle pas en-
 core assuré la veille que je l'ai
 perduë ! Non, non ; elle ne m'a
 pas oublié, j'en suis certain ; &
 pour vous en convaincre, ajouta-
 t-il, je veux vous rendre compte
 de ce qui s'est passé entre nous,
 depuis le jour que vous parvintes
 à me donner accès dans la maison
 de sa Mere.

Je n'ai pas besoin de ce détail,
 repris-je impatientement, en regar-
 dant la Vieille avec colere : il ne
 m'est pas difficile d'imaginer, que
 ton fils feignoit de l'amour pour
 la Mere de Findalie, & que sous
 ce prétexte il avoit ses entrées
 chez elle, & séduisoit sa fille.
 Quelque couleur qu'on ait voulu
 donner à ce commerce, je n'en ai
 pas été la dupe un instant : ainsi
 ce n'est pas de quoi il est question.
 Apprens-moi seulement, continuai-
 je, par quelle ruse diabolique tu
 as pu l'introduire dans cet azile
 secret ?

secret? Voilà le fait sur lequel il ne faut pas biaiser. Abrege & ne m'oblige pas à t'interrompre une seconde fois ; ta vie me répondroit du moindre de tes détours.

Boucanna trembla à cette menace, & m'avoua, que jusques-là elle avoit essayé à tirer le récit en longueur, & à m'en imposer. Elle m'apprit enfin, que maîtresse du choix des Esclaves que je voulois donner à Findalie pour la servir, elle avoit imaginé de faire travestir son fils, qui ne pouvoit vivre sans sa Maîtresse. Je ne fus pas surpris, après cette confession, de la docilité de l'ingrate Findalie, lorsqu'elle s'étoit vû enfermée. Cette idée me cauçoit les transports les plus fûneux ; & si je m'étois cru, j'aurois immolé vingt fois les coupables à mon ressentiment.

Je pardonnai cependant à la Vieille & à son Fils, à condition que cette Mégere me feroit retrouver Findalie. Boucanna connoissoit trop le fond de ma parole pour en douter. Je ne la lui eus pas plutôt donnée, qu'elle m'assu-

ra qu'elle m'alloit ramener dans l'instant les coupables. Elle reparut bientôt après avec Findalie. Perfide, lui dis-je aussi-tôt que je l'entrevis, c'est donc ainsi que tu payes le plus tendre amour? Ma passion me fit répandre un torrent de reproches; mais à quoi se terminèrent-ils? Le croirez-vous, Seigneur? continua *Crofelive*/gol en regardant fixement le Roi: je pardonnai à l'Ingrate, & je me trouvais encore trop heureux de la parole qu'elle me donna de ne jamais manquer à mon amour. Les caresses succéderent au raccommodement, je ne pouvois vivre sans ma Findalie, & je n'imaginois aucune félicité que celle que je pouvois goûter avec elle.

Cependant je crus devoir prendre d'autres mesures pour me mettre à couvert de la récidive. La première chose que je fis, fut de faire donner un emploi dans les pais les plus éloignez à mon Rival. Je lui signifiai avant son départ mes intentions, avec menaces, que s'il osoit jamais reparoître
dans

dans la patrie , ou qu'il me revint qu'il eût ouvert la bouche de mes secrets ; il n'auroit pas un ennemi plus cruel que moi. Pour sa Mere, je m'en assurai en la gardant dans mon Serrail : je n'avois pas de moyen plus sûr pour en être entièrement le maître. Je ne me contentai pas de ces précautions : je voulus m'assurer d'une autre qui m'inquiétoit. Je ne connoissois aucune de mes Esclaves. Il se pouvoit que je fusse encore la dupe de que'qu'Amant travesti ; j'étois jaloux , & par consequent fondé dans mes extravagances. Je fis subir à toutes ces Filles un examen rigoureux ; tous leurs traits furent visitez & examinez

On ! pour le coup, s'écria *Tanit-budan* , en s'arrêtant & en éclatant de rire , je n'y puis plus tenir ; je voudrois pour une des meilleures villes de mon Royaume avoir été témoin d'une pareille folie. Eh bien , *Crofelivesgol* , poursuivit le Roi, futes-vous satisfait ? Plus que Votre Majesté ne se l'imagine , repartit le premier Ministre du mé-

me ton ; mais j'étois trop amoureux de ma belle Maîtresse, pour faire des réflexions à toute autre chose qu'à ce qui la regardoit. Je n'eus pas lieu d'être mécontent de mon examen : j'étois sûr de mon fait. Si j'en eusse usé avec autant de circonspection quelques mois auparavant, je n'aurois pas essuyé les chagrins dont j'avois été dévoré : mais quelqu'habile & quelque prévoyant que l'on soit, il est bien difficile de ne pas être la dupe d'une Maîtresse qui ne vous aime que par obligation. Je ne tardai pas à en faire une nouvelle expérience, & à connoître qu'il n'est pas de moyens pour empêcher une Femme de nous tromper, quand elle joint à de l'adresse, de la patience, de la dissimulation, de l'esprit & une envie démesurée de réussir. Findalie possédoit au souverain degré toutes ces qualitez. Je ne fus pas long-tems sans m'en appercevoir ; mais malgré les raisons nouvelles que j'avois de m'en défier, elle me joua si finement, qu'il me fut impossible de prévenir
le

le destin qu'elle me préparoit. Je vécus pendant trois mois avec elle avec une certaine réserve, qui rendoit nos entretiens fort vifs. Que vous êtes cruel ! me dit-elle un soir après le souper, d'en user avec moi avec tant de rigueur : croyez-vous que je ne m'appergoive pas fort bien du fond de colere qui regne toujours dans votre cœur ? Vous me conservez un souvenir fatal de ce qui s'est passé. Combien ne vous en ai-je pas de fois demandé pardon ? Vous ai-je manqué depuis ? Au lieu de recourir à des excuses qui auroient pu trouver leur place, ne suis-je pas convenuë toujours de mes torts ? Je m'étois flattée que vous les oublieriez ; mais je vois bien, continua-t-elle en (a) pleurant, que vous ne me pardonneriez jamais, & que je suis destinée à être la plus malheureuse de toutes les créatures. En me tenant ces propos, elle paroissoit dans un état si touchant, & son désespoir étoit si naturellement exprimé,

mé, que je me reprochois souvent ma cruauté.

Insensiblement ces discours me firent impression, & effacerent bientôt les idées du passé: J'étois le plus heureux des hommes. Fendalie, en grandissant, devenoit un prodige de beauté, & lorsque je comparois ses charmes avec ceux de toutes les Femmes que j'avois occasion de voir, je me persuadois de plus en plus, que j'étois le maître d'un trésor à nul autre comparable. Je ne revenois jamais du Serrail qu'avec ces sentimens; & plus j'allois en avant, plus ma passion s'augmentoît. En effet, il n'y avoit point de créature sous le ciel plus parfaite, & la Reine elle-même, qui passoit alors pour le chef-d'œuvre de la nature, ne possédoit pas dans un degré plus éminent, le précieux avantage dont je viens de parler.

La gayeté à laquelle j'étois livré dans ce tems, & quelques graces que la jeunesse donne, m'avoient mis assez à la mode à la Cour.

Cour. Il y avoit peu de Femmes, s'il m'est permis de le dire, qui ne me voulussent quelque bien. Je vivois avec elles d'une manière qui augmentoit leur bienveillance pour moi, mais qui piquoit aussi quelquefois leur amour propre. J'étoit poli, prévenant; mais c'étoit - là tout. Plusieurs qui ne se feroient peut-être pas souciées de moi, si j'avois eu envie de leur plaire, désirerent ma conquête : mon indifférence, qui les piquoit au jeu, leur fit mettre toutes leurs ruses en usage pour m'attacher à leur char. L'inutilité de leurs soins les rebuta presque toutes, & les fit déchaîner contre moi. Une seule fut (a) constante. Sa beauté sans pareille, qui le cedit à peine à celle de la Reine, (b) s'offensa d'une résistance si longue, & lui fit (c) imaginer tous les moyens possibles pour me mettre au point où elle me désiroit.

Cette

(a) 348. Faveur.

(b) 349. Faveur.

(c) 350. Faveur.

Cette charmante Personne, que je regrette encore aujourd'hui, malgré tous les chagrins qu'elle m'a donnez, étoit fille du Chambellan du feu Roi, & se nommoit *Salonfinpitna*. Outre les charmes dont elle étoit abondamment pourvûë, elle avoit un air de majesté qui lui attiroit le respect de toute la Cour. Tout autre que moi se feroit trouvé autant honoré que flatté de ses (a) distinctions; mais Findalie étoit un obstacle invincible, qui détruisoit secretement toutes ses pratiques. La fierté de cette aimable Personne ne souffroit pas peu de mon indifférence, & s'étoit (b) abaissée plus d'une fois à (c) expliquer clairement le penchant que j'avois scû lui inspirer. Lasse de l'inutilité de ses declarations, elle prit enfin le parti de ne plus mettre en œuvre de tentatives inutiles; mais de me faire (d) examiner de si près, qu'elle

(a) 351. Faveur.

(b) 352. Faveur.

(c) 353. Faveur.

(d) 354. Faveur.

le fût instruite de mes démarches les plus secretes. *Crofelivesgol*, disoit-elle souvent à sa confidente, est amoureux, & l'objet de sa passion lui tient lieu de tout : il faut absolument que je sois éclaircie sur ce point, & que je sçache le nom de mon heureuse Rivale. Je me flattois autrefois que son indifférence pour moi devoit sa naissance à son insensibilité naturelle ; mais un (a) examen soigneux m'a fait pénétrer qu'il étoit tendre & fidèle. Que je suis (b) malheureuse ! continuoit cette belle Femme, pénétrée de ces réflexions : tout ce qu'il y a de plus grand & de plus aimable soupire pour moi, sans que mon cœur puisse être sensible pour les vœux les plus tendres. Un seul homme dédaigne mon culte ; & c'est pour celui-là seul que je me (c) laisse attendrir ! Des pleurs succedoient toujours à ces tristes idées. Nacildaë s'efforçoit

(a) 355. Faveur.

(b) 356. Faveur.

(c) 357. Faveur.

goit envain de les effuyer : *Salonfinpitna* cherchoit le (a) soulagement à ses peines , & elle n'imaginoit aucun moyen pour se le procurer.

Dans le nombre des Amans que sa fortune & sa beauté lui attiroient , *Pitvitoun* , Pere de celui qui est aujourd'hui Grand-Veneur , étoit un des plus attachez. Son caractère & sa figure avoient un charme si séduisant , qu'il n'étoit pas possible de n'avoir pas pour lui la considération la plus distinguée. Malgré la prévention que *Salonfinpitna* avoit dans le cœur , elle n'avoit pû lui refuser son estime. Quelque flatté que fût *Pitvitoun* de la préférence qui lui étoit donnée sur tous ses Rivaux , il ne pouvoit s'empêcher de se plaindre souvent à cette Belle , des rigueurs qu'elle opposoit à son amour. Il avoit trop d'esprit & de pénétration pour ne pas démêler que sa Maîtresse étoit captivée par

un

(a) 358. Faveur.

un penchant secret. Vous aimez, adorable *Salonfinpitna*, lui disoit-il quelquefois. Je lis dans vos yeux une tendresse intérieure ; mais, hélas ! elle n'a rien qui doive me flatter ! L'inquiétude de vos regards, le soin que vous avez de dérober vos soupirs, me font assez connoître que je suis le plus malheureux des Amans. Encore si je pouvois vous persuader que vous êtes injuste, & que je suis digne des sentimens qu'on vous a surpris, je trouverois une certaine consolation : mais vous ne me croyez pas assez de délicatesse pour hazarder votre confiance. Votre façon de penser m'envisage comme un homme jaloux & rempli de ses propres intérêts, qui n'auroit pas assez d'empire sur son amour, pour se sacrifier au plaisir de vous donner des preuves d'un zèle désintéressé. Que vous me connoissiez peu ! continuoit-il en la regardant fixement ; que vous me connoissiez peu ! Scachez, belle Ingrate, que je vous aime au point
de

de vous servir contre moi-même ,
 au préjudice de mon propre amour.
 Oui , si vous m'estimiez assez pour
 me faire l'aveu d'une passion que
 vous me cachez vainement , je
 vous jure par tout ce qu'il y a de
 plus sacré , que , sans quitter la
 qualité d'Amant , je ferois le pre-
 mier à vous être utile , & à m'y
 employer comme le plus zélé de
 tous les Confidens.

Pitvitoun étoit connu si honnête-
 homme , & sa réputation si bien
 établie pour tel , que *Salonsinpit-
 na* se détermina enfin à essayer sa
 probité. Eh bien , je veux vous
 satisfaire , lui dit-elle un jour qu'il
 la pressoit plus que jamais de lui
 faire l'aveu de ses inquiétudes ; &
 connoître par une expérience peut-
 être trop téméraire , si l'on peut
 trouver dans un Amant , l'Ami dé-
 licat que vous m'offrez en vous.
 Je veux bien hazarder une con-
 fidence aussi délicate. Vous n'avez
 qu'à parler , Madame , reprit *Pit-
 vitoun* , & vous jugerez par mon
 empressement à vous servir , com-

bien je vous suis dévoué. Je n'attache même au prix du service que je veux vous rendre, aucune considération qui puisse vous allarmer. Après ces assurances, cette belle Femme fit l'aveu en rougissant de son penchant pour moi, & de l'indifférence avec laquelle j'en avois usé jusques-là avec elle : ensuite elle lui fit part des conjectures qu'elle tiroit de ma froideur. l'Amant promit de travailler dès le même jour à pénétrer mon cœur ; & après des promesses réitérées de zèle & de discrétion, il se retira, en protestant à *Salon-sinpitna*, qu'il en useroit d'aussi bonne-foi dans cette occasion, que si du cruel service qu'elle exigeoit, dépendoit son propre bonheur.

En effet, *Pitvitoun* lui tint exactement parole. Dès le même soir il vint me demander à souper, & en me quittant, m'en offrit pour le lendemain. Il ne me parla de rien qui eût rapport à ce qui vient d'être dit : il étoit trop adroit
pour

pour me donner de la défiance. Ses entretiens ne roulerent que sur les intrigues du tems, & sur le plaisir d'aimer & d'être aimé. *Pitvitoun* étoit si aimable, & je l'estimois tant, que je fus ravi de l'empressement qu'il me marquoit. Ma vanité même en fut flattée: il étoit désiré de tout le monde, & je voyois avec satisfaction l'amitié publique qu'il me vouoit. A peine étoit-il chez moi, que les personnes de la plus haute distinction l'y venoient chercher. Les reproches agréables que l'on me faisoit, sur la cruauté que j'avois de le vouloir posséder seul, me le rendoit plus cher, & me faisoit connoître tout le prix de son amitié: aussi y répondois-je de tout mon cœur; & hors ce qui concernoit *Findalie*, je n'avois rien de caché pour lui.

Trois mois se passèrent à nous voir l'un l'autre assidûment, & à faire des parties de plaisir ensemble, sans qu'il m'eût donné sujet jusques-là de soupçonner son em-

pressement de vûë secrete ou d'intérêt formel. Un soir il me proposa une partie de souper , où je trouverois, disoit-il, tout ce qu'il y avoit de plus aimable à la Cour. J'en doutai après Findalie, la Reine & *Salonfinpitna*. Je ne pouvois me persuader qu'il y eût des Femmes qui pussent leur être mises en paralelle. La manière dont je répondis à *Pitvitoun*, lui donna lieu de me demander, si je doutois de ce qu'il m'avançoit? Non, lui dis-je ; mais à moins que ce ne soit la Reine ou *Salonfinpitna* dont vous voulez me parler, ce que je ne crois pas, je doute fort que votre prévention soit fondée. Et si c'étoit l'une de ces deux aimables personnes, me repliqua-t-il, que me repondriez-vous? Ah, ce seroit une autre affaire, continuai-je ; mais il n'y a pas d'apparence à le croire. C'est cependant la pure vérité, poursuivit *Pitvitoun*. La Reine donne à souper ce soir à trois Femmes : il est permis à chacune d'elles d'amener une Amie.

Salon-

Salonfinpitna & sa sœur, qui sont de la partie, m'ont proposé de me travestir, & de me faire accompagner par un bon Ami : elles ont sans doute leurs raisons. Sans les pénétrer, je sçais qu'on jouera à la *Tourifet*. J'aime ce jeu à la folie : jugez si je veux prendre part à la fête. Je me persuade avec quelque fondement, que vous n'hésitez pas à faire cette partie : jugez à présent si je me suis trompé, & si je n'ai pas eu lieu d'avancer, que nous souperions avec tout ce qu'il y a de plus charmant en Femmes à la Cour.

Ce discours me fit quelque impression. Quoique je ne pûsse répondre aux bontez de *Salonfinpitna*, je l'avois toujours estimée, & je ne la croyois pas dans les termes d'une si grande intimité avec aucun homme de la Cour. Je fus assez surpris de celle qui paroïssoit entre elle & *Pirvoitoun*. En effet, il falloit qu'elle fût grande, pour que celui-ci fût initié par elle, à des mystères qui devoient é-

ire sans doute bien secrets. J'étois trop au fait des intrigues de la Cour, pour ignorer que la Reine ne se donnât quelquefois des plaisirs, dont on auroit parlé, sans le respect dû à la Majesté; & j'étois dans un étonnement extrême, que la belle *Salonsinpitna*, dont la sagesse paroissoit extrême, fût de moitié de ces parties mystérieuses. Cela me sembla si peu vraisemblable, que je résolus de m'y trouver. Ce n'étoit pas peu, & il falloit que ma curiosité fût bien piquée pour en venir jusques-là. J'avois donné parole à Findalie de souper le même soir avec elle: il y avoit trois jours que je ne l'avois vûë, & j'en étois amoureux plus que jamais; c'étoit beaucoup, assurément.

Cependant *Pitwitoun* s'étoit aperçu de l'inquiétude que j'avois marquée, lorsqu'il avoit été question de *Salonsinpitna*: les raisons secretes qu'il avoit de me sonder, l'engagerent à me remettre finement sur la voye suspecte. Avouez,
Cris-

Crofelivesgol, me dit-il, qu'il faut m'être bien cher pour vous faire partager des momens aussi précieux que ceux que je vous ai ménagés pour ce soir. Sans parler de la Reine, que le respect nous doit faire mettre à part, y a-t-il plaisirs dans le monde comparables à ceux de jouir une partie de la nuit du précieux avantage de boire avec l'adorable *Salonfinpitna*? Il faut que je sois aussi persuadé de votre probité, pour m'hazarder à vous mettre vis-à-vis d'une personne qui m'est si chère. Eh! qu'auriez-vous à craindre? repris-je avec une sorte d'envie de faire parler moi-même *Pitvitoun*: vous êtes sans doute si bien avec, elle, & votre mérite

Ne parlons point de cela, interrompit cet homme adroit; ce mérite dont vous avez la bonté de me faire souvenir, ne seroit pas ce qui me tranquilliserait le plus: le vôtre assurément seroit capable de lui faire grand tort. Je fais bien plus de fonds sur votre amitié,

O 6

tié,

tié, incapable de me jouer un mauvais tour, & sur la sagesse de cette charmante Fille, que sur toute autre chose. Mais à vous parler naturellement, je compte si fort sur le cœur de cette adorable Personne, que rien au monde ne pourroit m'inquiéter à ce sujet. Je ne feins point, *Crofelive*, de vous faire cet aveu : à tout autre que vous, ce seroit un secret impenétrable ; mais votre discrétion & votre amitié exigent cette confiance, & je croirois vous manquer, si j'en usois autrement.

Que le cœur de l'homme est variable ! Nous accusons tous les jours les Femmes de caprice, sans faire réflexion que nous en avons souvent beaucoup plus qu'elles. Je ne puis m'empêcher de faire cette réflexion, en pensant à ce qui se passa en moi, lorsque *Pitvitoun* me parla de *Salonfinpitna*. Elle m'étoit indifférente : mon cœur étoit occupé ailleurs ; & je ne pouvois m'empêcher de lui sçavoir mauvais gré de son changement.

gement. Je l'appellai intérieurement infidèle, & j'en conçus, malgré moi, un tel dépit, que quelque précaution que je prisse pour en dérober la connoissance, il y parut à mon humeur.

Pitvitoun étoit trop habile pour me laisser penser qu'il s'en appercevoit; il continua adroitement sur le même ton, & se plut à me faire valoir sa Maîtresse prétendue.

Il en fit le portrait, avec une énergie qui prouvoit assez combien il en étoit idolâtre. A-t-on jamais vû, s'écrioit-il avec une espece de transport, d'aussi beaux-yeux que les siens? Ils sont tendres & vifs tout à la fois. Lorsqu'ils daignent se tourner devers vous, combien ne vous disent-ils pas de choses; ou pour mieux dire, combien ne donnent-ils pas lieu d'en imaginer? Quelle bouche! Quelles dents! La nature a-t-elle jamais formé rien de plus parfait? Un sourire de cette divine Personne se pourroit-il payer de tous les trésors de l'univers?

Tout ne rit-il pas dans la nature, lorsque cette belle bouche rit ? Et ce teint, cher Ami, ne l'avez-vous pas remarqué ? L'albâtre a-t-il un coup d'œil aussi éclatant ? Mais si nous parcourons le reste de sa personne, combien de trésors ne s'offrent-ils pas à notre imagination ! Quelle taille, quelle finesse dans le port, quelle gorge ! Non, non ; quand on chercheroit dans tout le monde entier une Femme pour lui être comparée, je parierois tout mon bien, & ma vie même, s'il étoit nécessaire, qu'on n'en trouveroit pas une qui puisse en approcher.

Cet enthousiasme me frappa, & me rappella ma charmante Findalie. Je ne fus pas le maître de contenir mon transport. Arrêtez, *Pitvitoun*, m'écriai-je : *Salonfinpitna* est belle, je l'avouë, & d'une beauté assurément distinguée ; mais je suis trop de vos Amis pour vous laisser dans l'opinion qu'elle n'a point d'égale. C'étoit - là, où
cet

cet adroit Ami m'attendoit, & ee qu'il cherchoit depuis si long-tems. Aussi faisit-il cette occasion avec vivacité : Prenez garde, s'écria-t-il avec chaleur, à ce que vous dites, ou attendez du moins après le souper à décider si hardiment de ce point. Vous n'avez pas bien examiné *Salonfinpitna* : rectifiez vos yeux ; dans un moment vous ferez à portée de revenir de votre erreur. Ce discours acheva de me piquer. Je connois peut-être aussi-bien que vous celle dont il est question, repris-je en me contenant autant qu'il me fut possible : je lui rends toute la justice, je vous le repète, qui lui est dûë ; mais je n'ai pas besoin d'un nouvel examen, pour soutenir qu'elle n'est pas uniquement parfaite. Oh pour cela, interrompit *Pitvitoun* avec un air fâché, je ne vous le passerai jamais. Si j'étois moins de vos Amis que je ne le suis, je vous mettrois dans l'obligation de soutenir votre dire, & de le prouver devant des Juges non suspects,

& j'y engagerois, je le repète, tout mon bien. Vous perdriez, continuai-je avec la même chaleur; mais si vous m'en croyez, nous en resterons-là, & demeurerons l'un & l'autre dans notre opinion. J'en ferois au désespoir, reprit-il en se levant. Je ne sçais quelles sont vos raisons pour soutenir si vivement votre sentiment : pour les miennes, elles sont fondées sur ce que je vous ai avoué : & je n'aurai point de repos que vous ne foyez convenu qu'il n'y a pas dans l'univers une personne plus accomplie que *Salonfinpitna*.

Si je n'avois pas été retenu par le secret de mon Serrail, & par la crainte de mettre au jour ma divine Findalie, j'aurois voulu sur le champ confondre l'entêtement de ce Jeune-homme : mais cet égard me retint. Je gage, me dit l'adroit Courtisan en souriant, que vous faites réparation en vous-même à l'adorable *Salonfinpitna*, & que vous convenez intérieurement. Non, *Pitvitoun*,
re-

repris-je avec un grand sérieux ,
il s'en faut beaucoup : mais remet-
tons cette discussion à une autre
fois. Je ne désespère pas d'ici à
ce tems , de vous prouver que je
suis bien fondé , & que votre Maî-
tresse n'est pas l'unique en son gen-
re. *Pitvitoun* persista dans son o-
pinion , & notre entretien se ter-
mina par une promesse mutuelle
que nous le reprendrions après la
partie où nous étions engagés.
Mon Ami me quitta alors , & me
promit de venir me reprendre à
l'entrée de la nuit , devant se ren-
dre , disoit-il , à la Cour , où il a-
voit affaire. Je le crus sur sa pa-
role : mais je ne tardai pas à sça-
voir , qu'à la sortie de chez moi
il fut chez *Salonfinpitna* , à la-
quelle il rendit notre entretien ,
sans en omettre aucune circon-
stance. *Crofelivesgol* , est amou-
reux , s'écria cette belle Fille lorf-
qu'il eût fini , & l'objet de son a-
mour est parfait , il n'en faut point
douter. A cet amour est attaché
le secret & la jalousie ; sans cela
il

il auroit voulu vous convaincre par vos yeux. Ce n'est pas peu d'avoir démêlé les causes de son indifférence. Je les avois soupçonnées depuis long-tems : Mais, Seigneur, continua la charmante *Salonfinpitna*, ce n'est pas assez. Il faut en venir au point de vous faire connoître ma Rivale. Je compte sur vous : la chose est difficile ; mais avec du zèle & de l'adresse on peut y parvenir.

Pitvitoun promit de mettre tout en usage pour la satisfaire, & lui apprit la proposition qu'il m'avoit fait de me trouver au souper de la Reine, & la facilité que j'avois apportée à m'y rendre. *Salonfinpitna*, qui ne s'attendoit pas à cette nouvelle, en parut surprise d'abord ; mais un moment de réflexion la remit, & lui fit penser qu'elle devoit en profiter, pour démêler si son changement apparemment m'étoit aussi sensible que *Pitvitoun* l'en avoit flattée. Je feindrai, lui dit-elle. Ma conduite avec vous confirmera l'opinion
que

que vous avez donnée à *Crofelive/gol* de notre intelligence. Je préviendrai la Reine du rôle que j'ai intention de jouer, sous un autre prétexte : secondez-moi, *Pitvitoun*, ajouta *Salonfinpitna* ; & jouez bien votre rôle. Hélas ! reprit le malheureux Amant, que n'est il possible que vous puissiez jouer le vôtre aussi naturellement, je ne serois pas le plus infortuné de tous les hommes ! Cette belle Fille consola *Pitvitoun*, & l'assura que dès qu'elle seroit sans espoir de mon côté, elle reconnoîtroit ses complaisances. C'étoit bien peu ; mais quand on aime, & qu'on est malheureux, ne se satisfait-on pas de la plus petite bagatelle ? Tel est le sort des Amans.

Crofelive/gol en étoit-là de son histoire, lorsque le Roi se trouva à l'escalier secret par lequel il rentroit dans son Palais. Je ne vous quitte pas, lui dit ce Prince après qu'il fut dans son appartement, du reste de vos aventures : elles m'ont amusé & m'intéressent beaucoup ;

coup ; je serai bien aise d'en voir la fin. Nous en reprendrons la suite demain en allant à *Lodeorbarli*, où nous continuerons notre examen. Je ne doute pas d'avance , que vous n'ayez été encore la dupe de votre Findalie , aussi bien que de toutes celles qui lui ont succédé. Etre Femme & perfide, c'est la même chose. Après ces mots le Roi entra dans son cabinet, entretint son premier Ministre des affaires du Gouvernement, & après quelques ordres donnez à ce sujet, il le congédia, & fut se reposer, après avoir fixé le troisième examen pour le jour suivant.

Fin du Tome second.



